

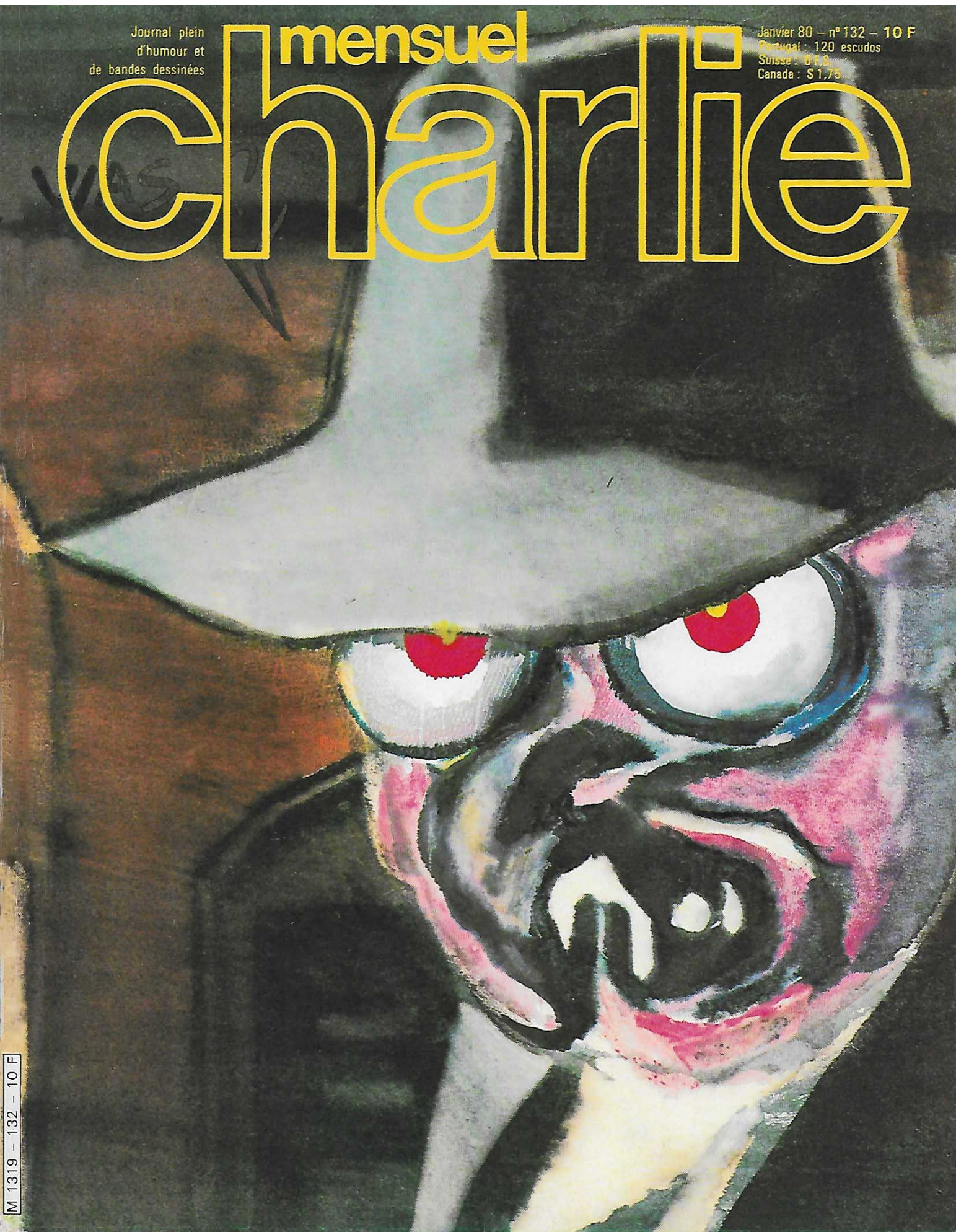
Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

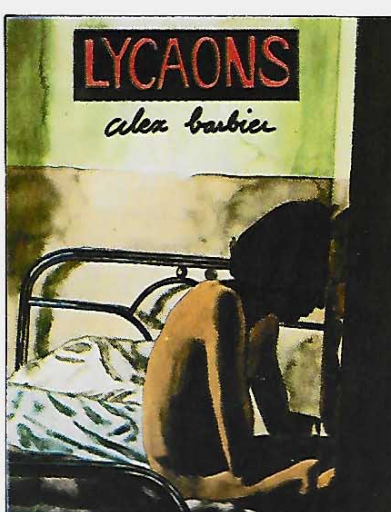
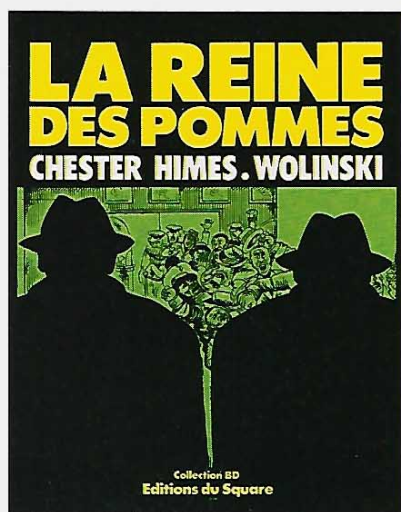
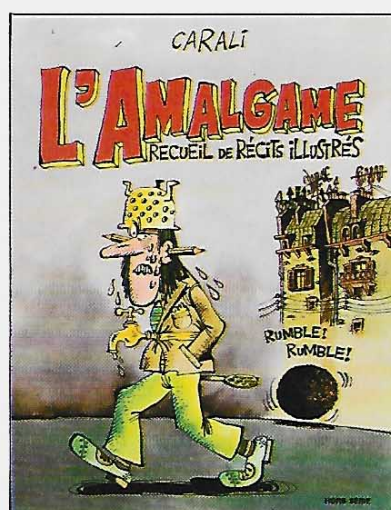
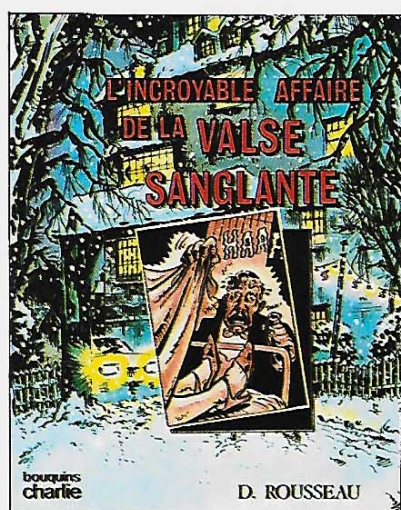
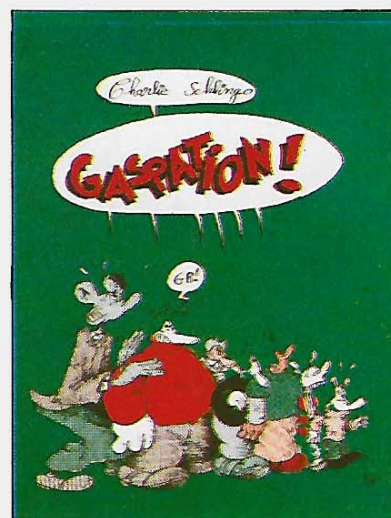
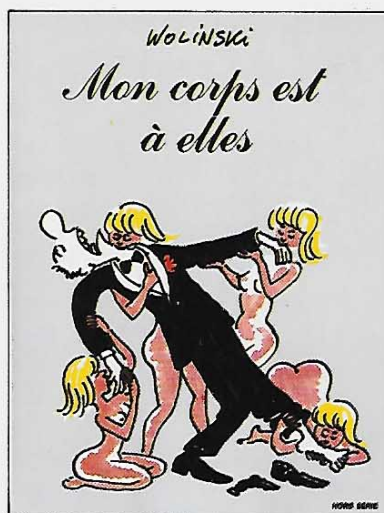
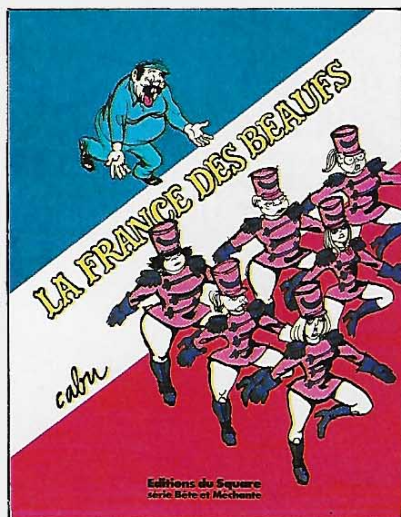
Janvier 80 - n° 132 - 10 F
Portugal : 120 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,75

charlie

M 1319 - 132 - 10 F



DERNIERS PARUS AUX EDITIONS DU SQUARE



LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - 130 F
☐ 1 an - 52 numéros - 250 F

Nom :

Prénom :

Adresse complète :

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

- Port gratuit pour toute commande égale ou supérieure à 150 F
- 20 % de réduction aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Le con se surpasse 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Les vieilles putes 25 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- WILLEM**
- ☐ Chez les obsédés 11 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F
- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Les Français me font rire 12 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- BARBIER**
- ☐ Lycéons 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
 - ☐ La révolte des ratés 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Édouard suivi de la Réserve 30 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI ET MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F

- WOLINSKI**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

- PICHARD ET WOLINSKI**
- ☐ Paulette Tome 1 95 F
 - ☐ Paulette Tome 2 95 F

- CREPAX**
- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 30 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F

DERNIERS PARUS

- MUHLSTEIN**
- ☐ Et les dieux firent l'amour 120 F

- HUBERT-IMBART**
- ☐ Le polar de Renard 30 F

- KANE**
- ☐ Star Hawks 25 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

- CARALI**
- ☐ Le docteur Tût-Tût 25 F

- GOLO-FRANK**
- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F

- TACHAN**
- ☐ Chansons illustrées 50 F

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM _____

ADRESSE COMPLÈTE _____

Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

1 ABONNEMENTS
5 FARCE EN AFRIQUE
20 POLARS
23 CAMILLE LE CAMÉ
25 Perez
27 ANDY CAPP
30 CARNETS FRANÇAIS
32 CAPTAIN AND THE KIDS
34 MADIE FÉE DU LOGIS
36 Hugot
40 PETITS MIQUETS
42 CHOSES SUCRÉES
43 Alex Barbier
59 DICO S.F.
60 Frédéric Mercier
63 ECRIT A LA MAIN
64 CONTE DE CHARLIE
66 FOSDYKE SAGA
68 Andrevon
71 Mériaux
74 WHAT'S UP DOC ?
76 Schlingo
77 PEANÜTS
80 JEFF HAWKE
99 COLLECTION FASTUEUSE





Il est temps d'avouer la vérité vraie : sous le pseudonyme de « Shuto Headline » se cachait Jean-Patrick Manchette, le romancier à visage d'ange hagard.

C'est lui qui signe notre rubrique « Polars », c'est aussi lui qui tient la rubrique « Cinéma » de « Charlie-Hebdo ». Manchette sait tout sur tout. On n'a jamais tant parlé des polars depuis qu'il en parle, mais il est le seul à savoir de quoi il parle. Manchette est un collectionneur de détails ; aucun n'échappe à son œil de velours. Manchette reconnaît la nuit à l'oreille, le bruit de la portière de Buick qui claque. Il sait comment s'échappe le sang de la veine jugulaire, il sait le nom et l'âge du batteur dans « Aint Misbehavin » de Fats Waller and his Continental Ryhm (1938/39), il sait le nom de l'éclairagiste de « Quai des brumes » et la couleur de la culotte de la scripte de « Nada ». Voilà les hommes qui écrivent dans « Charlie Mensuel ». Il sont de ce genre d'hommes qui ont fait l'Amérique.

Edoardo, l'aventurier sarde fou de dessin, continue sa « Farce en

Afrique ». Edoardo, en ce moment, est sur une piste aux confins de la Namibie. Vous avez pu lire sa vie le mois dernier. Je ne l'envie pas. Je n'aime pas la sueur, le sang, les mouches et la merde, qui sont inséparables de toute aventure africaine.

Alex Barbier a dessiné pour vous des pages terrifiantes, cauchemardesques. J'ai peur la nuit, alors je touche sa hanche douce. Ah, ça va mieux !

Mériaux, c'est un jeune qui m'a apporté des pages curieuses ; comme toujours lorsqu'on me surprend, je publie.

Pérez parle d'un homme pour lequel j'ai une grande admiration : Vallotton, un maître du blanc et du noir, et qu'est-ce donc qu'une bande dessinée, si ce n'est qu'un peu de noir sur du blanc ?

Jeff Hawke : du noir sur du blanc. Des petites femmes qu'on tient dans sa main et qu'on glisse dans sa poche. Vieux fantasme. Vieux mythe. L'auteur de Jeff Hawke adore les vieux mythes ; il n'est pas le seul, par les temps qui courent. A propos de

vieux mythe : « Hara-Kiri » a vingt ans. Ça fait vingt ans qu'avec Cavanna, Choron, Gédé, Cabu et Reiser, on est sur le même radeau. Pour ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, nous faisons partie des meubles, comme la télé et la pilule. « Hara-Kiri », plus la télé, plus la pilule, que va devenir cette jeunesse ?

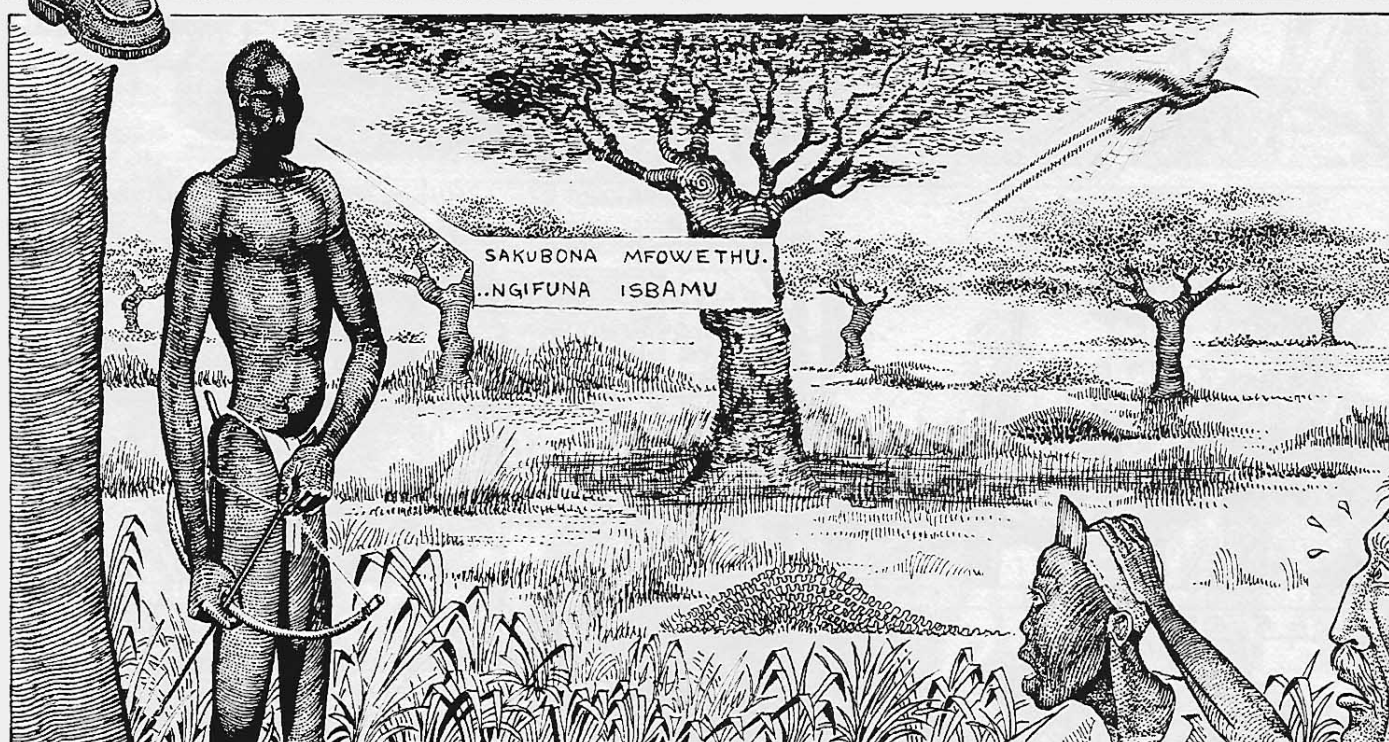
W.

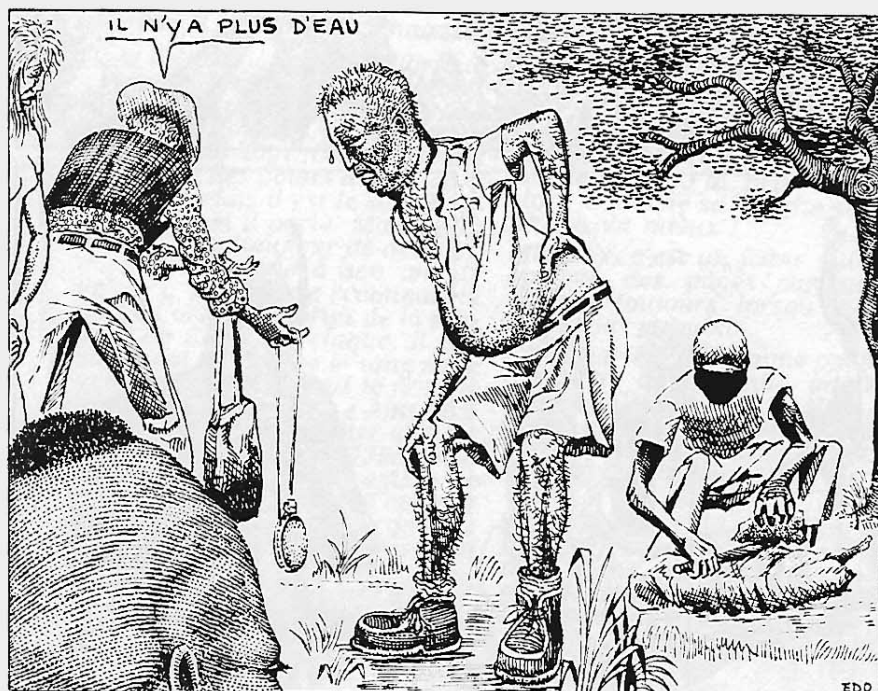
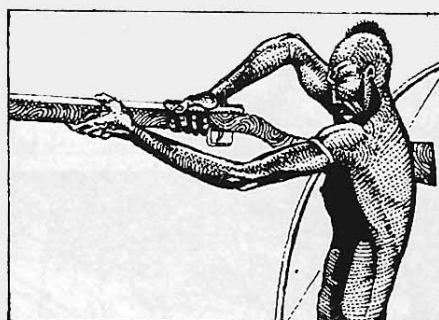
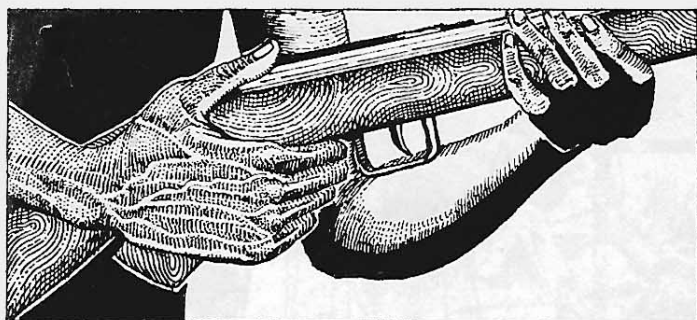
Directeur de la publication : Georges Bernier
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square.
 S a r l capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris Téléphone 329 74 50
 Abonnement 12 numéros 96 F
 Étranger 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres
 Abonnements 375 96 60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980
 Imprimerie : I G E
 photocomposition : Presses Maubert
 Distribution : N M P P
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47 209
 Publicité Régie Publiart
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier
 92200 Neuilly sur Seine Tél
 747 11 65
 Gestion budgétaire et financière
 Thierry Souccar

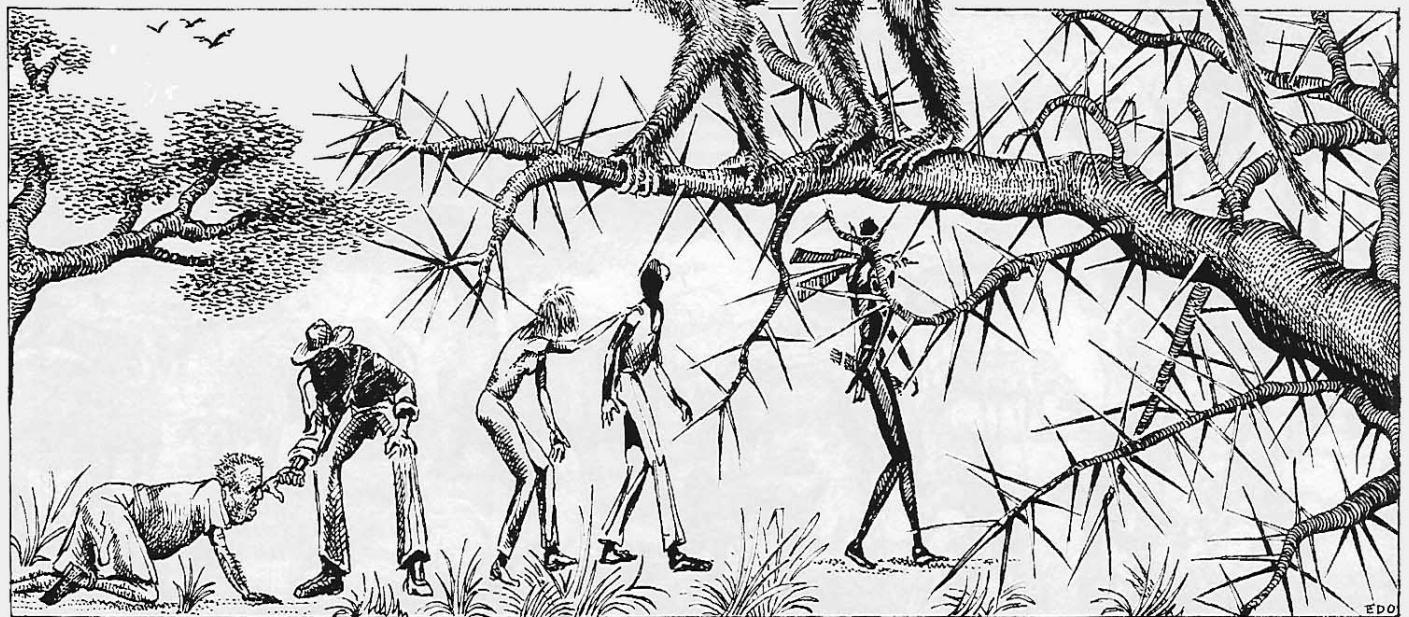
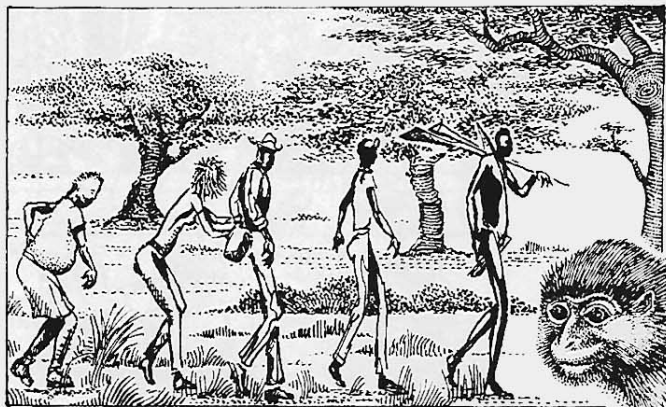
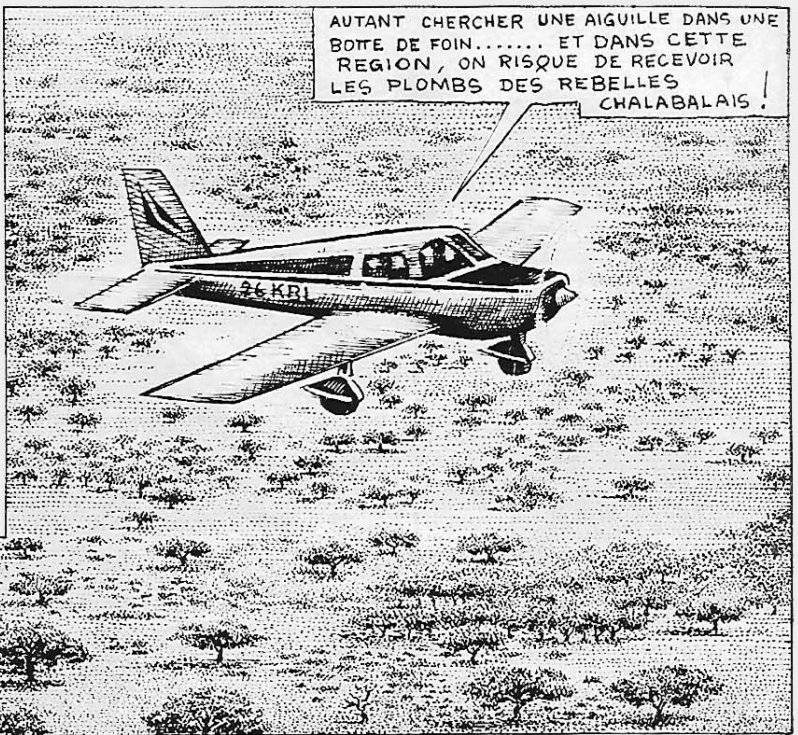


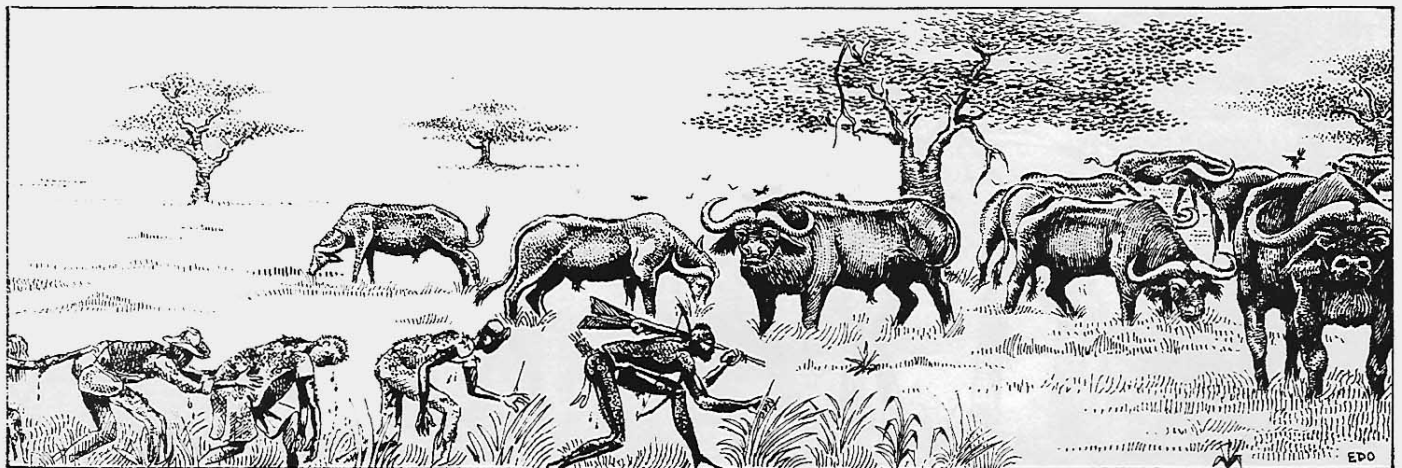
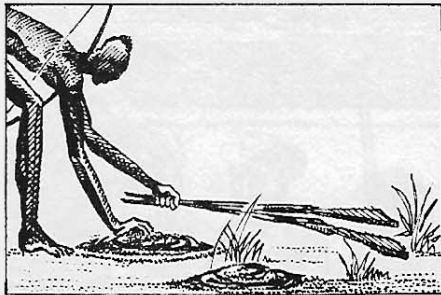
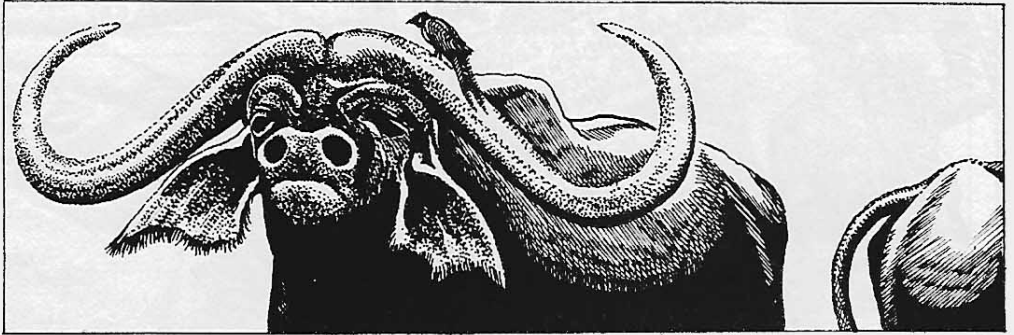
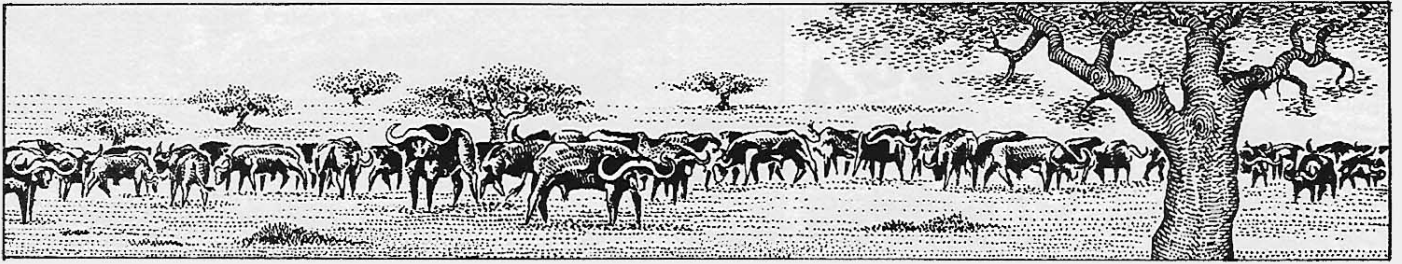
FARCE EN AFRIQUE Di Muro

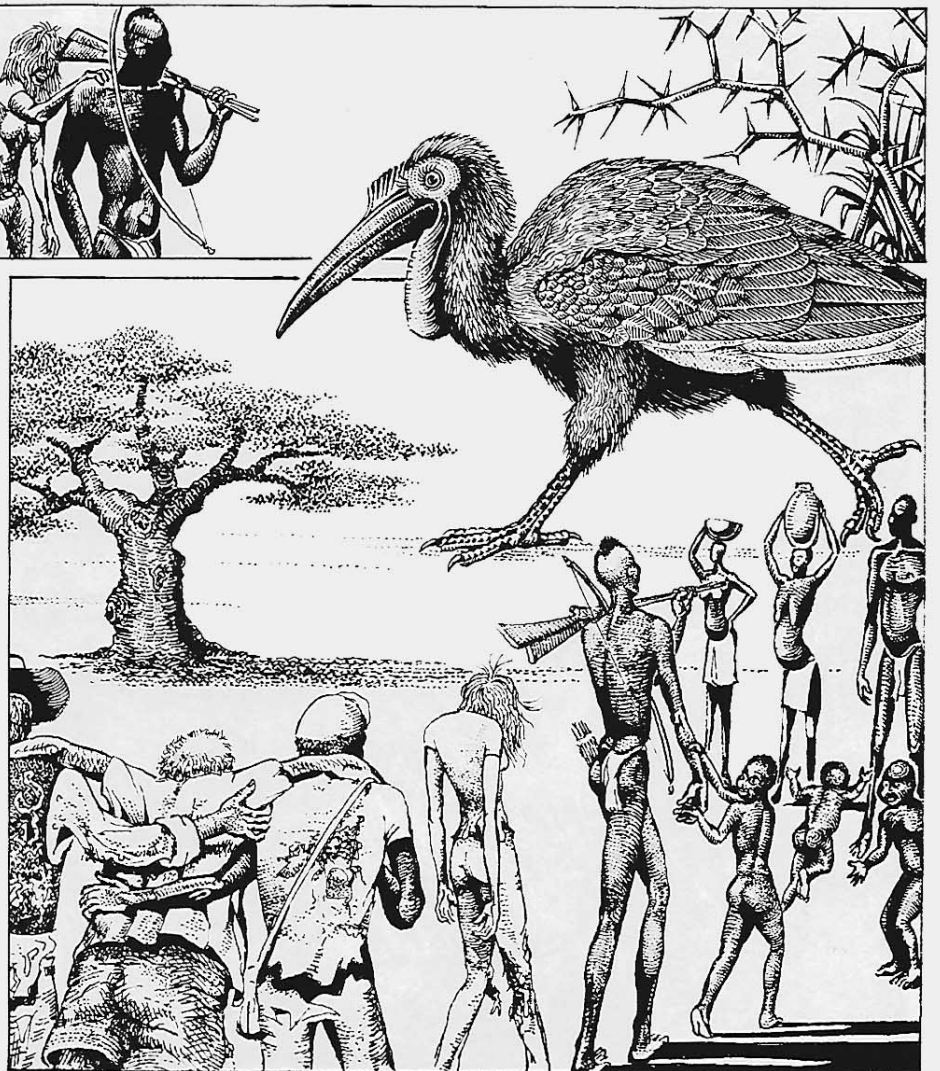
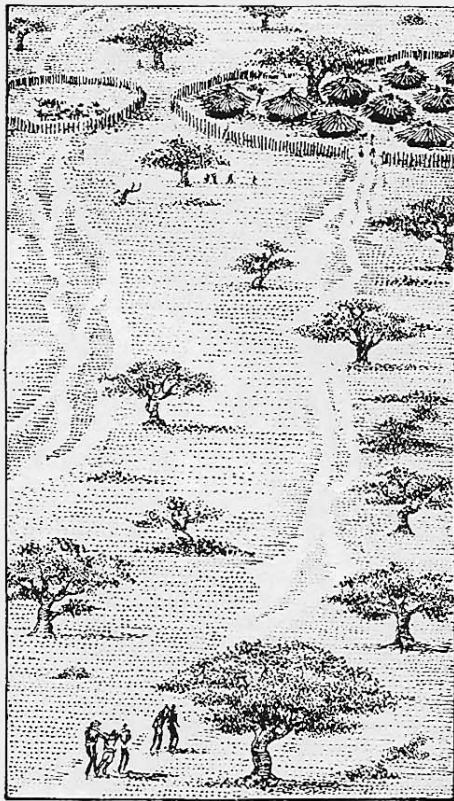
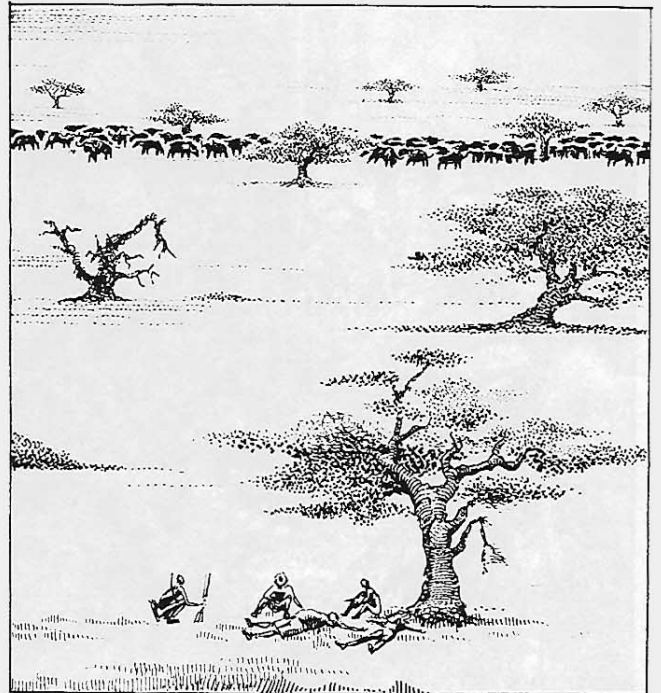
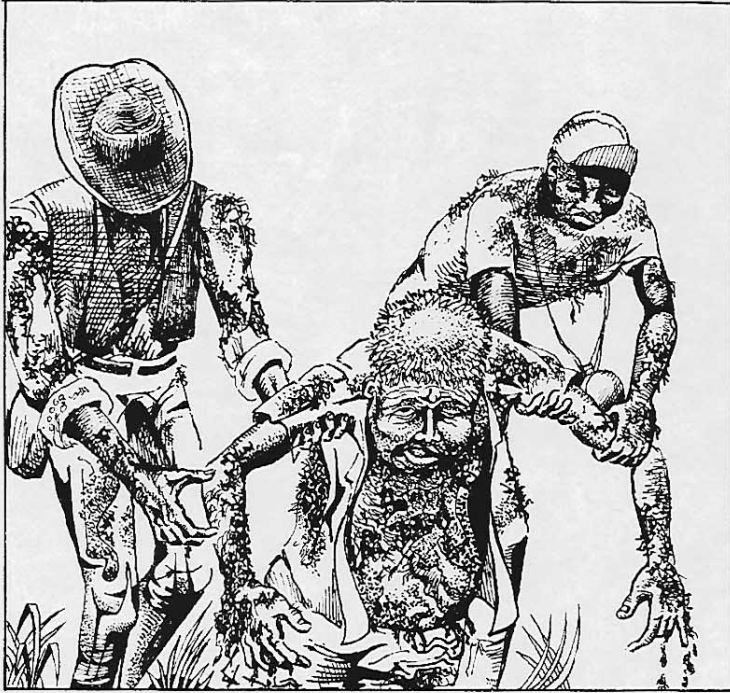
Résumé. -- Au cours d'un safari, trois blancs et leur guide, Mamadou, tombent en panne d'essence en pleine brousse.

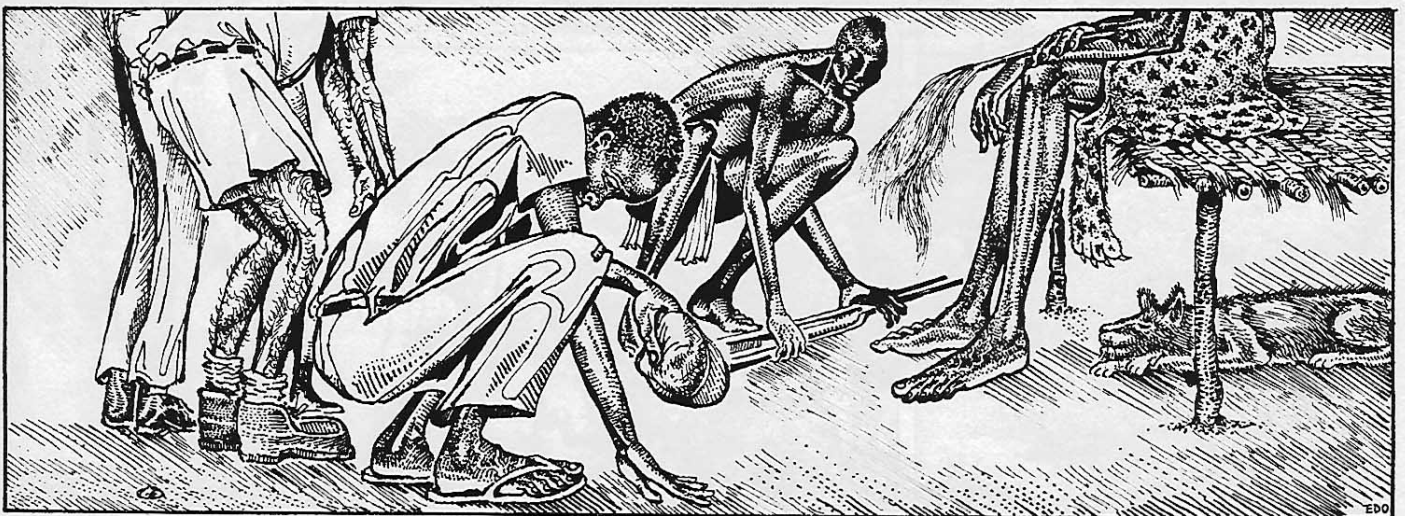
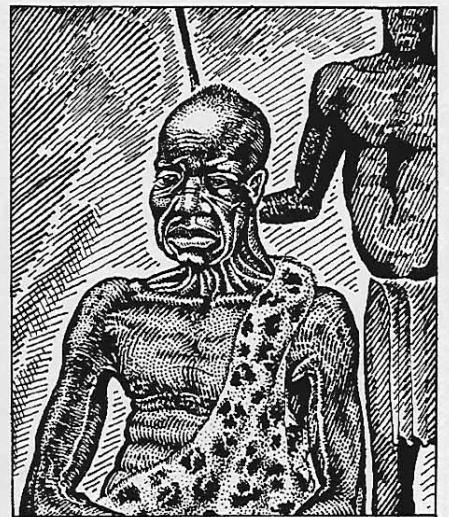
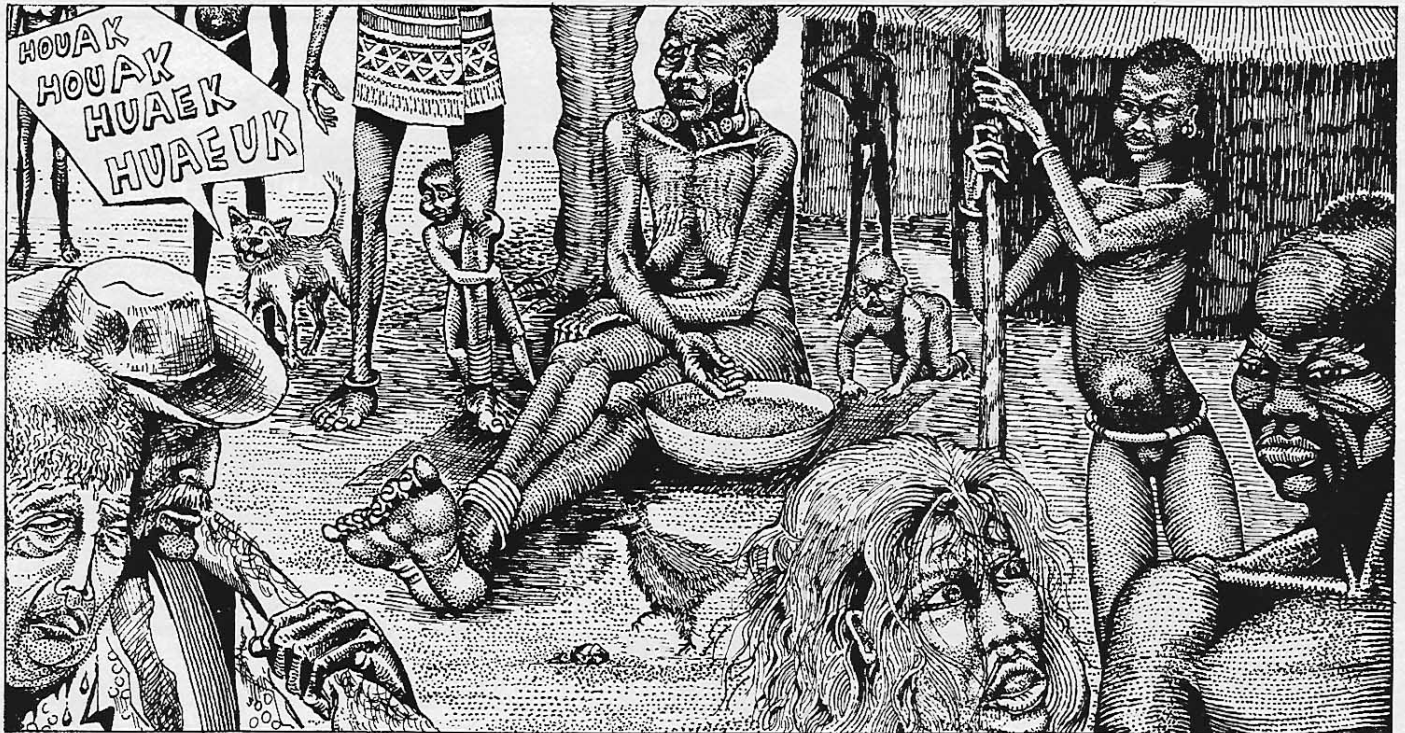






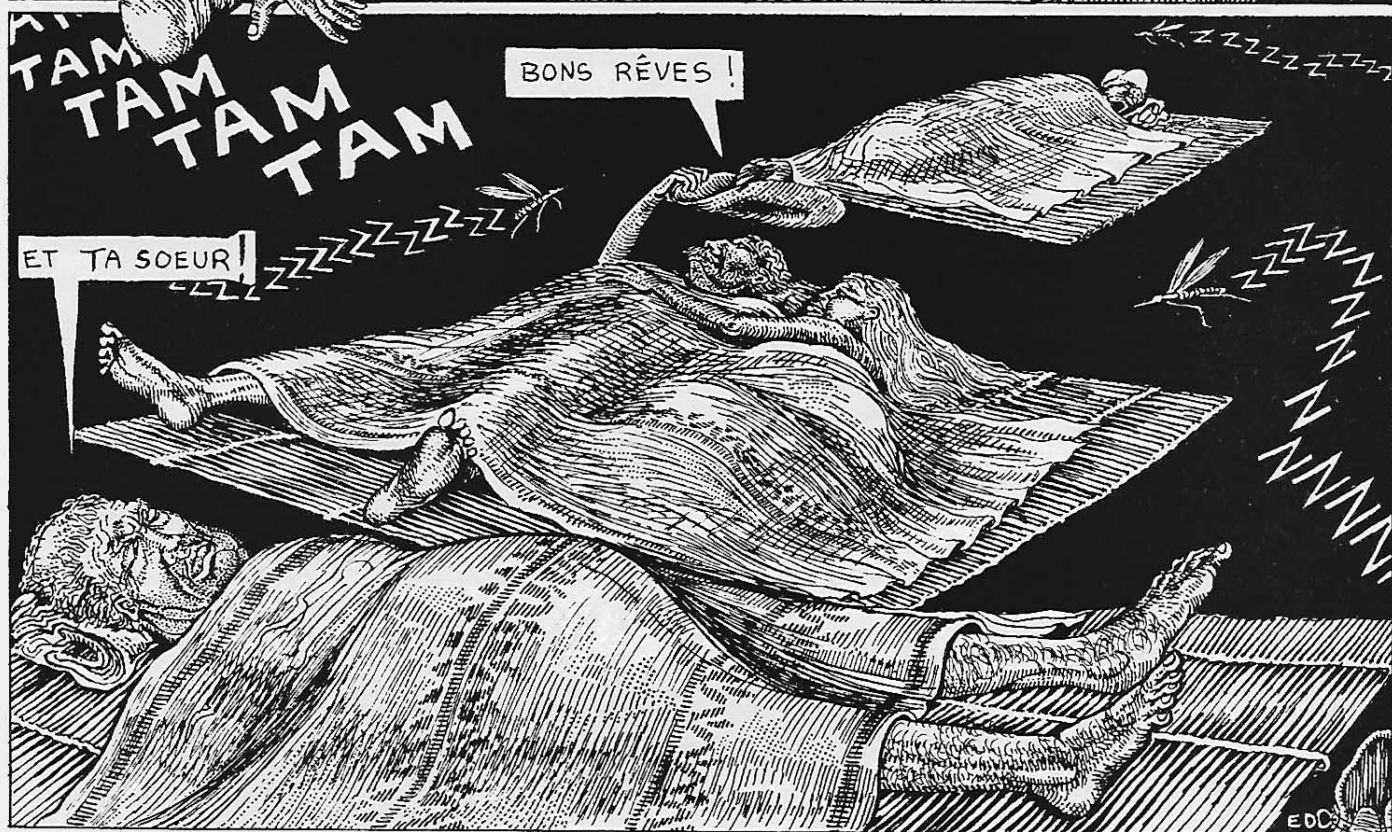
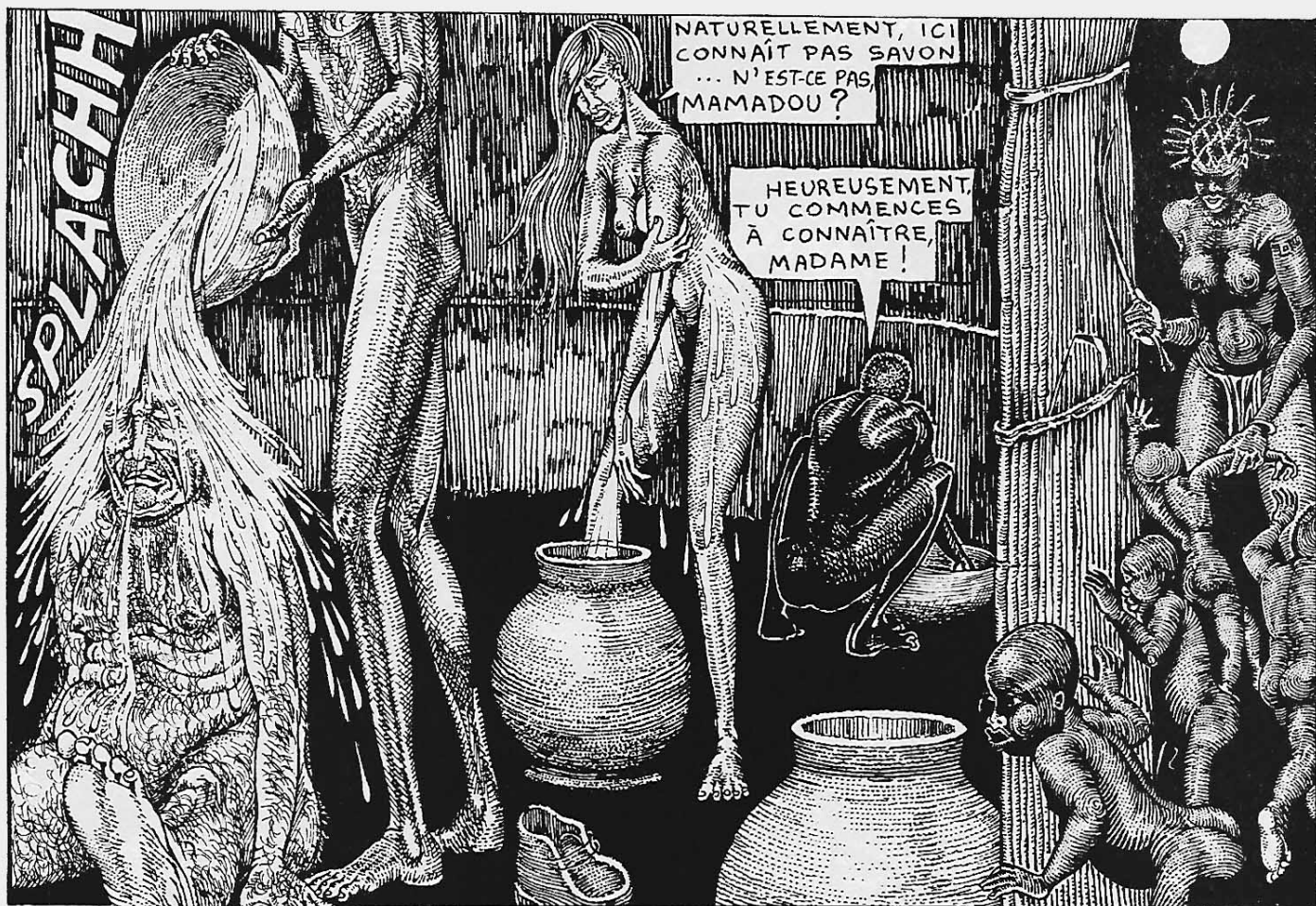




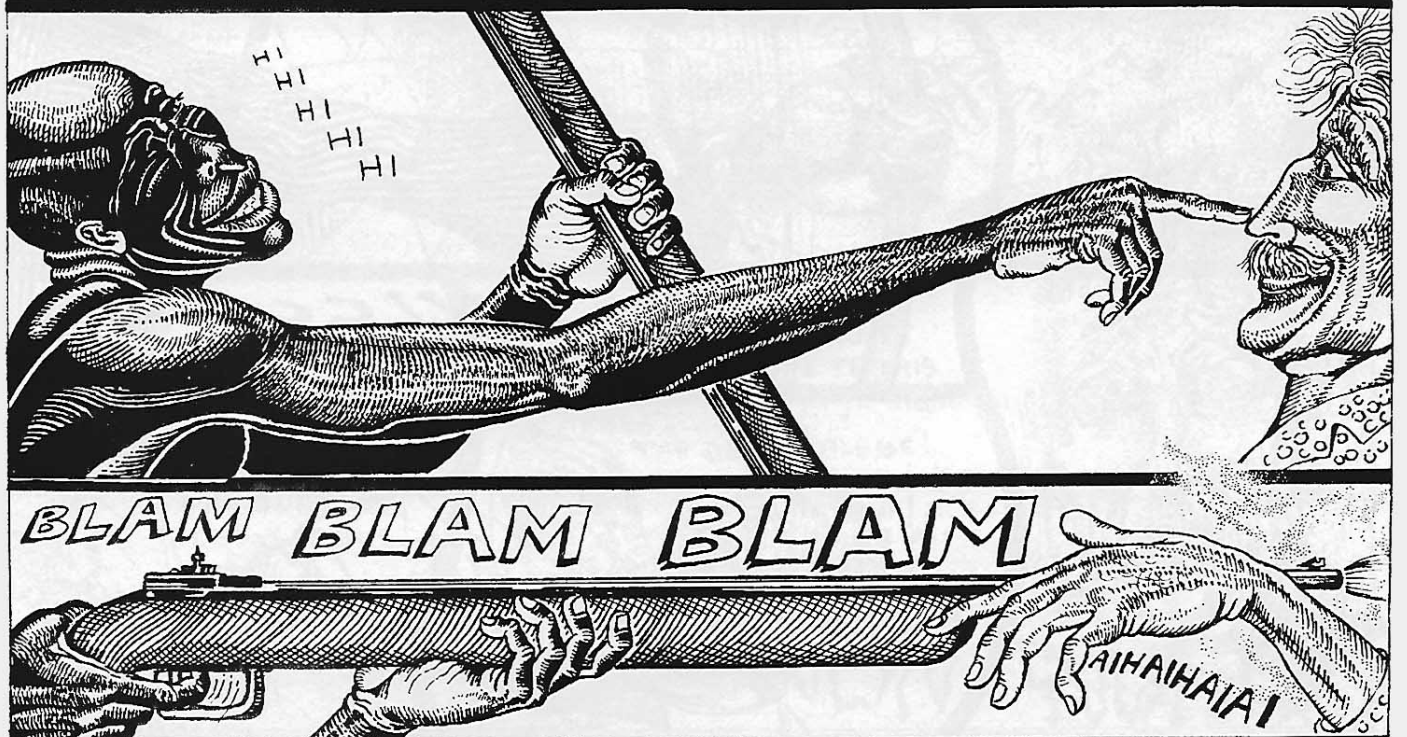
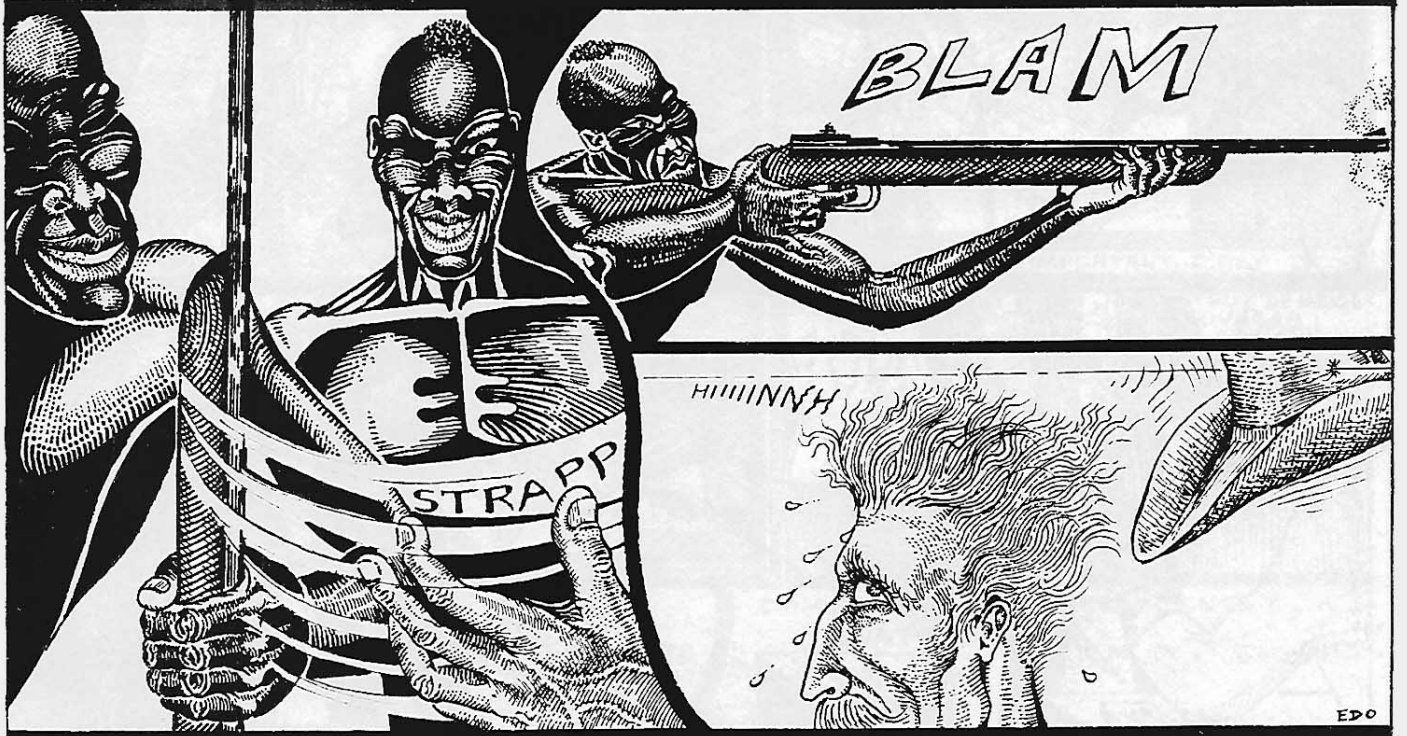






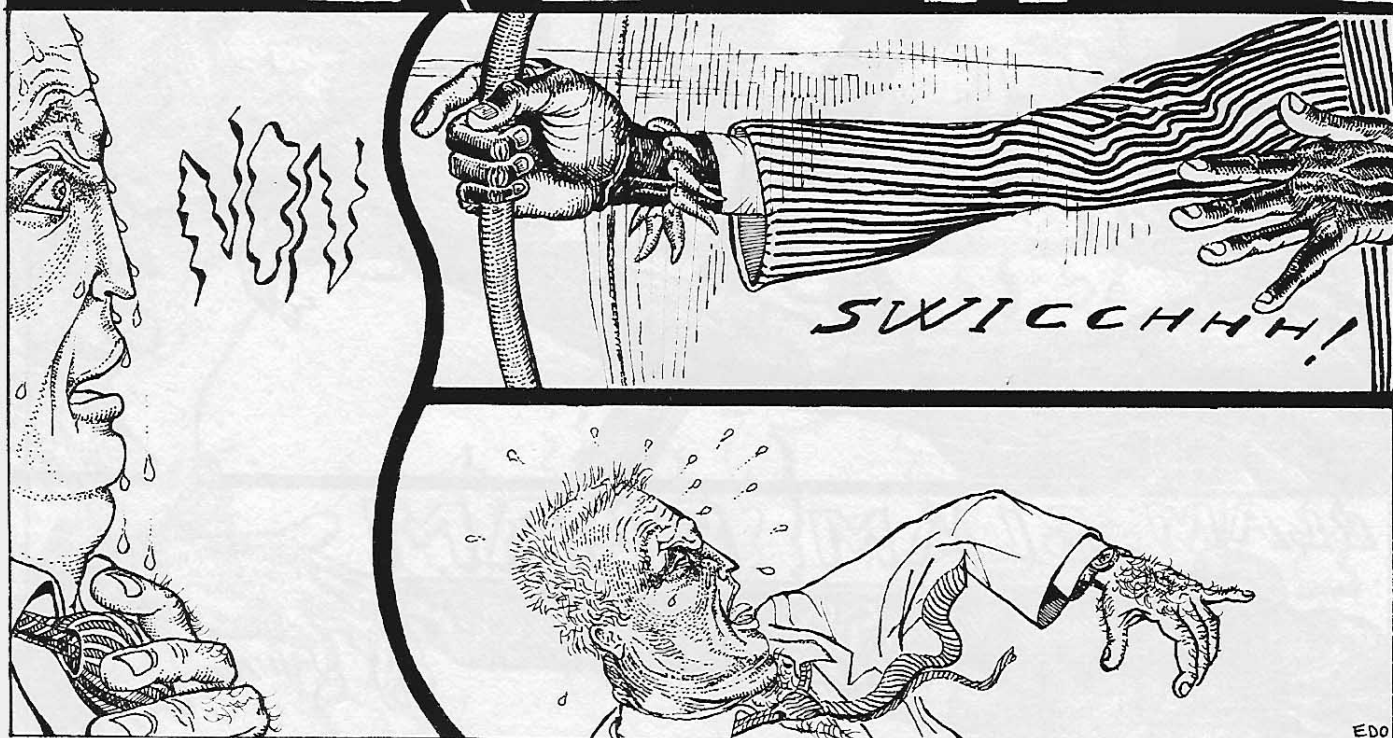
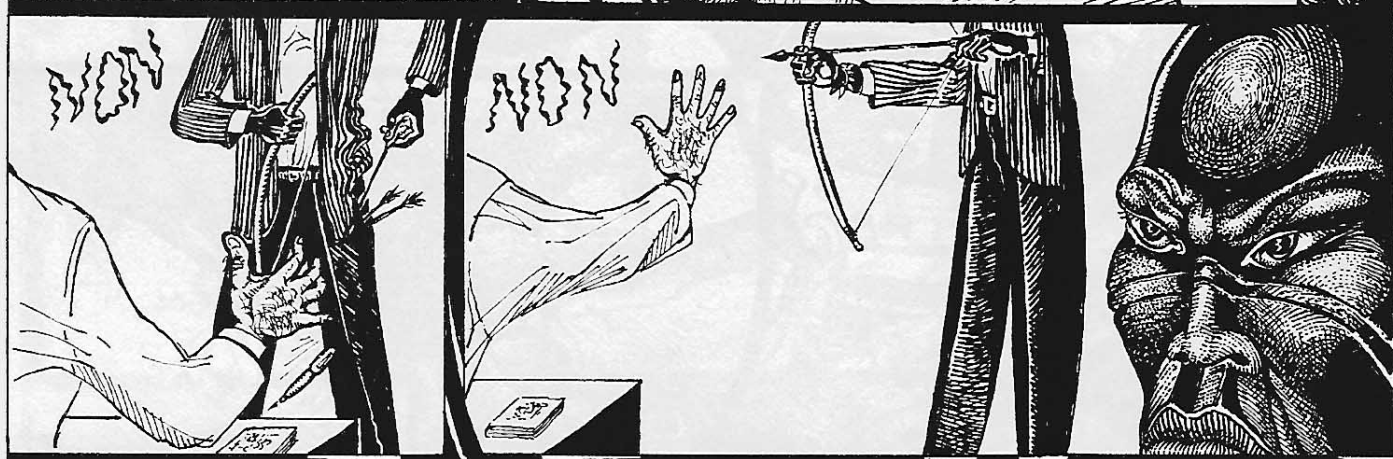




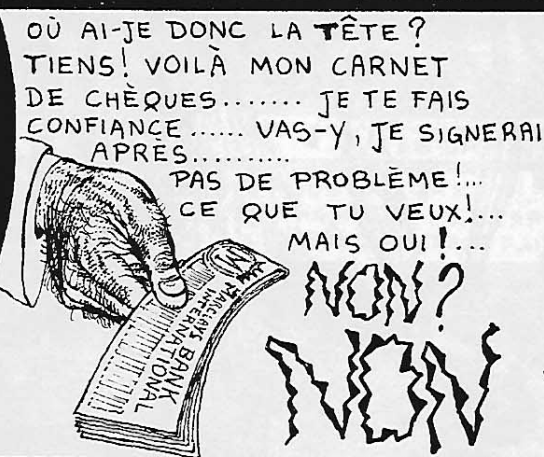
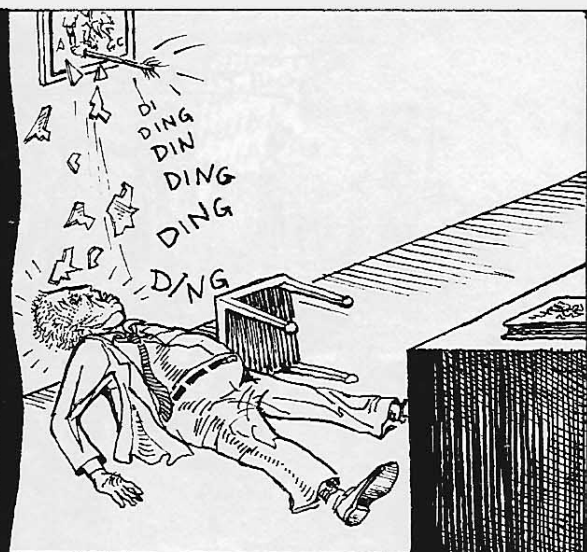


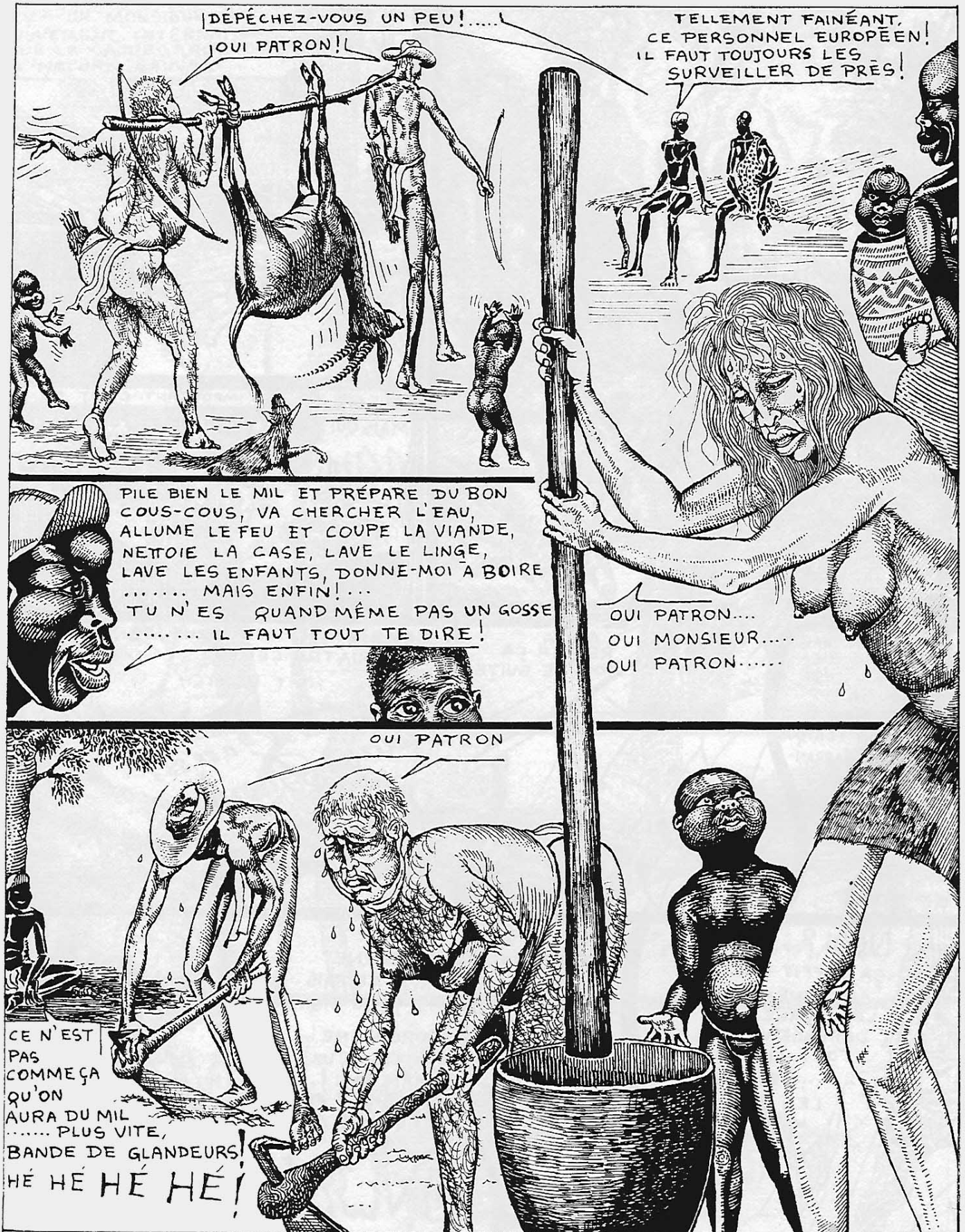
IL YA UN MONSIEUR DU...
MOUVEMENT INTERNATIONAL
POUR LA SAUVEGARDE DE
LA NATURE SAUVAGE.....

LOUI ?



EDD





UNE BIOGRAPHIE

L'excellent Duglan prévoyait en juillet que *The life of Raymond Chandler*, par Frank MacShane, sortirait en français à l'automne aux éditions des Autres. On me dit d'autre part que les éditions des Autres ont déposé leur bilan. Est-ce exact, et même alors, ne verrons-nous pas cette biographie en français ? Je m'inquiète. Le marché du livre est tel, surtout en France, qu'il est difficile d'y sortir de grosses biographies spécialisées et qu'elles soient rentables pour l'éditeur. Je le sais pour avoir brièvement accompagné Jean-Claude Zylberstein dans ses démarches pour faire traduire le MacShane (et aussi bien l'admirable, l'intelligent, le déchirant *Bird lives*, biographie de Charlie Parker par Ross Russel, passionnante comme un polar, mais c'est une autre histoire et puis non, c'est la même, et si vous n'apercevez pas pourquoi diable j'ai passé une nuit à lire et relire un chapitre de Russel, en même temps qu'à passer et repasser la version de *Lover man* enregistrée par Parker juste avant qu'il incendie sa chambre et soit mené dans une clinique de désintoxication, si vous n'apercevez pas pourquoi j'ai passé une nuit à ça et à boire, alors vous êtes dans un triste état et, comme disait certain traducteur de polars, c'est que ça m'amuse et je vous chie au nez).

Espérons que la traduction de *The life of Raymond Chandler* sortira. Sinon, pour les anglophones, elle est disponible maintenant dans une édition Penguin plus accessibles mais complète, avec liste des publications pola-

dix autres. Un maximum de faits, un minimum d'opinions, celles-ci discrètement avancées, avec urbanité et comme de surcroît. En effet les faits parlent d'eux-mêmes. La retenue avec laquelle MacShane relate certaines excentricités tardives de Chandler vieillissant est plus efficace que tout commentaire. On apprend des choses. On en comprend plus encore. Beau boulot.

Né en 1888 à Chicago dans un ménage désuni, Chandler est emmené par sa mère, protestante irlandaise, en Angleterre où il est éduqué dans une public-school. Fonctionnaire raté, poète médiocre, pigiste infructueux, il retourne aux Etats-Unis, devient P.-D.G. de choc dans une affaire de pétrole. Ayant épousé à la mort de sa mère une belle femme esthète de vingt ans son aînée, il est infidèle et alcoolique, finalement licencié par sa boîte. Il entreprend d'écrire des nouvelles criminelles pour la revue bon marché *Black Mask*, afin de gagner sa vie en utilisant et en perfectionnant sa capacité d'écriture jusqu'ici avortante. Après avoir travaillé pour *Black Mask* et *Dime Detective*, il écrit des romans à partir de 1938 (il est donc âgé alors de cinquante ans). Il travaille à Hollywood dans les années 1940 et, profitant de ses revenus d'auteur, se fixe à La Jolla où il mène une vie retirée jusqu'à la mort de sa femme en 1945. Après une maladroite tentative de suicide, Chandler alors, vieilli, redevenu alcoolique, extraverti et sujet à des engouements débridés pour des femmes de hasard, voyage souvent en Angleterre, et jusqu'à Tanger, et en Italie pour une interview de Lucky Lu-

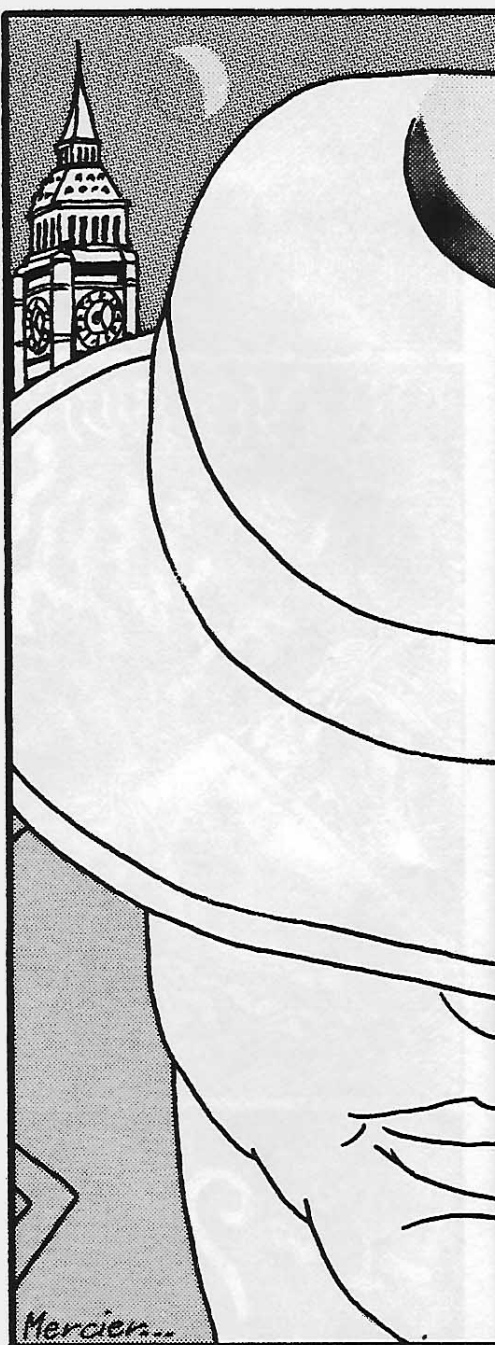
POLARS

reuses de Chandler (première édition seulement, ou bien le volume doublerait de volume), notes (essentiellement des références utiles aux universitaires), et index (très utile à qui veut retrouver vite quels furent les contacts entre, par exemple, Chandler et Latimer, ou Ian Fleming, ou Sonia Orwell).

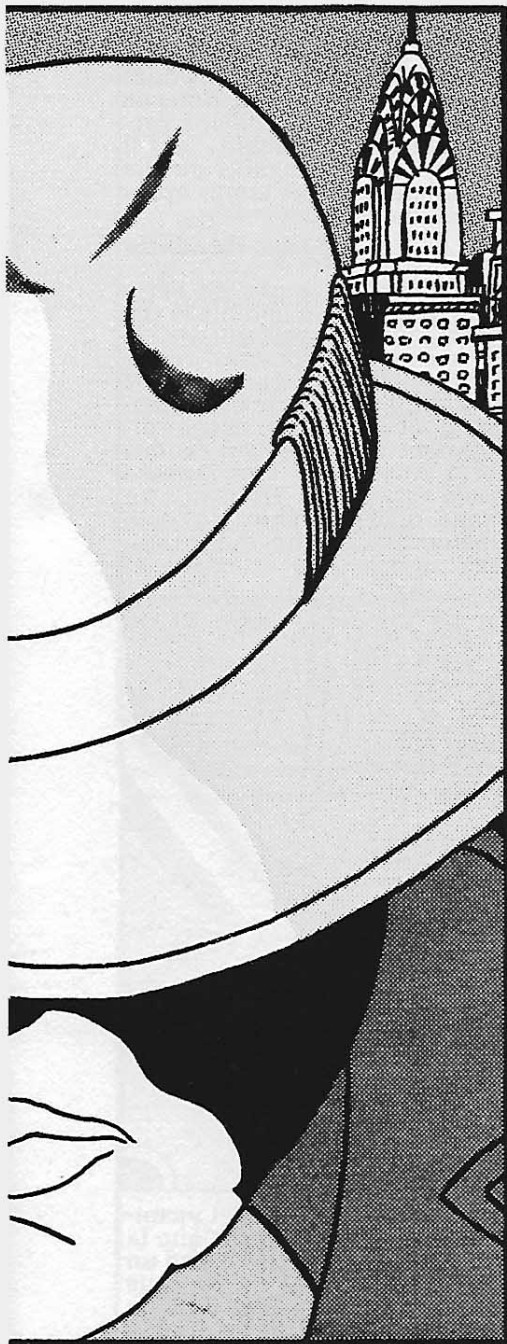
Le texte de Frank MacShane est assez représentatif des excellents travaux biographiques dont sont capables les universitaires américains quand ils s'attaquent à Zelda Fitzgerald, Hemingway, Camus, Chandler et

ciano. Il décline, séjourne fréquemment en clinique, mouille son lit, meurt finalement d'une pneumonie à l'hôpital le 26 mars 1950 à 3 h 50.

Frank MacShane avance ou suggère que l'éducation victorienne de Chandler a été déterminante dans sa vie et ses écrits. Il juge que la morale de l'écrivain est lisible dans sa description de Los Angeles et du monde, et dans le personnage de Philip Marlowe, preux moderne qui secourt les demoiselles en détresse, et capable aussi, après que Carmen Sternwood s'est offerte à lui



dans son lit et qu'il l'a renvoyée (*le Grand Sommeil*), d'une réaction étonnamment violente (il déchire la literie) qui signale un refoulement. Ici, comme lorsqu'il signale l'apothéose de Chandler dans *Sur un air de navaja*, ou sa décadence sentimentale dans *Charade pour écroulés*, Frank MacShane manifeste la vertu de sa biographie et ses limites. Il nous instruit sur les particularités psychologiques de l'écrivain, et c'est seulement dans ces particularités qu'il aperçoit la particularité des œuvres, ce qui distingue par



exemple Chandler de Hammett. Mille détails, dans le texte, tirent l'œil. Par exemple l'aversion de Chandler pour James Cain, à qui il reproche de parler salement de choses sales (à nouveau c'est par la psychologie que cette aversion est là expliquée). MarcShane ne va jamais jusqu'à commenter l'époque qui, produisant de tels écrivains, produit aussi leurs lecteurs. Mais le matériel qu'il fournit, la somme d'informations objectives et de notations psychologiques, sont considérables, et son livre est très passionnant.

TRAHISONS SUR COMMANDE

La Série noire est périodiquement accusée, à propos de Chandler, de l'avoir traduit mal et amputé (encore récemment, le talentueux Demouzon dans une interview au *Monde*, et la revue *Polar*, pestaient). Je ne puis m'empêcher de trouver la querelle mauvaise et la question bénigne. Les traductions françaises de Chandler sont en fait assez bonnes, les coupures rares et inessentiellles. Tout de même, l'irritation puriste est juste. Mais elle ne voit pas que les négligences de naguère, et aussi bien son propre purisme maintenant, sont déterminés par le marché de la culture et son évolution (et boum et allons-y gaiement pour un nouvel accès de plékhanovisme psychédélique !).

Chandler et la plupart des autres polars, surtout après la Dernière Guerre mondiale, ont été directement publiés en français dans des éditions brochées à bas prix. Dans ces diverses collections, la taille des volumes est souvent uniforme (surtout quand on imprime quatre titres à la fois sur rotative), les droits d'auteur sont inférieurs à la normale, les traducteurs mal payés et sous-qualifiés. Il s'agit de comprimer les coûts pour comprimer les prix, en tirant beaucoup pour se rattraper sur la quantité. D'où notamment des traductions bâclées et des coupures occasionnelles. Sans les unes et les autres, il n'y aurait pas eu de polars du tout, ils n'auraient pas été rentables.

Dans cette mécanique économique (et bêtement arithmétique) n'est qu'un aspect de la question, le plus plat. Si le polar n'est rentable qu'en édition bon marché, c'est qu'il est considéré généralement comme de la littérature bon marché, de la sous-littérature. Trente mille personnes, dans les années 1950, achèteront des polars à 300 AF, parce que – parmi les gens qui veulent bien mettre 900 AF dans un livre – il n'y en a pas trois mille pour juger qu'un simple petit polar mérite un tel débours, réservé à la culture (Camus, Sartre, Saint-Exupéry, etc.). On ne peut jamais séparer longtemps l'économie de l'idéologie (d'autant que c'en est une, mais passons).

Cependant le marché, cet être éminemment positif qui existe uniquement dans la mesure où il s'étend, justement s'étend, et en particulier le marché de la culture, qui ne se limite plus à Saint-Exupéry et Mozart, mais annexe John Lee Hooker et la

science-fiction, et la bande dessinée, et le polar, et caetera. Un des buts du marché est bien sûr ce fameux fantasme des amateurs érudits de polar : Chandler (ou Hammett) dans la Pléiade. Si les petits cochons ne le mangent pas, le marché atteindra ce but et d'autres. Et nous disposerons enfin d'un Chandler (ou Hammett) complet, sans coupures ni trop de trahisons, avec introduction, chronologie, notes et variantes (cependant les puristes ne seront pas tous satisfaits et se diviseront plutôt en fractions qui polémiqueront sur de nombreux passages de cette édition capitale).

Nous n'en sommes pas là et, au train où va l'économie et où vont les gens, il y a quelque espoir que nous n'y soyons jamais. Nous en sommes seulement au moment où une fraction du public cultivé est convaincue que le polar, c'est la culture, ça mérite le respect, ça mérite donc des débours (le *Fatale* de Manchette, plus court qu'un Série noire, vendu plus de 30 F, dépourvu d'action entre les pages 25 et 130, dénoncé comme vide insignifiant par la critique spécialisée, mais encensé par la critique culturelle, et relevant, je le sais, de la provocation pure et simple, a été acheté par environ dix mille personnes). Mais ce public n'achète que certains polars. Quant à la critique spécialisée, qui crée des revues et se voit déjà en groupe de pression, sa pression est faible, et son tirage aussi (il en va de même pour les poètes : ce n'est pas le charbon qui manque, c'est la cheminée qui n'est pas encore assez grande). Et du boom actuel sur le néo-polar, il restera quelques auteurs qui ont du talent, le reste passera comme la rosée sur l'herbe des champs. Et quant aux traductions de Chandler, c'est le marché qui a créé leurs manquements, et dans l'avenir le marché créera ou non des traductions plus complètes et fidèles, et nous n'en avons pas grand-chose à cirer, vu que la question de savoir si tout ça va plutôt s'effondrer purement et simplement, oui ou merde, est plus préoccupante.

Si nous descendons de ces hauts philosophiques où l'on s'élève aisément en se soufflant dans le cul (aisément, c'est vite dit), nous relèverons que les traductions récentes de la Série noire sont devenues exécrables. Après qu'on a ici-même critiqué certaines traductions pitoyables de Red Label, on ne peut laisser passer l'extravagant *SOS BBC* de Ray Conolly (SN 1735), où la radio diffuse, après une chose

nommée « Tendrement », une autre intitulée « Dans les petites heures du matin », et où « les courageux Irlandais des Proviennals » côtoient « les héros de Baader Meinhof ». On a beau savoir que Baader Meinhof est une station balnéaire où le Pirée passe ses vacances (et où, selon Bernard Henri Lévy, Halicarnasse se serait également fait bronzer), c'est dur. Comme est dur, dans *Les durs à cuire* (SN 1743), le gymkhana des compléments circonstanciels qui s'amusent en queue de phrases avec tant d'ardeur qu'ils semblent quasiment faire le coup de poing, tandis que le héros se demande comment « disposer » d'un fusil, et que nous mettons un moment à comprendre qu'il se demandait en fait comment se débarrasser d'une arme.

Or, ces conneries ne sont pas la

league » ne devient pas la ligue du lierre, qu'Apulée n'est pas promu auteur de « Cul d'or », que le « Général Staff » est enfin fusillé. La Série noire à l'ordinaire procédait à une correction soigneuse, et il paraîtrait qu'elle ne le fait plus. Il faut qu'elle se ressaisisse. Il faudrait aussi qu'elle pousse plus loin ce qu'elle poussait naguère un peu.

Il faudrait qu'elle exige de ses employés qu'ils se documentent un peu sur l'armurerie et la balistique, qui sont tout de même leur pain quotidien. Cela nous évitera de continuer à subir des revolvers qui éjectent des douilles (pour les puristes : des étuis) et prennent des silencieux (Las ! la télé et même le cinéma ont concrétisé cette ridicule erreur), ainsi que ces gens qui courent en tirant des coups de mitrailleuse (ce qui doit faire Spandau et

de SOS BBC s'est entièrement ressaisi ailleurs. Faut-il encore exhorter la Série noire ? Elle aussi existe dans le marché dont nous parlions plus haut. Nous ne pouvons attendre d'elle une perfection érudite. Du moins faut-il souhaiter que la pagaille où elle est tombée, quelque temps après la mort de Duhamel, cesse.

Shuto Headline

PS - Puisqu'on parle de Série noire, rien de bien notable là ces derniers temps, sauf peut-être le peu récent *Les mouettes volent bas* de Joseph Hansen (SN 1730), où l'enquêteur est homosexuel, et l'écriture extraordinairement compacte ; il faudra que je revienne à tête reposée sur le style de Hansen, où chaque phrase, véhiculant une stupéfiante quantité d'informations, signale une attention et

faute des traducteurs, au point que je regrette en quelque mesure de les épingle. Quoi qu'on ait pu dire du style général des textes Série noire, dont l'argot fabriqué ne pouvait pas être américain, le système de correction de cette collection assurait du moins une homogénéité qui a été trop louée et trop critiquée.

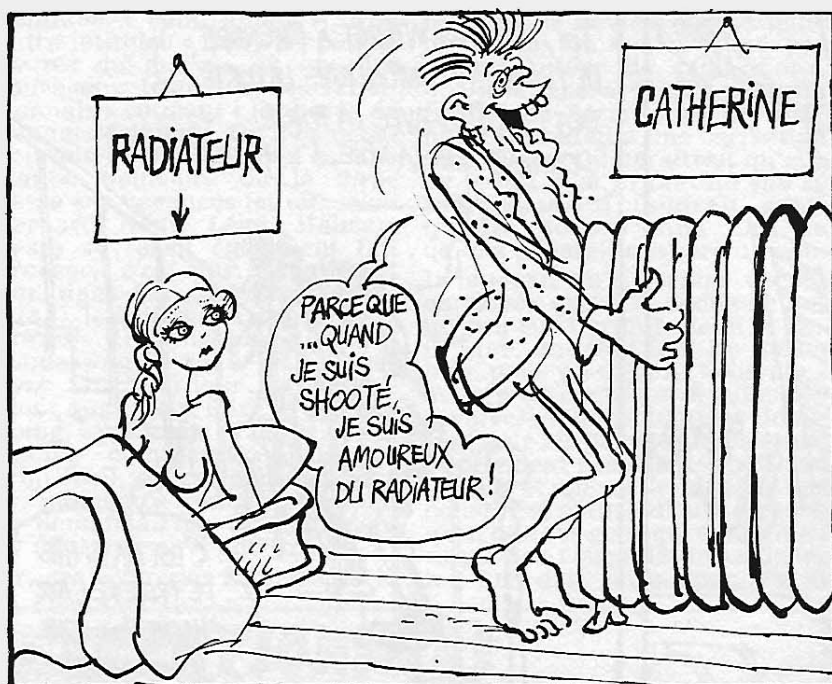
Aucune traduction n'est parfaite (sauf peut-être celle, fabuleuse, de Jean Queval pour *Louons maintenant les grands hommes* de James Agee, chez Plon). Traduire parfaitement suppose une culture encyclopédique, ou du moins, chaque fois qu'on s'attaque à un livre, un travail d'acclimatation que les traducteurs de série n'ont ni le temps ni les moyens de s'offrir. C'est aux directeurs de collection qu'il appartient de s'assurer que l'« Ivy

Hotchkiss se retourner dans leurs tombes), sans parler des carabines changées en fusil et dont le percuteur devient aiguille. Enfin mettre un point devant les calibres anglo-saxons, c'est-à-dire écrire .32 plutôt que 32, et ainsi de suite, ne serait pas du luxe, mais est moins important.

Voilà que c'est moi qui fais du purisme, à présent ! Quelle pauvreté ! Après tout, je m'en moque. Tout de même, si SOS BBC est d'une ridicule niaiserie anti-gauchiste, *les Durs à cuire*, dont j'ai parlé le mois dernier, est essentiel à l'amateur, et subir le bousin qu'est son texte français ne nous fait pas plaisir. A l'inverse, notons que d'autres traducteurs de la SN continuent à travailler très proprement (Hilling, Collard), et que même celui

une vigilance terribles, et y contraint le lecteur (au point que la lecture de *les Mouettes* prend un temps inattendu, et est presque éprouvante). Outre *Inconnue au bataillon* de Gores, et *les Durs à cuire* (déjà cités), outre *Lunettes sans monture* (1738) où l'aimable Dick Francis en rajoute dans le snobisme anglo-équestre et nous promène dans Moscou, on peut aimer *La chaire est faible* de Michael T. Hinkemeyer (élucidation d'un carnage, magouilles de politique locale, étude d'une communauté rurale bigote et salace), et *Heureux les condamnés* de Tony Kenrick (1744) fait rire à plusieurs reprises. Des numéros 1730 à 1744, tout le reste, sauf peut-être *Ne vous y frottez pas !* de Margaret Yorke (1736) que je n'ai pas reçu, va du médiocre à l'exécra-





J'arrive un peu tard, l'exposition Vallotton, au Petit Palais, a dû fermer ses portes en juin dernier. Tant pis. De toute façon, je suppose que vous pouvez toujours vous procurer son catalogue. Il est très bien fait, il a l'« Enlèvement d'Europe » en couverture et en couleurs (vous voyez ce que je veux dire, c'est la dame qui se laisse emporter sur les flots bleus par un grand taureau) et il est plein de nus somptueux, presque hyperréalistes, d'intérieurs nabis drôlement décadrés, de paysages comme si c'étaient des photos et d'autres, au contraire, qui sont tout plats ou comme nous avec des couleurs comme on n'en voit guère dans la vie. (Catalogue édité par le musée du Petit Palais de la Ville de Paris.)

De toute façon, ce n'est pas pour cette exposition que je veux vous parler de ce peintre, c'est à cause des deux albums parus également l'année dernière aux Editions du Chêne et qui nous éclairaient, l'un sur la production

de Vallotton dessinateur de presse, l'autre sur celle de Vallotton graveur.

Ce Suisse ami de Toulouse-Lautrec a collaboré à de nombreux journaux entre 1893 et 1903. C'était une époque où il y avait beaucoup d'agitation et d'événements considérables. L'affaire Dreyfus, les extases patriotiques de Déroulède (le « puceau d'Angoulême »), les premières bisbilles entre l'Eglise et l'Etat, l'alliance franco-russe, la guerre des Boers, la révolte des Boxers à Pékin et, last but not least, l'Expo universelle, qui allait attirer des milliers de visiteurs étrangers alors que les dreyfusards et les autres étaient en train de foutre un bordel sans nom chez Marianne. Par-dessus le marché, les pipettes ne songeaient qu'à fourguer leurs filles à des aristos vermoulus, les mêmes noyaient les chiens, crachaient sur les clochards, cassaient les vitres des vitriers, rigolaient des handicapés physiques, les flics vous foutaient des

coups de pied au cul dans la rue avant de finir leur boulot au commissariat où l'artisanat du tabassage était déjà florissant.

Bref, c'était une époque vraiment athlétique pour un dessinateur au crayon rapide. Vallotton notait tout. Il envoyait son travail à « l'Escarmouche » de Georges Darien, à « l'Assiette au beurre », au « Rire », à la « Revue blanche », au « Cri de Paris », au « Canard sauvage » et même à la « Mode pratique » pour laquelle il croquait des petites robes. Dans une série de lithos en couleurs commandées par « l'Assiette au beurre », il s'en prenait à toutes les formes d'autorité observables en terrain parisien : les profs, les parents, les curés, les flics et les militaires. Remplacez le mot « autorité » par « pouvoir » et laissez tomber les curés, et vous aurez un programme d'action contestataire très Mai 68. Reprenez les curés, et le programme est absolument parfait pour 1980. Tout ça ne serait

UN BORDEL SANS NOM CHEZ MARIANNE



— Qui, nous l'avait condamné à mort. D'ailleurs, ne crois qu'il est coupable.

rien si Vallotton n'avait été un véritable artiste, original et personnel, influencé par l'estampe japonaise et influençant des tas de gens du meilleur monde à l'étranger, comme Munch, Beardsley, Kandinsky ou Kirchner. L'exposition dont je parlais plus haut le prouvait amplement, tout comme le prouve l'album consacré aux gravures sur bois non humoristiques, souvent pathétiques avec leurs terribles à-plats noirs qui envahissent tout. Découvrez-donc Vallotton, le Suisse qui n'a pas attendu Jean-Luc Godard pour avoir une conscience de gauche (mais à la fin, il ne peignait pratiquement plus que des dames de bordel). (*Vallotton, dessinateur de presse*, 96 pages, 198 reproductions noir et blanc, 50 F. *Vallotton, graveur*, 96 pages, 90 reproductions noir et blanc, dont 32 en pleine page, 50 F.)

Pour compléter votre information, jetez un œil sur l'album du grand ancêtre de Vallotton, l'illustre Forain. Il opérait à la même époque, il dénonçait lui aussi les scandales, mais pas toujours les mêmes. Par exemple, il était anti-dreyfusard, position qu'il défendait avec une certaine vivacité dans « Psst ! » un canard qu'il avait fondé avec son ami Caran d'Ache et qui ne cessa de paraître qu'après la révision du procès de l'infortuné capitaine.

Le présent album groupe un grand nombre de croquis de mœurs (où les mères maquerelles de leur propre filles et les dames adultères sont particulièrement visées), des dessins qui s'en prennent aux ridicules du quotidien bourgeois (où le trait fait songer parfois à Chaval, parfois à Tetsu), des gravures comprenant quelques scènes de tribunal. Pratiquement pas de dessins anti-dreyfusards, mais deux ou trois anti-Zola plutôt niais. (*Forain*, préface de Jean-François Bory, Editions Henri Veyrier, 126 pages, 50 F.)

TOURISME ET VILLEGIATURES

Après les Nouba de Kau photographiés par Leni Riefenstahl, voici les Indiens du Haut-Kingu photographiés par Maureen Bisilliat. Le Haut-Kingu est une région pré-amazonienne située dans le Mato Grosso, par conséquent au cœur même du Brésil. Les tribus d'Indiens qui y vivent sont au nombre de seize, elles étaient encore inconnues en 1943. Elles sont, nous dit-on, désormais préservées des tentatives d'intégration à la communauté nationale et protégées, ainsi que leur faune et leur flore.

Tout contact avec les Blancs entraînerait leur rapide dégradation et leur extinction à brève échéance, leur unité tribale étant fondée sur une réalité mythique qu'il faut se garder de confronter à la réalité « civilisée ». C'est du moins ce que nous apprenons par la plume des préfaciers, Claudio, et Orlando Villas-Boas.

La photographe, Maureen Bisilliat, est anglaise. Elle vit au Brésil depuis trente ans. Comme Leni Riefenstahl avec ses Nouba, elle a su restituer les qualités esthétiques et le sens de la mise en scène des Indiens du Xingu. Ses photos sont spectaculaires. (*Indiens du Xingu*, Editions du Chêne, 208 pages, 160 pleines pages d'illustrations en couleurs.)

Une course moins lointaine mais tout aussi dépayssante : les puces de Saint-Ouen. Vues par trois photographes très au courant de ce qui se fait aujourd'hui dans leur métier. Clichés genre amateur, un peu sales, pas bien cadrés mais où l'art de la composition reprend surnoisement ses droits pour installer la beauté

sans qu'on s'y attende et traquer l'insolite sans en avoir l'air. Un texte de Jean-Pierre Carasso dans le ton reportage poétique sans prétention nous invite à l'exploration de ces plages où les vagues du temps viennent déposer leurs épaves. Sympathique et pas cher. (*St-Ouen-sur-Mer*, photos de Luc Carson, Benoît Mathur et Philippe Maille, Editions Henri Veyrier, 126 pages, 120 photos noir et blanc, 50 F.)

Pour finir, signalons les animaux fabuleux et pourtant vrais du *Bestiaire* d'Aloys Zötl (1831-1887), les bicoques invraisemblables où pourtant des gens comme vous et moi habitent pour de vrai (*Maisons sur l'eau* et *Maisons faites à la maison*), et le temple des miroirs de Kanch Mandir, qui a tout l'air d'une invention délirante mais qui existe pourtant, aussi vrai que je vous le dis, dans l'Etat indien du Madhya Pradesh. (*Kanch Mandir, Le temple des miroirs*). Quatre minces albums à prix raisonnable proposés par les Editions du Chêne.

Pérez



ANDY CAPP

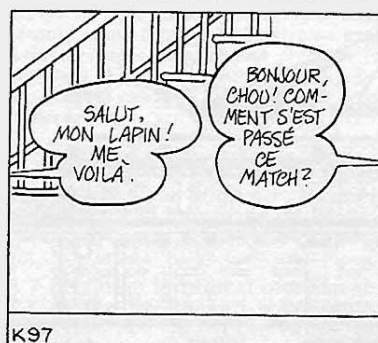
Smythe



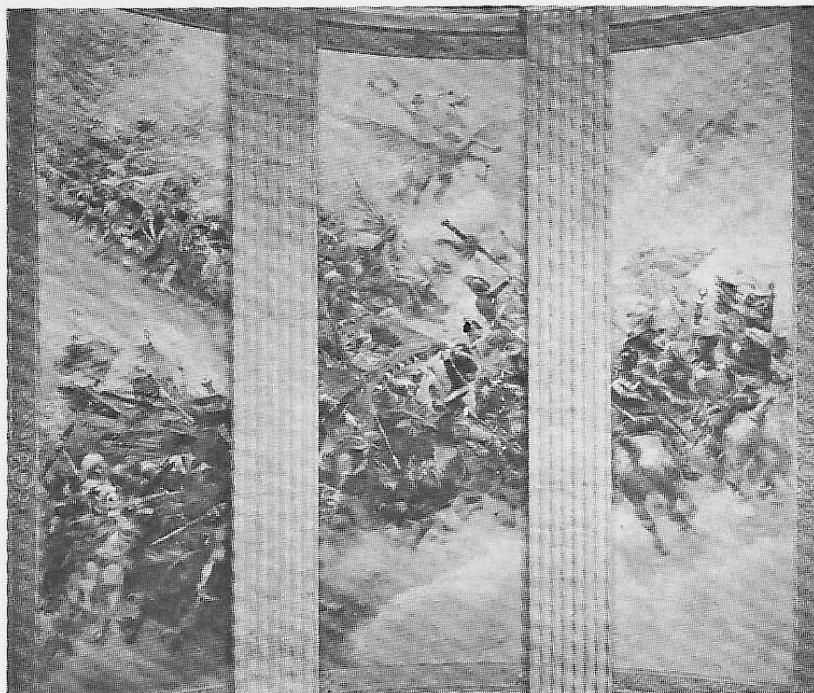


CRASH





LES CARNETS FRANÇAIS DE L



Panorama de Detaille

LES PEINTRES DE « PANORAMAS »

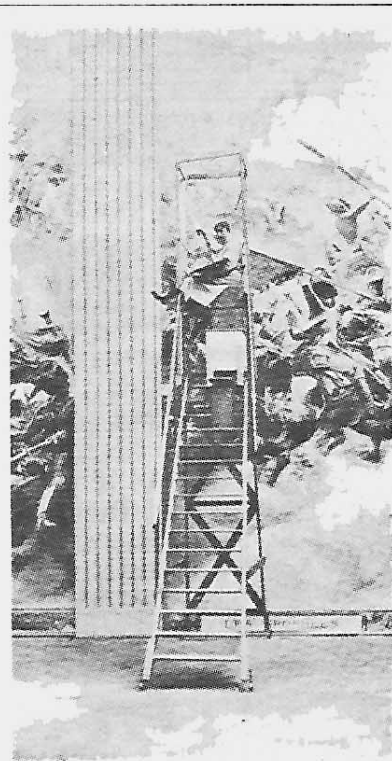
A une époque où la télévision règne et sévit, il serait difficile d'expliquer la vogue que connurent les « panoramas », « diora-

mas », « néoramas », « cosmoramas » et autres « nausoramas »...

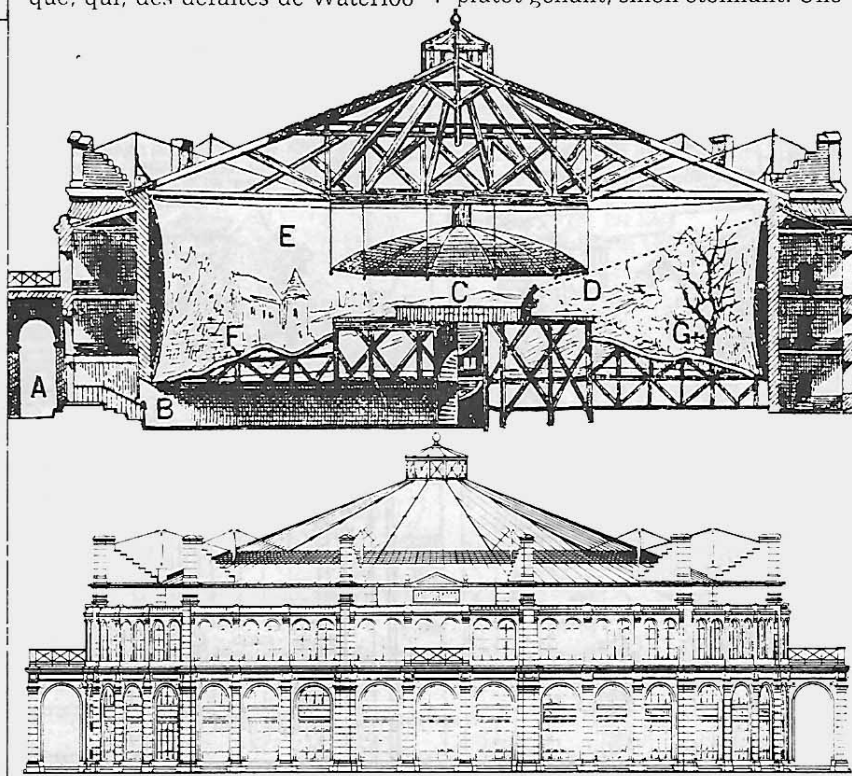
Des rotondes, spécialement construites pour les exposer, cernaient un paysage, le plus souvent héroïque, qui, des défaites de Waterloo

à celles de Champigny et de Rezonville (guerre de 1870), ne laissait d'attendrir des spectateurs tout à la fois centraux, simples et moyens, et donc nombreux.

Leurs peintres, les Detaille, les De Neuville (1), qui donnèrent au genre ses lettres de noblesse (2), forcent cependant à s'interroger. Pourquoi ? D'abord parce que ces peintures ne sont pas laides : *Le rêve*, *Les obsèques du général Damrémont* ou *En retraite* voire *Haut les têtes ! La mitraille n'est pas de la merde* sont à mon sens des œuvres de bonne qualité. Elles sentent la belle ouvrage et touchent à une sorte de surréalisme hyperréalisant. Mais ensuite, et surtout dans leurs ciels d'une pureté à nulle autre pareille... les héros meurent souplement. Il s'agit, en effet, de ne pas terroriser un public dont on attend bien que lors de la « prochaine » il aille se faire gaillardement tuer pour ramener au cher pays l'Alsace et la Lorraine. Dès lors, pas trop de jambes arrachées ou de tripes vomies à ciel ouvert, il importe de ne pas dégoûter. D'autant plus qu'il semblerait qu'à Paris, le regard intensément fixé sur la ligne bleue des Vosges soit parfois distrait... Le curieux, dans ce livre écrit par monsieur Jean Humbert sur Edouard Detaille, est de ne pas une seule fois nous signaler que ce peintre travaille pour le Kronprinz et que le Kaiser goûte avec intensité son talent (3)... Ce qui, lorsqu'on est l'ami de Déroulède, est plutôt gênant, sinon étonnant. Une



Edouard Detaille au travail



Panorama des Champs-Élysées, Paris, 1838. Architecte: J.-J. Hittort

A VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

omission bien excusable, le *petit* Robert 2 ne citant que ses commandes pour la cour d'Angleterre et celle, impériale, de Russie. En revanche, il est permis, à la lecture des carnets de Detaille (4), de se demander si la *revanche* était si ancrée dans les mentalités qu'on veut nous l'apprendre (5)...

(1) Editions Copernic. Deux livres sur Detaille et de Neuville, les peintres patriotico-militaires célèbres dans la mouvance nationaliste de l'après 1870. Une salle Detaille au musée de l'Armée.

(2) Le panorama de La bataille de Rezonville, signé d'Edouard Detaille et d'Alphonse de Neuville, reçut le Grand prix d'Honneur à l'Exposition universelle de 1889.

(3) Le 9 février 1897, Detaille est invité par le colonel de Schwartzkoppen à venir assister à Berlin au centenaire de Guillaume 1^{er}. Il y est attendu à un dîner présidé par le comte von Moltke, où on avait préparé à son intention un tableau vivant d'une de ses œuvres : En reconnaissance (exposée au Salon 1876). Quant au Kaiser, son livre de chevet est l'énorme ouvrage de Detaille sur l'Armée française de 1789 à 1889...

(4) Qu'explore pour nous, dans une maîtrise d'histoire de l'art, François Robichon.

(5) Mis à part certains ténors, tel Dérouté, qui commente le dernier tableau d'Alphonse de Neuville Le Parlementaire (chers lecteurs, dégustez) : « ... Son dernier tableau dira l'émouvante voix française, l'un des plus beaux peut être qui ait dû la vie à cette main créatrice, inerte maintenant, représente l'entrée d'un parlementaire prussien dans une ville en ruines. L'ennemi s'avance les yeux bandés, au milieu des soldats français qui le conduisent ; à gauche, auprès d'une casemate à demi effondrée, un vieux garde national en faction, tout transi de froid, la tête enveloppée d'un foulard sous son képi déformé, regarde tristement passer le vainqueur. Mais de l'autre côté de la rue, voici que se dresse toute frémissante de douleur et de haine une femme du peuple vêtue de deuil ; elle serre contre elle son fils orphelin. Sa bouche crie l'anathème contre le meurtrier ; elle tend vers lui son poing chargé de colère et de malédictions. Rien de plus poignant que ce geste, rien de plus saintement farouche que ce visage enfiévré d'indignation. Cette figure vengeresse est d'une telle puissance d'expression que la grandeur du sentiment grandit la scène. Ce n'est plus une Française qui souffre et qui s'indigne au passage d'un Prussien, c'est la France elle-même, en deuil et en larmes, veuve du pays perdu, qui maudit l'Allemagne conquérante et qui la voue à l'incessante exécution des siens jusqu'au jour prédit de la réparation et de la vengeance... » Un conseil : achetez ces deux livres, vous ne vous ennuierez pas.

TOUT M'EST BONHEUR

Avec *Tout m'est bonheur*, le dernier livre de la comtesse de Paris, je ne me suis pas ennuyé non plus...

On y retrouve le récit d'une soirée au château de Laeken à l'époque du roi Albert - le roi-chevalier, le roi-soldat - celui de « ... C'était

soir sur les bords de l'Yser... » (1). Ce dernier et son épouse, la reine-brancardière, recevaient à dîner le comte et la comtesse de Paris en compagnie de leurs enfants le prince Léopold et la princesse Marie-José... A présent, c'est la comtesse de Paris qui raconte : *Après le dîner, Marie-José et Henri (le comte de Paris) ont mis les disques qu'ils aimaient et au bout d'un moment chacun s'est mis à se vanter des tours qu'il savait faire. Henri a déclaré qu'il était capable d'allumer une cigarette... avec ses pieds. Entendant cela, le roi Albert s'est précipité vers nous en rajustant ses bésicles. Assis dans un fauteuil, Henri s'est mis à se déchausser et l'on a tout d'abord pu admirer ses doigts de pied qui sont presque aussi longs que les doigts de mes mains... D'un pied il a prestement saisi la boîte d'allumettes, en a extrait une avec ses doigts de pied, l'a allumée et ensuite il a tiré en un tournemain, si l'on peut dire, une cigarette de son paquet et s'est mis à fumer avec une grande aisance...*

Lorsque, le soir et légèrement bourré, dans un bar qu'éclairaient encore les splendeurs montparnassiennes d'un récent passé, il m'arrive de baisser les pieds blancs, tout à la fois superbes et fatigués, d'une barmaid qu'in-

consciemment j'aime ; lorsque celle-ci, intelligente, belle et racée, s'amuse de ces folies conquises dans l'indifférence générale, aimerais-je qu'elle me fit le « tour » charmant de Monseigneur le comte de Paris ? Malgré tout le respect que j'ai pour le quadrumane prétendant au trône de France, j'ai bien peur que non.



(1) Mais où est donc le panorama de La bataille de l'Yser peint par Bastien ? On nous dit qu'il est suspendu aux voûtes bruxelloises du musée de l'Air au lieu de se trouver dans la rotonde du boulevard Lemonnier. Une honte ! Heureusement qu'en Belgique, Waterloo demeure. Quant aux panoramas de Detaille, ils furent découpés en morceaux que l'artiste renâclait à vouloir authentifier.

Jean-Marie de Busscher



Lily Lipstick





MADIE FEE DU LOGIS

AU MOYEN AGE, LES FEMMES ONT LES FESSES A L'AIR ET LES HOMMES DÉCOUVRENT LEURS CUISSÉS.

Un mois, ça a du vous paraître long. A moi aussi, qui trépignais d'impatience de vous raconter la suite de notre histoire de petites culottes. Nous avons laissé madame Charlemagne en train de laver les caleçons de lin de son empereur de mari en se désolant de l'absence de lingerie intime sous sa chainse de toile. Il en sera de même pour l'épouse d'Hugues Capet, qui pouvait encore confondre avec lui les principales pièces de son costume, sauf pour les braies, qui restent le seul vêtement spécifiquement masculin. Elles se portent d'abord drapées, puis elles raccourcissent pour devenir des sortes de caleçons courts maintenus à la taille en même temps que les chausses par une ceinture spéciale, ou « braiel », et un système d'attaches qui n'est pas sans rappeler les jarretelles modernes.

Le vêtement long se généralise au X^e siècle dans les couches aisées de la population, mais les ouvriers et les vilains ne modifient pas leurs habitudes vestimentaires : des braies pour les hommes, une cotte pour les femmes, et des chausses pour tout le monde. Un chroniqueur du XIV^e siècle, plus observateur que ses collègues, note que les vilains portent du linge de corps, des vêtements de laine et des chausses ; que demande le peuple ?

Le grand événement de ces temps furent les Croisades. Quand on parle des Croisades, un déclic se fait : Croisades = ceinture de chasteté. Sinistre bruit de ferraille et de serrure, clé rouillée et valeureux guerrier sûr de son bon droit contre les Infidèles et sur sa femme. Cette ceinture de métal était fermée par une serrure et enserrait le bassin et l'entre cuisses de la dame. Peut-on imaginer quelque chose de plus inconfortable, de plus malsain, de plus dangereux ? Et les malheureuses supportaient cela pendant de longues années, jusqu'à ce que les héros rentrent au pays, fiers et bronzés, pour retrouver dans leurs donjons leurs épouses intactes, mais dans quel état ?... A moins qu'un gentil serrurier...

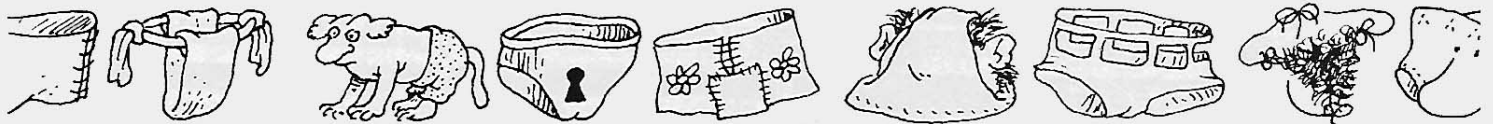


Les historiens insistent sur les conséquences politiques, religieuses, économiques des Croisades, mais ils oublient l'influence qu'elles eurent sur la mode et la fantaisie qui pénétra enfin dans le costume de nos aïeux, au grand scandale des hommes d'Eglise décidément grognons. La splendeur et les fastes de l'Empire romain d'Orient, toujours debout, prospère et puissant depuis un millénaire, éblouit littéralement les rustauds européens. De leurs aventures héroïco-religieuses, les preux croisés ramenaient quelques souvenirs concrets. Ils firent main basse sur les soie-

ries, les brocards, les damas aux vives couleurs, mais dédaignèrent pourtant les pantalons collants et qui descendaient jusqu'aux pieds que portaient tous les Byzantins, mâles ou femelles. Ils libérèrent donc leurs épouses de leur encombrante ceinture métallique, mais ne se soucièrent pas de recouvrir leurs doux appâts enfin aérés.

Fatigués des chansons de geste et des légendes celtiques qui montrent un monde fait par et pour les hommes, où les femmes ne sont rien que mauvaise influence (un chevalier ne saurait s'encombrer de sentiments ni de pudeur), les châtelaines et leurs





amis les poètes, les trouvères et les ménestrels, créent un univers centré sur la femme. L'amour courtois (le fin' amor des Occitans) donne à la dame tous les attrait et tous les dons, et la font régner sans partage sur le monde élitiste et restreint des cours et des châteaux. L'amour courtois est toujours adultère (le mariage étant par principe une contrainte sociale), mais il n'est nullement platonique. Le vocabulaire est plein de pudeur, mais la sensualité affleure partout dans une imagerie érotique qui fait allusion au corps de la femme, à sa nudité, au charme des caresses. Les mille nuances de l'amour courtois s'accroissent et se complaisent dans la multitude des dessous et la superposition des robes, cottes, surcot, collerettes, gazes, voiles. Le vêtement est un obstacle quand on l'assiege, mais facile à conquérir puisque la dame reste nue jusqu'à la taille sous sa chemise. Il devient gage de victoire lorsque les dames offrent leur manche à leur chevalier dans les tournois (d'autant plus facilement que ces manches sont amovibles et tellement étroites qu'elles doivent être cousues chaque matin sur la dame). Est-ce une réapparition du fétichisme vestimentaire ? Selon le code de l'amour courtois, la dame choisit seule le moment où elle accorde ses faveurs (sa merci), sinon totalement du moins quelques faveurs préliminaires en attendant le « reste » ou le « surplus » — je cite —. La durée de la conquête, tant morale que physique, a une valeur en soit. Cette atmosphère qui exalte la femme et sa beauté est propre à encourager les fantaisies dans la vêtue et les romans courtois sont pleins de conseils sur la manière de s'habiller, de faire valoir son corps et de marcher en ondulant et en retroussant la traîne démesurément longue avec un « troussoir » pour faire montre de la finesse du pied.

Après leurs ébats, Tristan et Iseult enfilent directement sur la peau une « chainse » de lin ou de soie à manche longues, puis un « doublet » fait de deux épaisseurs de toile de lin, puis un « pellicon » composé de pelleteries

cousues entre deux toiles de lin, enfin le « gipon », ou jupe matalassée, qui se porte courte ou longue mais toujours très ajustée par un laçage sur le côté. Tous ces éléments de dessous étaient enfin recouverts de la « cotardie » (ou « sorquanie » chez les femmes) à manches très évasées. Iseult enfila finalement ses chausses, qu'elle fixe au-dessus du genou par des jarretières très ornées de broderies ou de pierres précieuses.

Le XIV^e siècle voit l'abandon du costume long et flottant par les hommes. Les Italiens se montrèrent les précurseurs, et coup sur coup ces messieurs inventèrent la mini-jupe et le collant : le pourpoint et les chausses à plain-fond. Le pourpoint raccourcissant, les chausses devenant impuissantes à masquer les avantages virils, il fallut atténuer la « déshonneté » soulevée par l'Eglise en cousant les deux chausses l'une à l'autre. Un petit triangle ajouté entre les deux parties du devant servait à camoufler l'ouverture des braies. C'est la « braye » mobile et fermée par des œillets, ancêtre de la braguette. Il faudra bien en reparler. Les hommes s'approprièrent le faste des tissus et le chatoyement des couleurs pour parer leurs cuisses et leurs fesses moulées dans des chausses de plus en plus étroites, sous un pourpoint qui s'arrête aux hanches. Le costume féminin ne se modifie que par des points de détail : décolleté vertigineux adouci par une bande de tissu, ou « tassel », mode des ventres proéminents obtenus grâce à de petits sacs accrochés à la taille. La seule véritable création des dames de cette période fut dans leur coiffure. Elles se sont véritablement dépassées. Ces coiffures, qui enserraient la tête en couvrant toute la chevelure, prenaient des formes de cornes et de bourrelets, garnis de voiles et de longs crêpes, sur un front épilé. Le hennin, dont le nom vient d'une injure, était « aiguz comme un clocher, haut d'une aulne ». Cela aurait dû plaire aux gens d'Eglise, tous ces gentils petits clochers ; eh bien non, puisqu'ils encourageaient les fidèles à injurier les femmes qui les portaient, en particulier les

cornes, jugées trop diaboliques et « rembourrées de cheveux de mortes qui brûlaient peut-être en enfer » ! Il est vrai que l'Eglise, à cette époque, c'est encore l'Inquisition. Même en déclin, cette institution règne encore par la terreur et régit tous les domaines de la vie et de la foi. Et ce n'est pas Jeanne d'Arc qui me contredira. Elle qui fut la seule femme du Moyen Age à porter culotte !

Toute sa vie, elle dérange, et sa mort elle-même ne l'arrêtera pas dans cette voie. Une fille de laboureur lorrain, ça reste en Lorraine et ça garde les moutons sans regarder plus haut que les brins d'herbe. Mais elle était surtout têtue, et plutôt confiante. Elle n'en veut pas à ce roi au regard chafouin qui commence par faire vérifier sa virginité, et lui extorque un habit d'homme (1), une armure et une armée, et file guerroyer en compagnie de Barbe-Bleue. Mais là au moins elle n'aura pas à s'en repentir, la vie privée de Gilles de Rais n'empiétant pas sur ses activités militaires. En revanche, lorsque les Anglais finissent par mettre la main sur elle, le roi de France donne la mesure de sa gratitude et la laisse pourrir dans son cachot. Curiosité du droit canon, elle est livrée au tribunal de l'Inquisition, compétent en la matière puisqu'on l'accuse surtout de sorcellerie. Ses activités politiques et militaires, balivernes ! On lui reproche d'avoir porté l'habit d'homme, plus quelques peccadilles de sorcellerie qui en sont peu ou prou les conséquences. Quelques finasseries de procédure, elle quitte ses habits masculins, abjure ; puis elle se reprend et reenfille en même temps ses braies, symboles de son attachement à sa Foi. Où la Foi va-t-elle se cacher ? Pourtant, c'est en chemise et le cul nu qu'elle sera brûlée à Rouen le 30 mai 1431, suivant en cela la cohorte des sorcières qui l'avaient précédée entre les pattes de l'Inquisition.

(1) Elle en profite pour se couper les cheveux à la dernière mode, et ce n'était pas du tout « à la Jeanne d'Arc ». Cela ressemblait plutôt à la coupe au bol, mais avec un tout petit bol, qui découvrait largement au-dessus des oreilles. Particulièrement hideux !



GEORGES HILL-WINSTON, LE SAVANT AUSTRALIEN INVENTEUR DU SÉRUM QUI REND INVISIBLE, EST RETROUVÉ, VIDÉ DE SON SANG, DANS UN TAXI. C'EST DANS SON SANG QUE HILL CACHAIT SA FORMULE. BEAUCOSTAR ET LA POLICE TENTENT DE LA RETROUVER. LES PREMIERS, MILLE VISAGES, DÉTENTEUR DU SANG, A RECONSTITUÉ ET DU LE SÉRUM QUI REND INVISIBLE!

2^e PARTIE

PAS BEAUCOUP INVISIBLE!



JE NE LA VOIS PAS!
JE SUIS INVISIBLE!



BON, QU'EST-CE QUE J'AI ENVIE DE FAIRE, D'ABORD? ALLER VOIR UN FILM PORNO! J'AI JAMAIS OSÉ ALLER VOIR UN FILM PORNO! INVISIBLE, J'AURAI PAS HONTE!









(*) A L'AIDE D'UN MICROSCOPE, APPAREIL A ANALYSER PAR LES ODEURS.



(1) M.V.: MILLE VISAGES, EN JARGON POUR FAIRE PLUS COURT.



(2) NOTE EN JARGON.

Il a des tas de noms. Il s'appelle Philippe Pascal, nom qu'il utilise pour ses articles. Au ciné ou dans la BD, c'est Phil. Dans *Charlie*, quand il cause de dessin animé, c'est Rivoire ou Carret, j'ai jamais su lequel, de toutes façons faudra les fusiller ensemble, l'ayatollah l'a dit. Ces jours-ci, il sort un des meilleurs livres de BD, d'histoire et de biographie qu'on ait fait. Ce sont les aventures, authentiques et en BD, de Benoît Broutchoux, anar lillois rigolo, que Phil a narrées à la façon de Forton, avec le texte en dessous et plein de photos et documents. Un chef-d'œuvre dont j'avoue être jaloux (je travaille sur des sujets proches). C'est édité au Dernier Terrain Vague.

– **Explique ce que tu as fait, depuis le Clampin Libéré, avec cette bande.**

P : Au début, y a trois ans, j'avais commencé cette bande dans le *Clampin*. A l'époque, je voulais faire quelque chose qui se passerait dans le Nord, dessiné à la manière des Pieds-Nickelés. Mais je ne savais pas quoi. Je suis tombé sur un copain, Stéphane Callens, qui est branché sur la vie des mines où il habite, et qui m'a indiqué ce mec, Broutchoux, un vrai Pied-Nickelé, il ressemblait à Filochard. Donc on a démarré dans le *Clampin*, mon pote me ramenait des brassées de docs d'Arras, de Lille, de Béthune, et je faisais composer le texte, je construisais ensuite mon histoire en cases en illustrant le texte. La moitié de l'histoire a été publiée dans le canard avant qu'il s'arrête. Alors j'ai pensé en faire un bouquin. Une fois terminé, je me suis aperçu que tout le début ne me plaisait plus, j'ai donc recommencé tout. J'ai même fait sauter les cases pornos.

– **Pourquoi cette « fortonnerie », avec le texte dessous ?**

P : Forton aurait dû raconter des histoires d'anars. Les Pieds-Nickelés sont plutôt des débrouillards, sans plus. Dans leur premier album, ils deviennent les maîtres de la France par des magouilles, et les voilà qui se transforment en parfaits fachos. Moi, je voulais raconter une histoire de Pieds-Nickelés au service de la Sociale, avec des « bons bougres », comme disait Pouget. Et puis il faut dire que le dessin de Forton n'est pas trop dur à pomper, avec Steinlein ou Willette je n'aurais pas pu, je suis incapable de faire du dessin réaliste (rire). Et j'ai toujours préféré les vrais Pieds-Nickelés, ceux de Forton plutôt que ceux de Pellos...

LES PETTTS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

Parutions : c'est l'avalanche !

– En tête, chez Futuropolis, deux merveilles : tous les dessins de Crumb pour Snatch Comics et Jiz Comics. Quelle santé ! D'autre part, événement, pour la première fois en France, un album Moscoso, un des plus grands. Tout le monde lui doit tout (en 30 x 40). Super !

– A l'Ecole des Loisirs, un bizarre Taffin, Le plus grand bouffon du monde. Un grand retour.

– Chez Dupuis, c'est l'orgie de bonnes choses. Le dernier Lagaffe est une splendeur. Qu'est-ce qu'il nous manque ! Quelques privilégiés ont eu droit à un exemplaire avec un trou dedans, spécial. Et puis on réédite Le loup solitaire et Mon ami Red, deux excellents Jerry Spring de Jijé, ainsi qu'un Epervier Bleu, L'Ennemi sous la mer, avec les élégants dessins de Sirius jeune. Tout beau, tout bon marché.

– Aux Humanos, le jeune talentueux Crespin réédite son Marseille augmenté. Deux éditions dans la même année, pour une première BD, c'est un exploit.

– Chez Horay, un bon choix de Félix le chat, de Pat Sullivan et autres.

– Chez Casterman, le troisième Archives Hergé, sans doute le plus beau, c'était du temps où il avait du talent et où il était pas trop réac. Et puis y'a l'expo du musée Tintin qui arrive à Paris. Allez-y, moi j'ai pas le temps, je voyage.

– Chez Crocodile (Bruxelles), les premiers balbutiements de Wasterlain, Monsieur Bonhomme, il avait du punch pour un petit jeune.

J'arrête là, y'a plus la place.

– **Au début, les dessins de Pellos étaient bien, mais les scénarios ont rapidement dégénéré. Les dernières années, ça n'avait plus aucun intérêt... Par contre, Forton dessinait comme un cochon, faut le dire, c'était les histoires qu'étaient chouettes... T'as eu des problèmes avec le texte sous l'image ?**

P : Si je refais une BD comme

ça, je ne referai pas de texte sous image. C'est très chiant, il faudrait calculer le texte sous chaque image, comme Forton, moi je faisais ça au pif, des fois c'est merdique. Ça me faisait marrer, c'est désuet, mais les gens trouvent souvent ça chiant à lire, si c'était de la BD ils liraient, si c'était un livre ils liraient, mais là, ça sort de leurs habitudes... Mais si j'avais dû tout raconter en BD normale, ce n'est pas cent strips que j'aurais faits, mais cinq cents. Le texte sous l'image permet d'aborder des problèmes idéologiques, en BD normale on ne peut pas.

– **C'est toujours le vieux problème de la BD qui, à cause de sa forme narrative, reste sommaire sur certains plans. Si tu veux raconter autre chose que l'action, t'es coincé, comme au cinéma, d'ailleurs ; c'est le problème de l'image.**

P : Dans Broutchoux, il n'y a presque pas de dialogue, les bulles sont en appoint. Il y a eu des passages que je ne savais pas comment illustrer : le Congrès d'Amiens, où ils discutent idéologie, syndicalisme révolutionnaire, motions, positions, chiant en soi ; j'ai donc essayé d'élaguer, j'ai fait des parodies de dessins anars 1900, je me suis échappé de Forton pour faire du Jossot, du Valloton, le style gravure sur bois...

– **On dit le style Forton, mais tout le monde dessinait comme ça à l'époque...**

P : Oui, les premiers Hergé, c'est du Forton, les godasses, les nez. Le style Forton a continué jusqu'à la dernière guerre, comme Pierre Lacroix, qui fait du Forton très raide. C'est un problème pour raconter une histoire authentique, avec ce style-là. Y'a que les dialogues qui sont souvent inventés. Quand le commissaire dit : « Broutchoux me tenait par le bras » et que Broutchoux réplique : « Non, je le tenais par les oreilles », c'est authentique. Si je dois faire une histoire en BD, ce que je veux faire avec « Libertad », je voudrais le faire en style cinéma, avec des dialogues plus réalistes sans texte sous image. Faut pas oublier le côté BD. Il faut de l'action. On ne pourrait pas faire une vie de K. Marx ! Bakounine ou Bonnot, ce serait formidable (celle de Clavé est trop sommaire). Ou Jacob. « Libertad », y'a de l'action, des bagarres, sa vie amoureuse, ses béquilles, la faune autour, et puis la liberté, l'amour libre, l'avortement, la contraception...

– **C'était l'époque à ça, on imagine mal qu'il y a eu plus d'agi-**

tation en ces temps-là qu'au moment de la loi Veil, que Paul Robin a fait des tas de brochures sur la contraception, c'était la bagarre sur les nouveaux malthusiens...

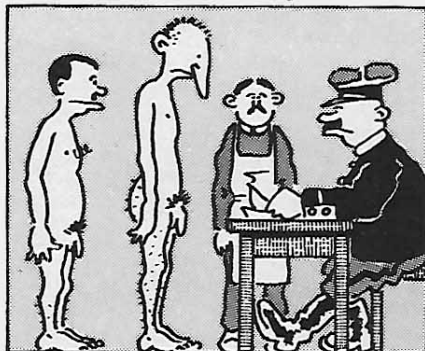
P : Broutchoux avait fait venir Robin dans le Nord, car il était néo-malthusien aussi, c'était drôle, les flics venaient saisir les capotes anglaises... Mais je n'ai pas envie de devenir le maniaque des vieux anars. J'ai envie de faire ce que je ne peux lire nulle part. J'hésite sur « Libertad », car c'est encore en 1900. Mais ça se passe à Paris, j'ai tout sous la main. Mais si je veux faire la vie de Malatesta, je ne vais pas partir en Italie, en Amérique, en Argentine, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique...

- Et Riri le Spermatozoïde ? Et le dessin animé ?

P : Je suis un touche-à-tout. Je suis surtout un journaliste. Le dessin animé, c'est bien, mais si je me lance dans un autre film, je ne fais plus rien d'autre pendant deux ans. J'avais fait un second scénario de « Riri le Spermatozoïde » que j'avais déposé au ministère de la Culture pour avoir une avance sur recettes de six briques, mais évidemment je n'ai rien eu (rire). Mais Riri correspondait à une époque, aujourd'hui je n'en ai plus envie. Si je repars sur une autre BD de longue haleine, j'essaierai de la publier quelque part avant, car Broutchoux m'a rapporté très peu par rapport au temps passé et à l'énergie dépensée. Et puis, faut être poussé au cul par une publication en feuilleton, sinon on ne termine pas...

- Que fais-tu dans le journalisme ? Le nouveau Actuel, très beau pas cher ?

P : Pour Actuel, je suis en train d'inaugurer une nouvelle forme de journalisme, le maso-journalisme. J'ai essayé pendant un mois des anti-dépresseurs et



Au printemps 1900, Broutchoux revint traîner ses galoches à Montceau-les-Mines. En effet il avait décroché le numéro 115 du tirage au sort de la conscription et il devait passer devant le conseil de révision. En attendant son départ au régiment, notre amiche décida de rester dans le coinceto pour faire de la pro-



ça a tourné très mal. En pleine forme au départ, puis j'ai craqué à mi-chemin, je devais en prendre huit, j'en ai essayé quatre et je suis arrivé en larmes à la rédaction, ils m'ont dit d'arrêter, ils ne voulaient pas avoir un cadavre sur les bras ! Maintenant, je vais te raconter ce qui m'est



Essertenne, un petit patelin de Saône-et-Loire, pas loin de Montceau-les-Mines. C'est ici que naquit Benoît Broutchoux, le 7 novembre 1879. Son dabe, Sébastien Broutchoux, était métallo. Sa mère, Claire Lazareth, n'avait sans doute jamais entendu jacter du malthusianisme, car elle pondit huit marmots, dont

Extraits de Benoît Broutchoux



pagande anar. Il se fit remarquer le 19 mai dans une réunion publique organisée par la jeunesse socialiste de Montceau. Benoît prit le crachoir, et le garda un bon bout de temps : il exposa ses idées libertaires, et expliqua que les parlementaires socialistes étaient des jean-foutre, qui promettaient la lune au populo pour

arrivé : je me suis fait braquer à l'amiable par un rocky sympa, mon beau blouson et mes pom-pes contre deux blousons pourris et des chaussures puantes, que je vais essayer de revendre à prix d'or à Schlingo (rires).

- Quel est ton rapport personnel avec ces mecs, pourquoi Broutchoux ou Libertad plutôt que Guevara, Lumumba ou Wei Jis-heng ?

P : J'aime bien les anars car c'est chez eux qu'on trouve les personnages les plus sympas. Comme ils ne sont jamais parvenus au pouvoir, ils sont restés bien, malgré quelques ministres en Espagne en 36... Aujourd'hui, tu ne trouves plus d'anars mar-rants. On pourrait raconter des histoires avec Baader ou les Brigades Rouges, mais ce ne sont pas des anars...

- Des terroristes marrants dans l'Histoire, y en a pas des masses : Makhno, Durruti, qui braquait des banques pour financer des écoles et des biblis...

P : Il n'y a plus d'anars actifs faisant des trucs rocambolesques, marrants. Mais j'aime aussi le côté décor d'époque, je ne pourrais pas dessiner une histoire actuelle dans le style de Forton. Pour « Libertad », ça ne tiendrait pas le coup, il faudrait un graphisme à la Valloton, Jos-sot. J'aimerais dessiner chaque histoire dans le style et l'esprit de l'époque, mais je n'ai pas la capacité, une histoire des années 30 avec un style des années 30, une histoire actuelle avec un style Bazooka. En musique, les Sex Pistols avaient tout cassé, maintenant on peut recommencer, faire des nouveaux trucs intéressants. En BD, c'est pareil, comme il y a un after-punk en musique, y a un after-Bazooka, on peut repartir. On respire.

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier



mieux se goberger sur son dos, kif-kif les patrons. Evidemment, ses propos ne bottaient pas béez les sociaux présents, qui se mirent à faire un potin du diable. Mais Broutchoux avait conquis une partie de l'auditoire, et de bons bougres couvrirent les éclats des sociaux à l'eau de rose en gueulant à plein poumons :

Ce fut une mort instantanée. A peine eut-il le temps de crier « Excalibur » en s'effondrant. Dans sa bibliothèque, on trouva quelques éclaboussures de thé sur la boiserie et un sourire définitivement anglais figé sur ses lèvres. Vers quatre heures un quart, le major Ongar avait bu du Flowery Orange Pekoe en compagnie d'une vieille connaissance rapidement mise hors de cause. L'enquête ne révéla rien de plus.

LE TOUR DU MONDE

DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

Le hall du Connaught était désert. Miss Marble était assise près de la cheminée. Dès qu'il l'aperçut, Crabtree se précipita vers elle, contournant fauteuils et plantes vertes. « Dear miss Apple, it's been so long... » Elle se prêta aimablement à l'interrogatoire. Une petite boîte bleue à côté d'elle portait comme inscription : Farrah's Harrogate Toffee. Elle était presque vide.

La voiture s'arrêta devant la grille du jardin. L'aboiement hystérique des trois carlins noirs n'empêcha pas Crabtree de présenter ses excuses aux deux filles du major. « Désolé, miss, mais les circonstances m'obligent à reconstituer ce fâcheux incident. Miss Marble s'installa dans le chippendale sous un tableau de la peste de Londres. Elle sortit ses aiguilles et une pelote de lambswool grise. Les tartelettes au citron, les scones et la marmelade orange-gingembre n'avaient pas changé de place depuis l'événement. Jane et Charlotte, debout, fixaient la silhouette du cadavre dessinée à la craie. Le contour du casque colonial lui faisait une tête disproportionnée. « Il m'a demandé si je me souvenais encore du traité de Hunter & Peacock sur les maladies tropicales. Chapitre 27, je crois, « Potions, passions, poisons ». C'est la seule chose qui l'intéressait, mises à part ses préparations de mango chutney. Il me disait que le curry était le meilleur remède contre ses crises de dyspepsie. » Jane et Charlotte écoutaient miss Marble, graves et distantes. Elle ponctua sa phrase en avalant un carré de fudge à la vanille.

Crabtree trouva des papiers dans la chambre de Jane, l'aînée. Il lut les derniers passages :



Jane et Charlotte à Bath.

« Marianne, dont les nerfs ne pouvaient en ce moment supporter un bruit imprévu, fut secouée par un coup porté à la porte.

— Qui cela peut-il être ? s'écria Elinor. Si tôt ! Je pensais que nous étions sûres de n'être pas dérangées.

Marianne alla voir à la fenêtre.

— C'est le colonel Brandon ! dit-elle avec dépit. Avec lui, on n'est jamais sûr d'être tranquille. »

Quelques jours plus tard on enterra le major Ongar au milieu des forsythias flétris par la pluie. Le noir, le deuil, la nuit dehors rendaient Crabtree plus flegmatique que jamais. Il trouvait le miel des landes âcre et amer. Miss Marble en était à son deuxième toast beurré quand elle dit : « Le remords est le poison de la vie » en regardant les deux filles exsangues. Après leur départ, Charlotte monta dans sa chambre et verrouilla la porte. « Je dis que la Providence ne nous dispense pas d'agir ; elle bénit d'ailleurs souvent nos prudentes initiatives. » Elle écrivait si vite qu'elle entendit à peine le bruit des pas dans l'escalier. Une main autre que la sienne ferma son carnet noir. Jane, entendant un hurlement, courut vers la chambre de Charlotte mais trouva la porte verrouillée.

Avant de s'endormir sous son édredon de duvet, miss Marble se souvint d'une conversation avec le major Ongar. Il lui avait alors confié qu'il avait trouvé aux Indes une poudre blanche qui, en doses infimes, provoquait la mort immédiate, sans laisser de traces dans le corps. Même parmi les spécialistes, rares étaient ceux qui connaissaient cette substance. Ce jour-

là, son visage vaniteux ressemblait encore plus à celui du vautour qu'il gardait en cage derrière son bureau.

Après la mort de Charlotte, Jane sombra dans la folie. La vieille cuisinière donna sa démission. Elle ne comprenait pas d'où venaient les pots de chutney encore chauds qui apparaissaient dans la réserve.

Vivian Ostrovsky

Remerciements à Charlotte Brontë (« Jane Eyre ») et Jane Austen (« Raisons et Sentiments »).

LONDON

Fortnum and Mason's (Piccadilly) : pour le thé. Goûtez le Fortmason's Blend et les miels de toute provenance dans de très jolis pots.

Harrod's Food Halls (Knightsbridge) : pour le décor invraisemblable, les Farrah's Harrogate Toffees dans leur boîte ancienne et pour toutes les confitures.

Charbonnel and Walker (28, Old Bond Street) : pour les fudge à la vanille, les bittermints. Ne vous fiez surtout pas à leur slogan : « Probably the best chocolates in the world ».

Naturally British (13, New Row, Covent Gardens) : pour les Welsh Butter Toffees.

Bendick's (Sloane Str.) : pour le five o'clock à toute heure de la journée. Les tasses sont en porcelaine anglaise.

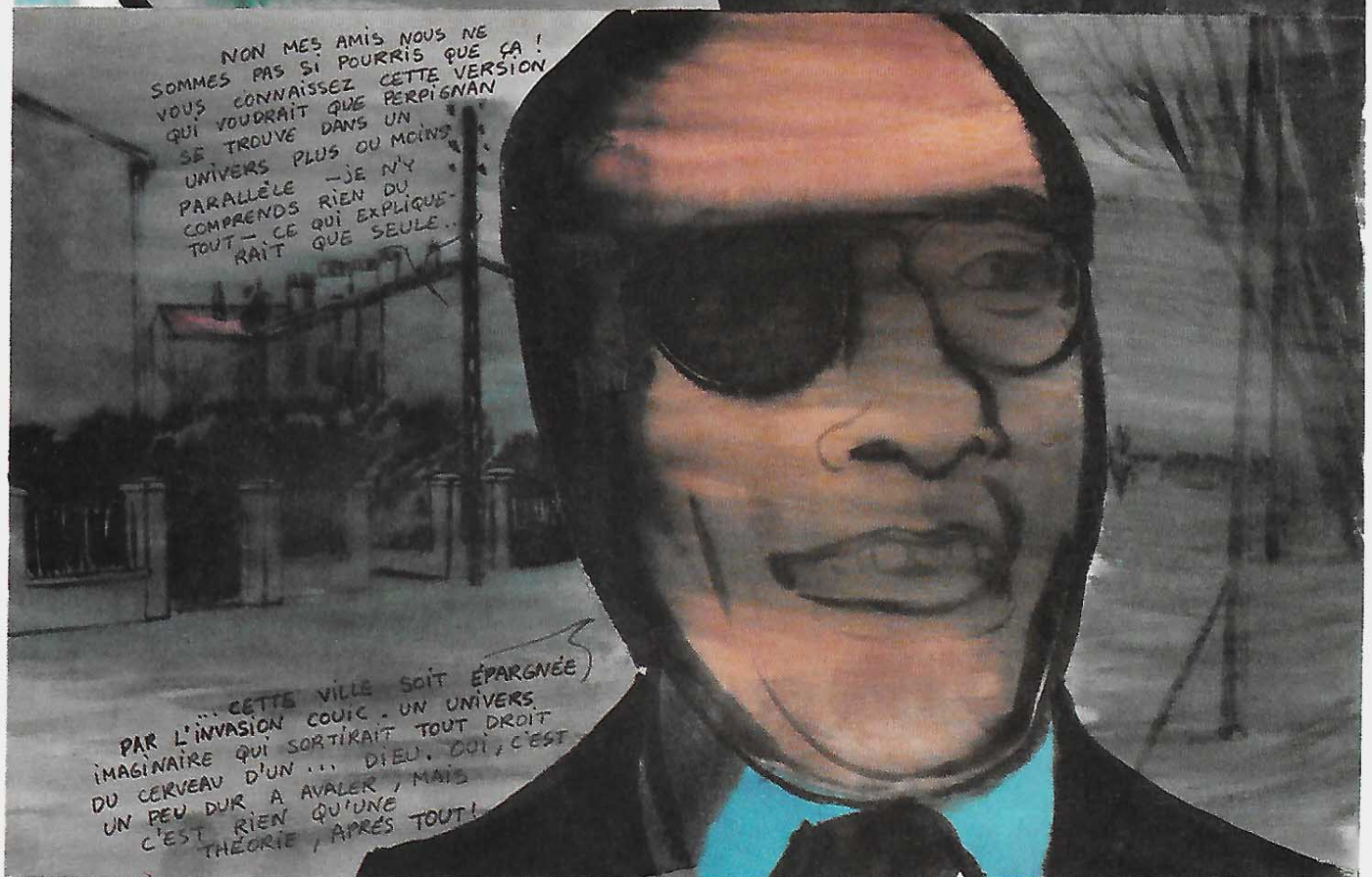
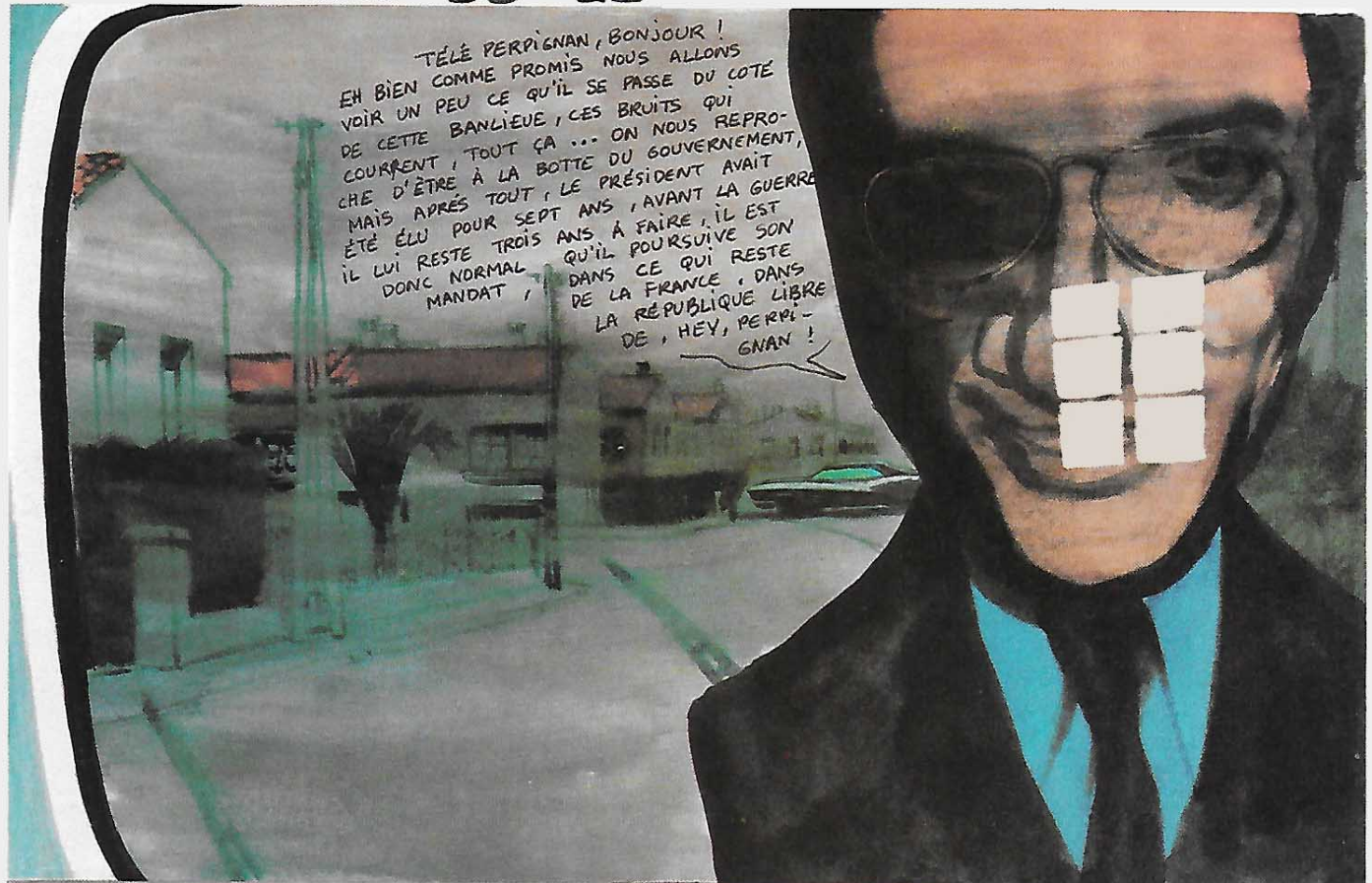
PARIS

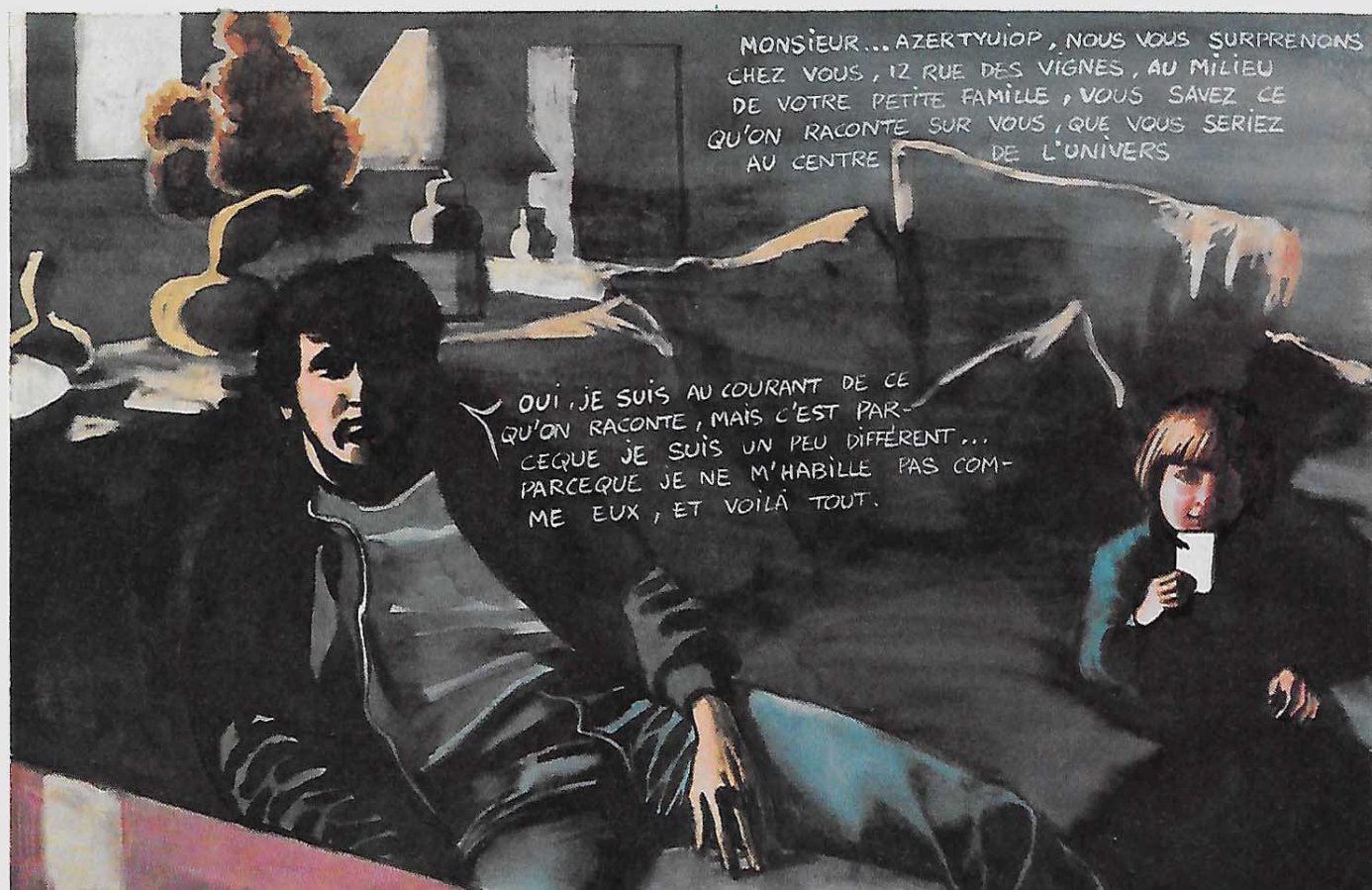
Smith and Son (248, rue de Rivoli) : littérature, épicerie, salon de thé anglais.

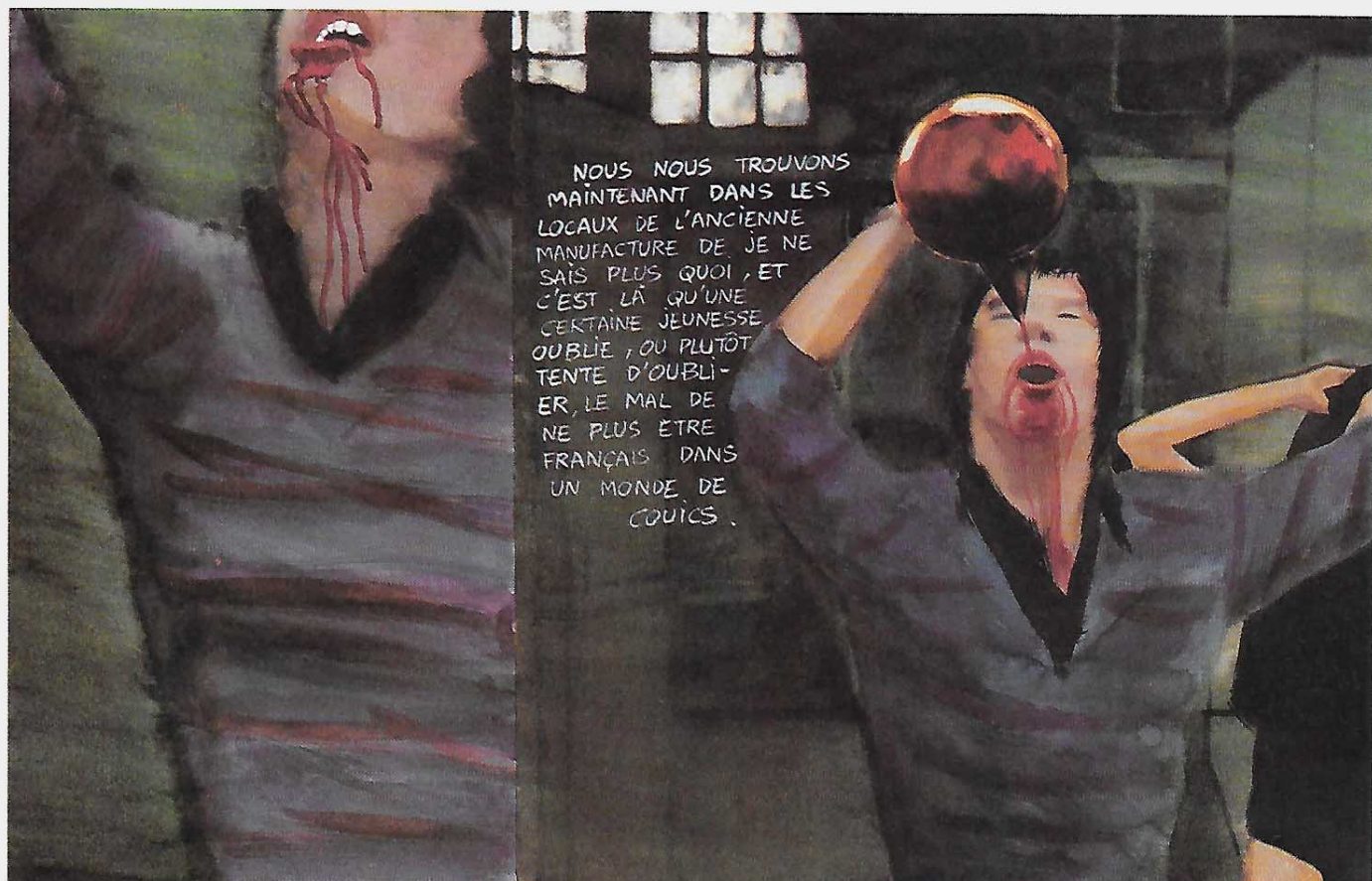
Tea Caddy (rue St-Julien-le-Pauvre) : salon de thé un peu cossu avec bonnes pâtisseries. Ambiance d'auberge anglaise.

Betjeman's & Barton's (The English Tea House, 23, bd Malesherbes) : produits importés d'Angleterre ; scones parisiens.

LE DIEU DU 12

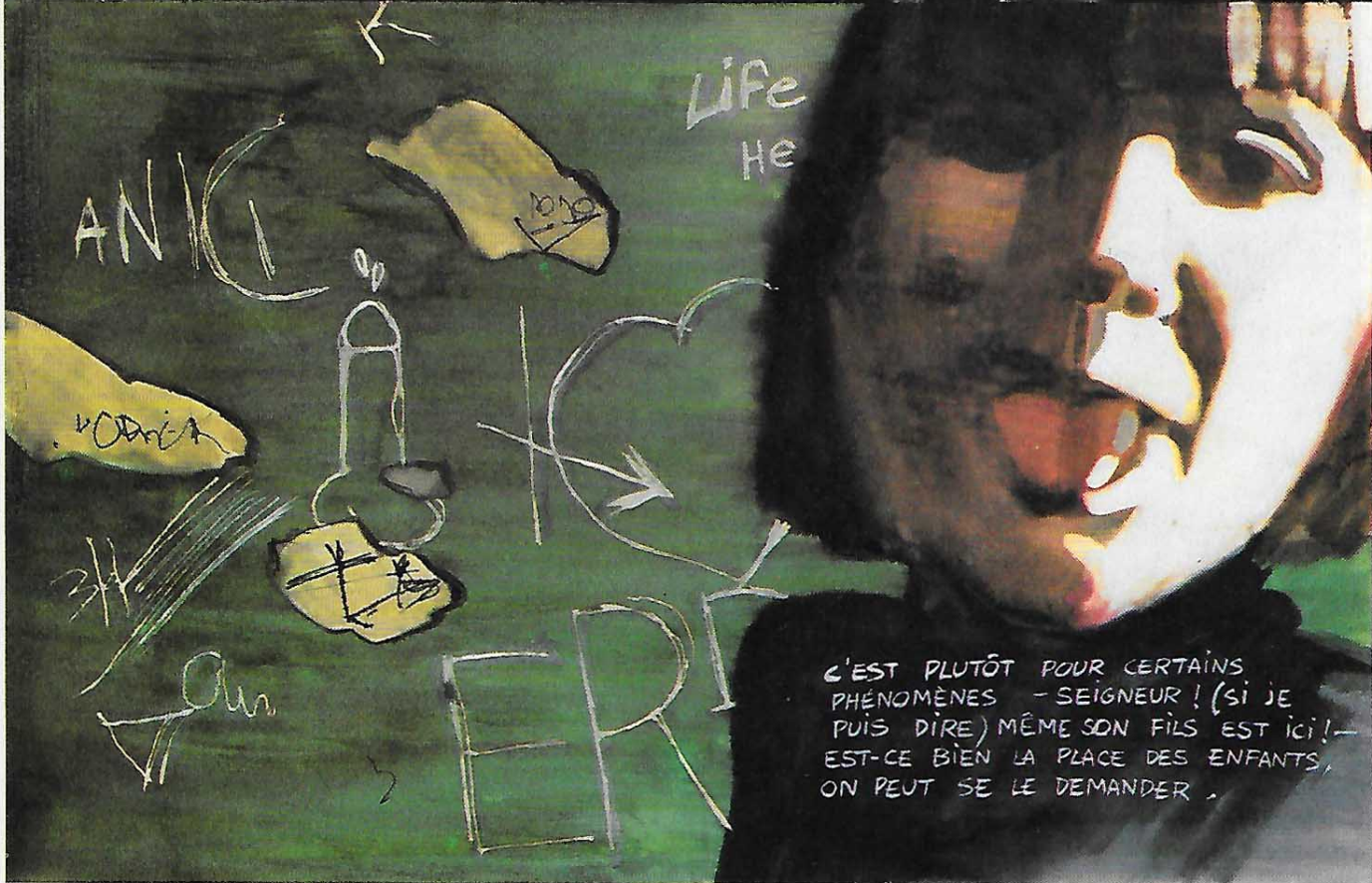






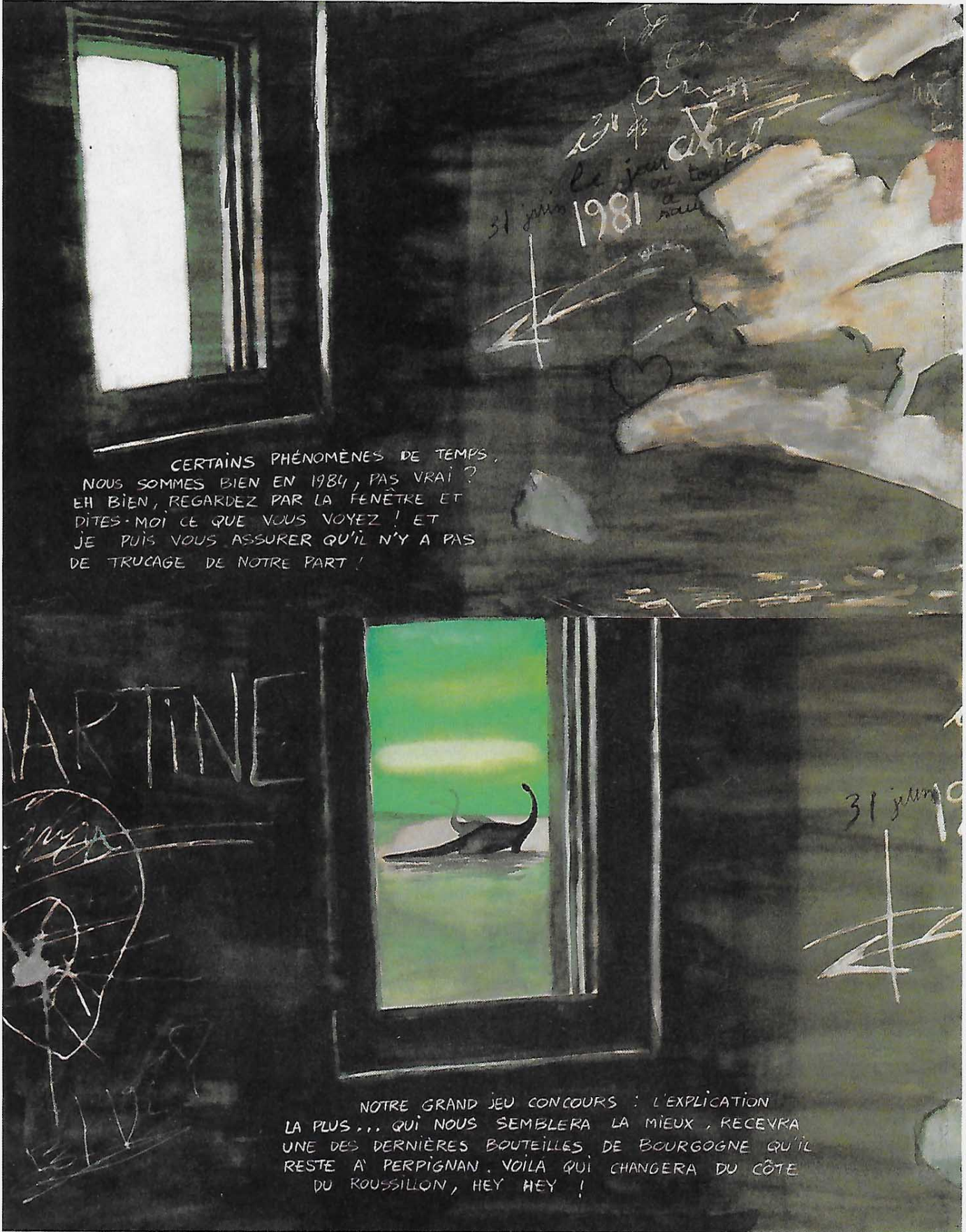


CE N'EST PAS POUR
VOIR COMMENT LA JEUNESSE
DU QUARTIER SE DONNE DU
BON TEMPS QUE NOUS
SOMMES ICI...



Life
He

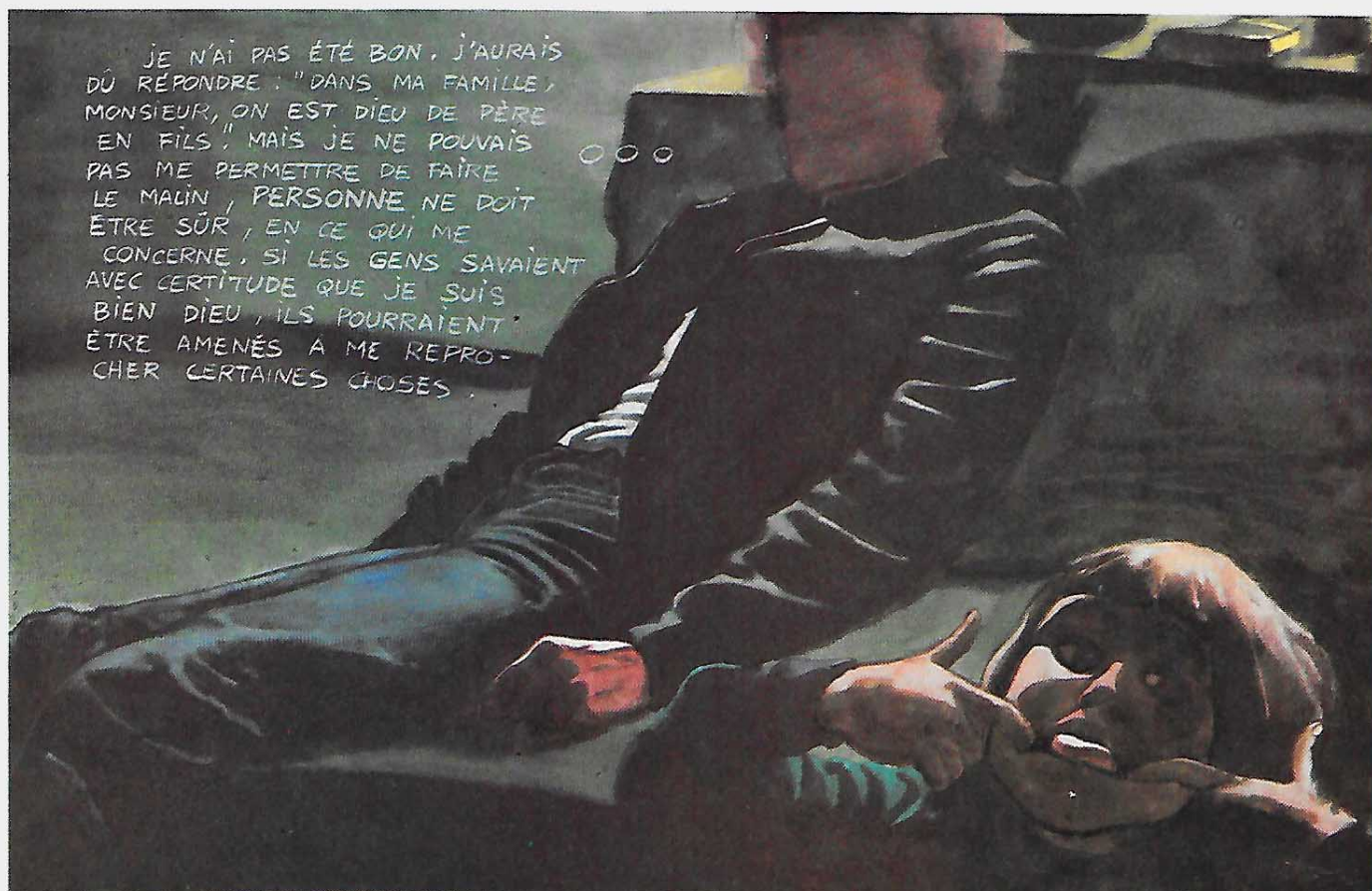
C'EST PLUTÔT POUR CERTAINS
PHÉNOMÈNES - SEIGNEUR ! (SI JE
PUIS DIRE) MÊME SON FILS EST ICI ! -
EST-CE BIEN LA PLACE DES ENFANTS,
ON PEUT SE LE DEMANDER.

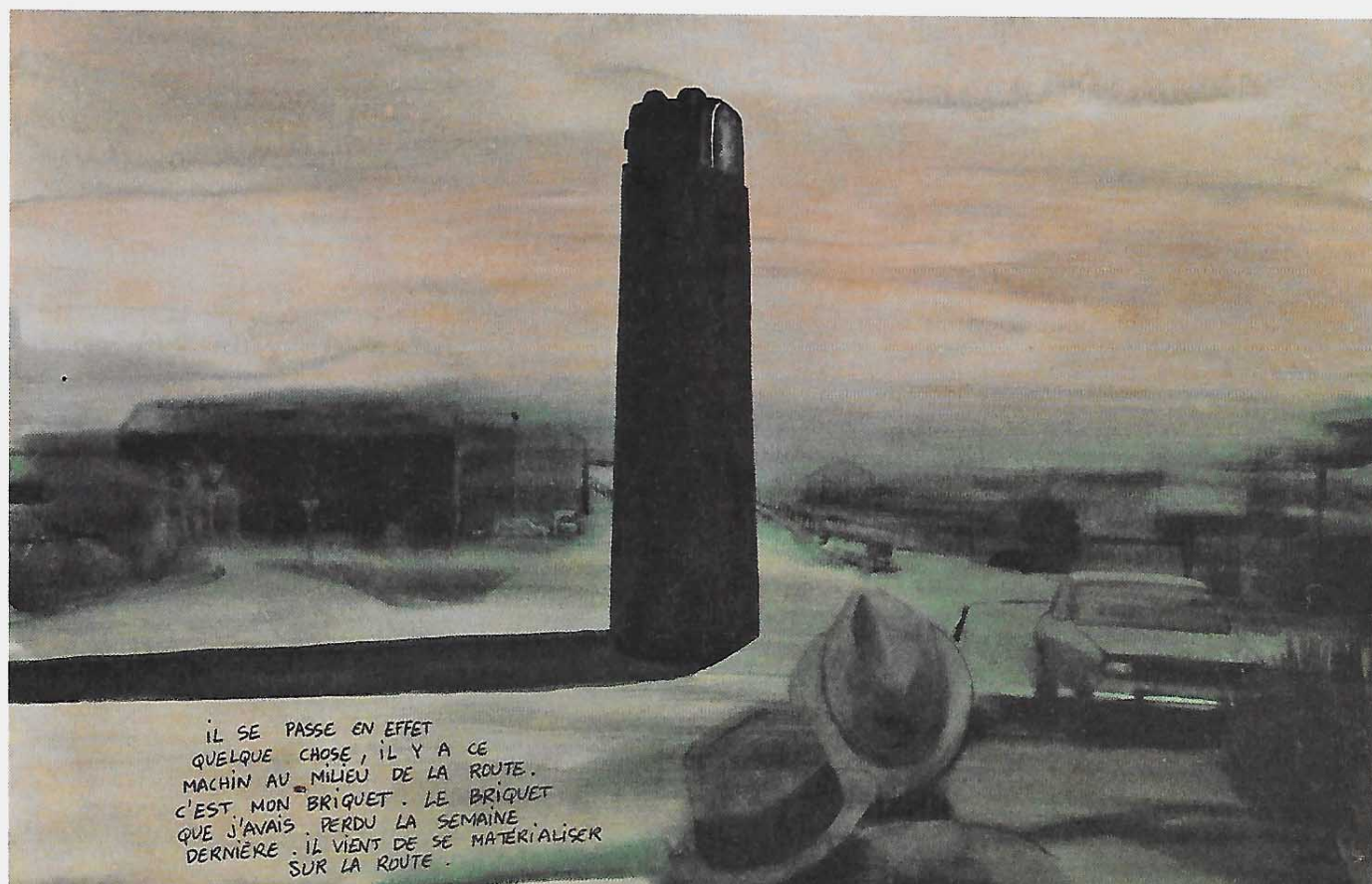


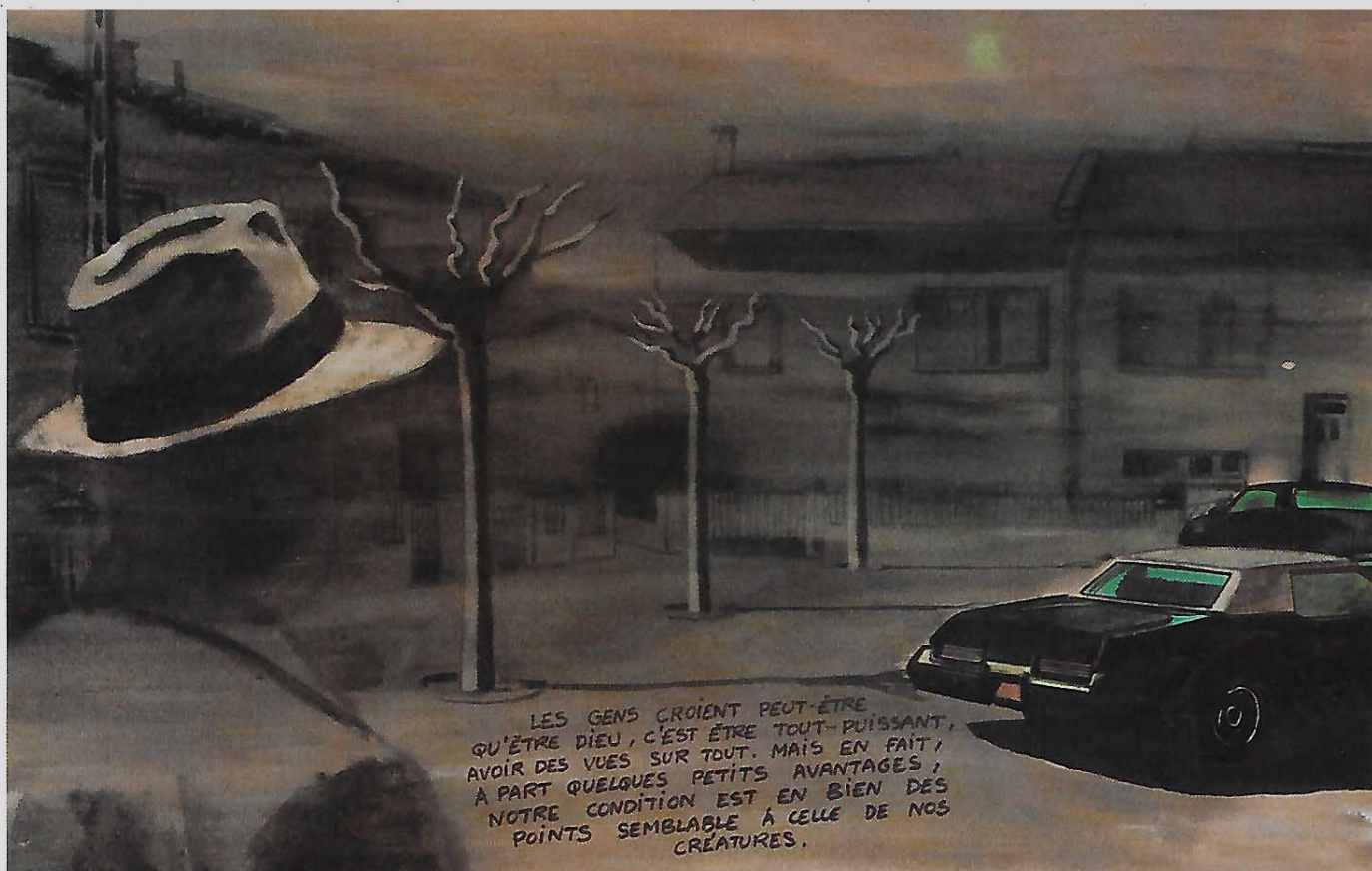
CERTAINS PHÉNOMÈNES DE TEMPS,
NOUS SOMMES BIEN EN 1984, PAS VRAI ?
EH BIEN, REGARDEZ PAR LA FENÊTRE ET
DITES-MOI CE QUE VOUS VOYEZ ! ET
JE PUIS VOUS ASSURER QU'IL N'Y A PAS
DE TRUCAGE DE NOTRE PART !

MARTINE

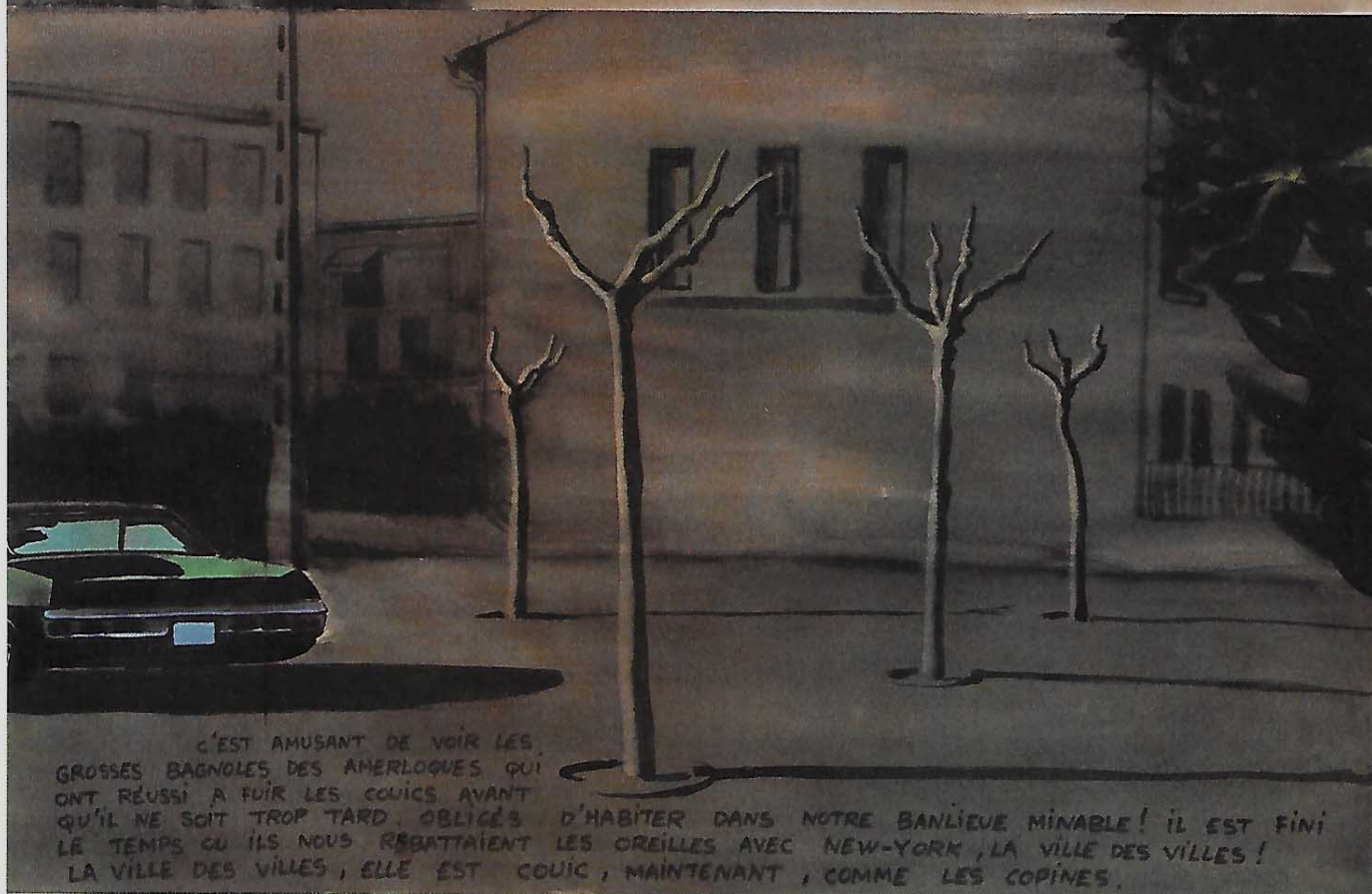
NOTRE GRAND JEU CONCOURS : L'EXPLICATION
LA PLUS... QUI NOUS SEMBLERA LA MIEUX, RECEVRA
UNE DES DERNIÈRES BOUTEILLES DE BOURGOGNE QU'IL
RESTE À PERPIGNAN. VOILÀ QUI CHANGERA DU CÔTÉ
DU ROUSSILLON, HEY HEY !







LES GENS CROIENT PEUT-ÊTRE
QU'ÊTRE DIEU, C'EST ÊTRE TOUT-PUISSANT,
AVOIR DES VUES SUR TOUT. MAIS EN FAIT,
À PART QUELQUES PETITS AVANTAGES,
NOTRE CONDITION EST EN BIEN DES
POINTS SEMBLABLE À CELLE DE NOS
CRÉATURES.

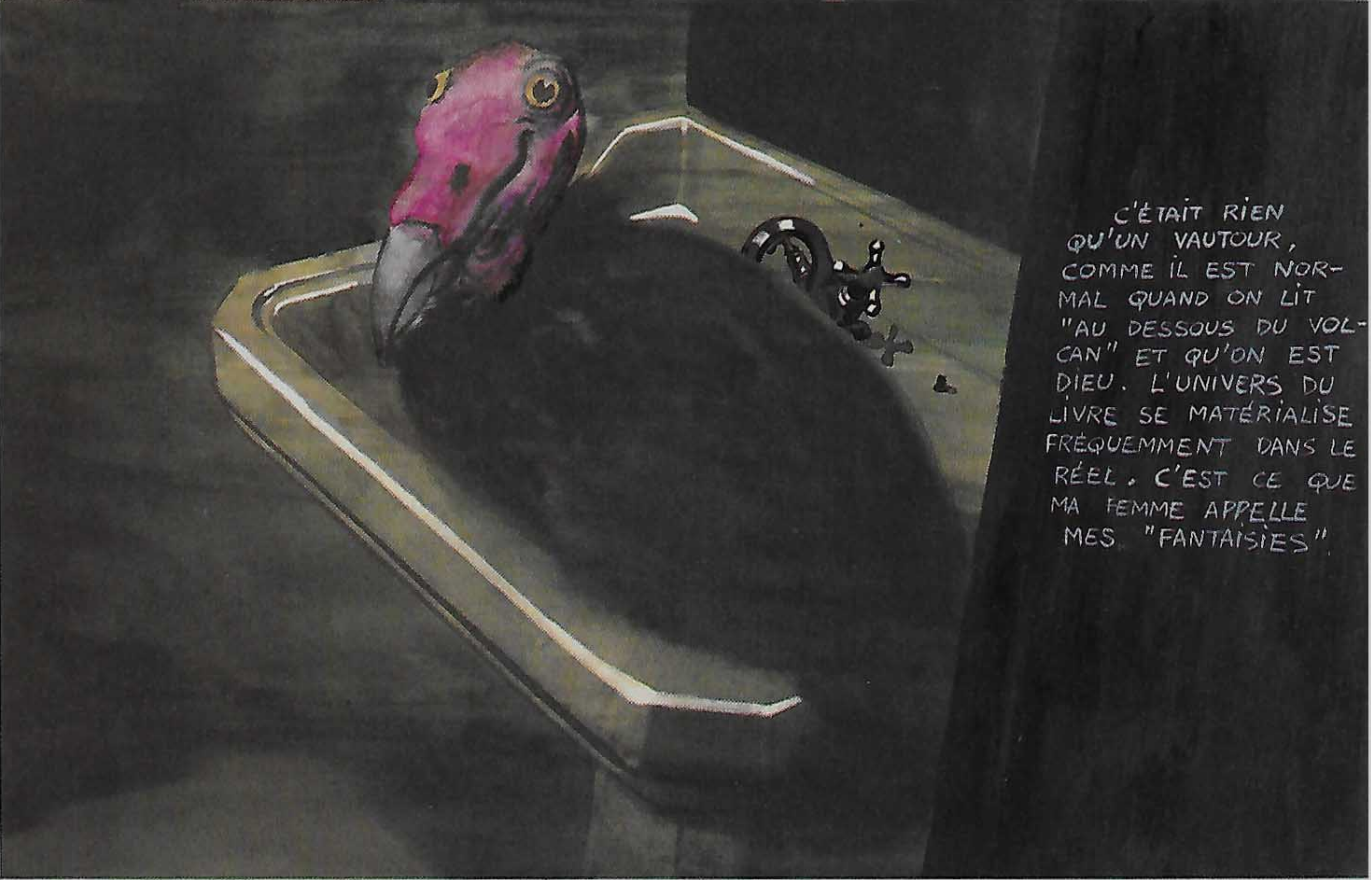


C'EST AMUSANT DE VOIR LES
GROSSES BAGNOLES DES AMERLOQUES QUI
ONT RÉUSSI À FUIR LES COUCES AVANT
QU'IL NE SOIT TROP TARD. OBLIGÉS D'HABITER DANS NOTRE BANLIEUE MINABLE ! IL EST FINI
LE TEMPS OÙ ILS NOUS REBATTaient LES OREILLES AVEC NEW-YORK, LA VILLE DES VILLES !
LA VILLE DES VILLES, ELLE EST COUCÉ, MAINTENANT, COMME LES COPINES.



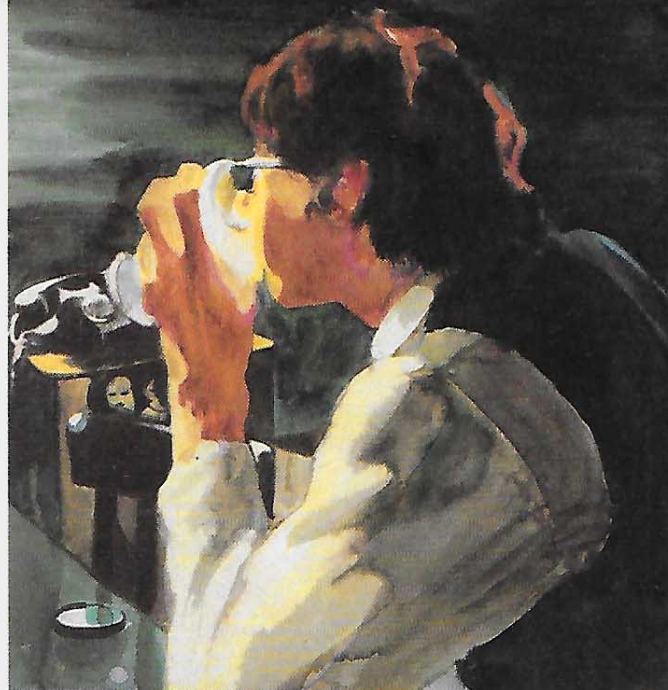
NOUVELLE SURPRISE,
EN RENTRANT.

PAPA, IL Y A
UNE BÊTE DANS
LE LAVABO !



C'ÉTAIT RIEN
QU'UN VAUTOUR,
COMME IL EST NOR-
MAL QUAND ON LIT
"AU DESSOUS DU VOL-
CAN" ET QU'ON EST
DIEU. L'UNIVERS DU
LIVRE SE MATÉRIALISE
FRÉQUEMMENT DANS LE
RÉEL. C'EST CE QUE
MA FEMME APPELLE
MES "FANTASIES".

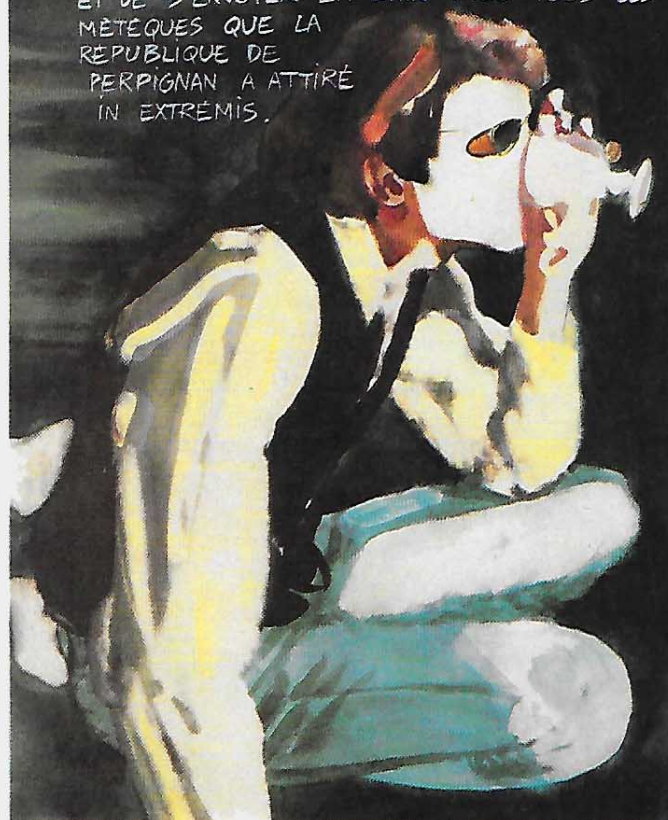
VIOLENTE DISPUTE AVEC
MA FEMME. ELLE ME REPROCHE
D'ÊTRE UN DIEU MINABLE À PEÏNE CA-
PABLE D'AVOIR PU PRÉSERVER LE
DÉPARTEMENT OÙ JE VIS ,



D'AVOIR LAISSÉ LA PLANÈTE AUX MAINS
DES COUCES , ET D'ÊTRE UN PÉDÉ .

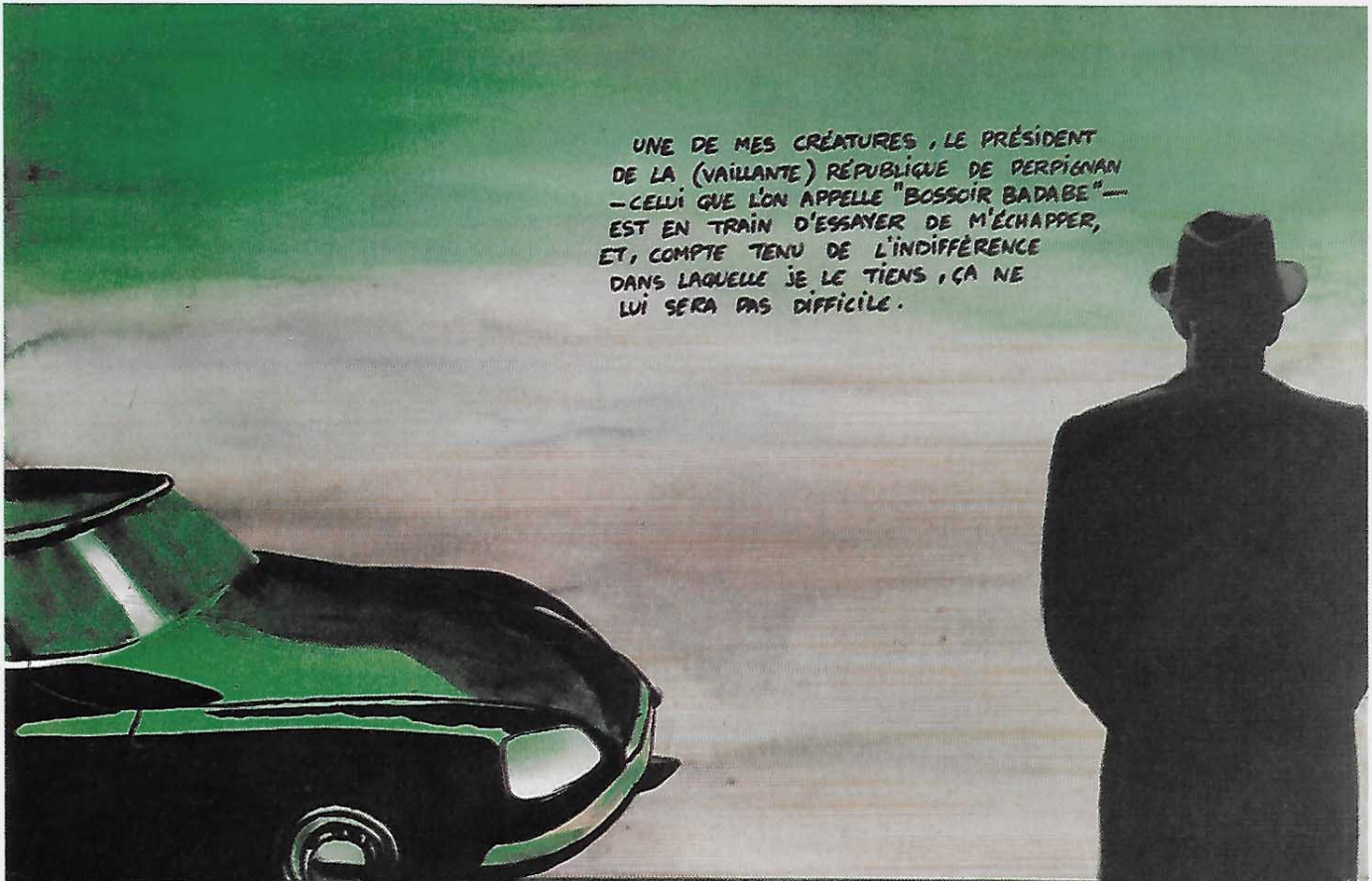


J'ÉCRIS À MA FEMME D'ÊTRE UNE SALOPE
ET DE S'ENVOYER EN L'AIR AVEC TOUS LES
MÉTÈQUES QUE LA
RÉPUBLIQUE DE
PÉRPIGNAN A ATTIRÉ
IN EXTREMIS .



J'ÉCRIS À MA FEMME D'ÊTRE UNE SALOPE
ET DE S'ENVOYER EN L'AIR AVEC TOUS LES
MÉTÈQUES QUE LA
RÉPUBLIQUE DE
PÉRPIGNAN A ATTIRÉ
IN EXTREMIS .

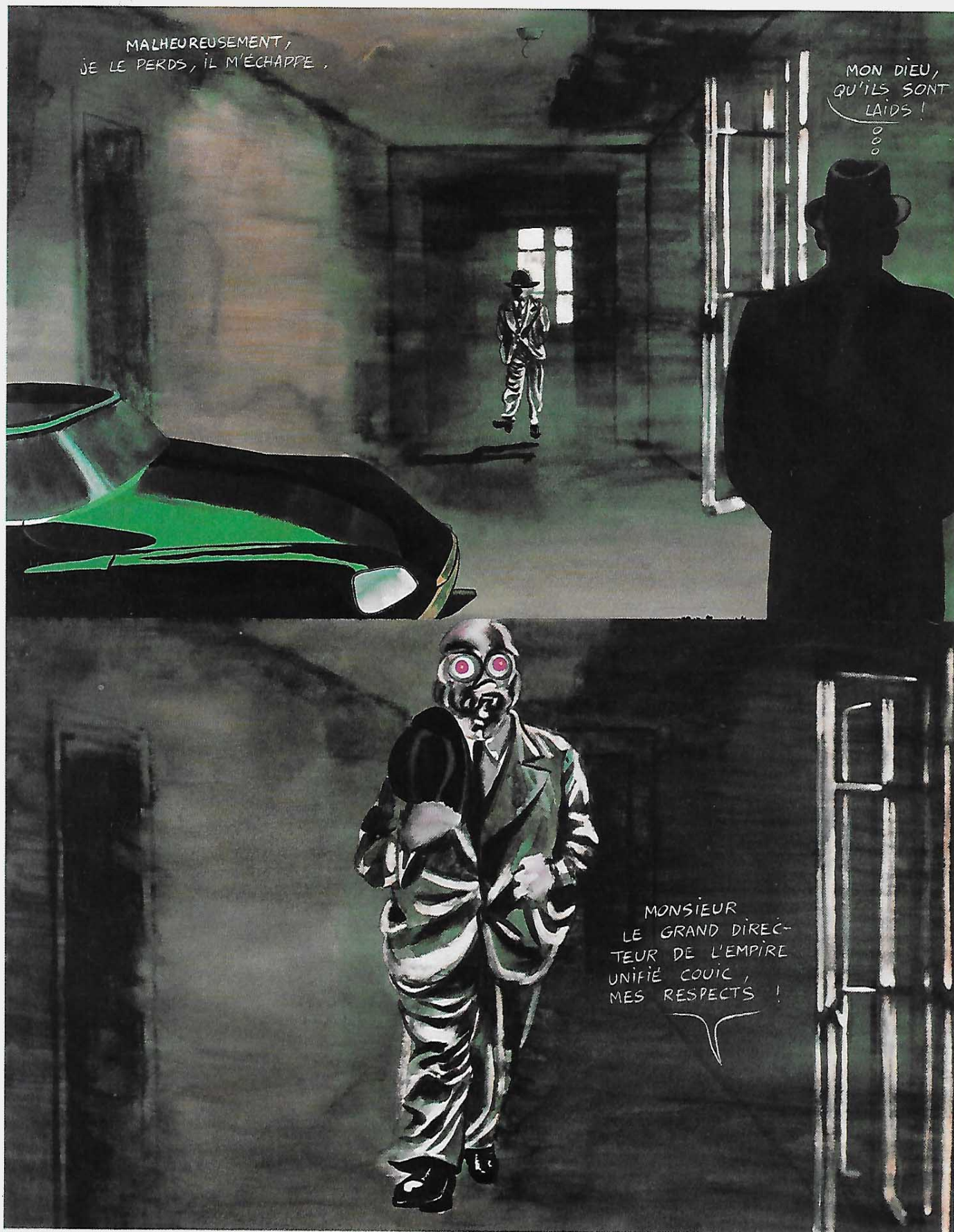


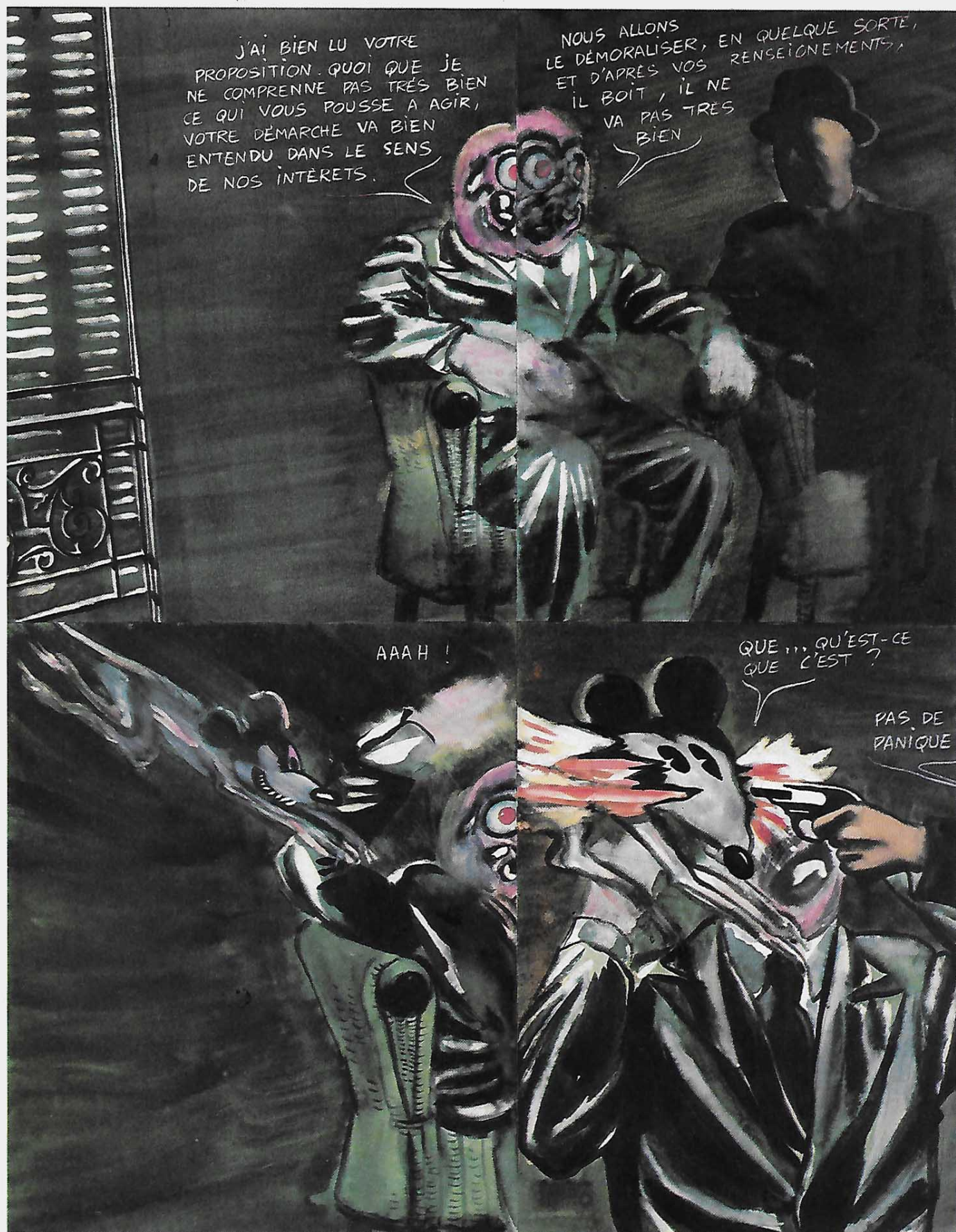


UNE DE MES CRÉATURES, LE PRÉSIDENT
DE LA (VAILLANTE) RÉPUBLIQUE DE DERPIGNAN
— CELUI QUE L'ON APPELLE "BOSSOIR BADABE"—
EST EN TRAIN D'ESSAYER DE M'ÉCHAPPER,
ET, COMPTE TENU DE L'INDIFFÉRENCE
DANS LAQUELLE JE LE TIENS, ÇA NE
LUI SERA PAS DIFFICILE.



L'ENNOYEUX, C'EST QU'IL
RISQUE DE VOULOIR ME
JOUER UN TOUR. JE LE
SOUPEÇONNE DE VOULOIR,
SELON UNE TRADITION
BIEN FRANÇAISE, COLLA-
BORER AVEC LES EN-
VAHISSEURS DE LA
PLANÈTE.





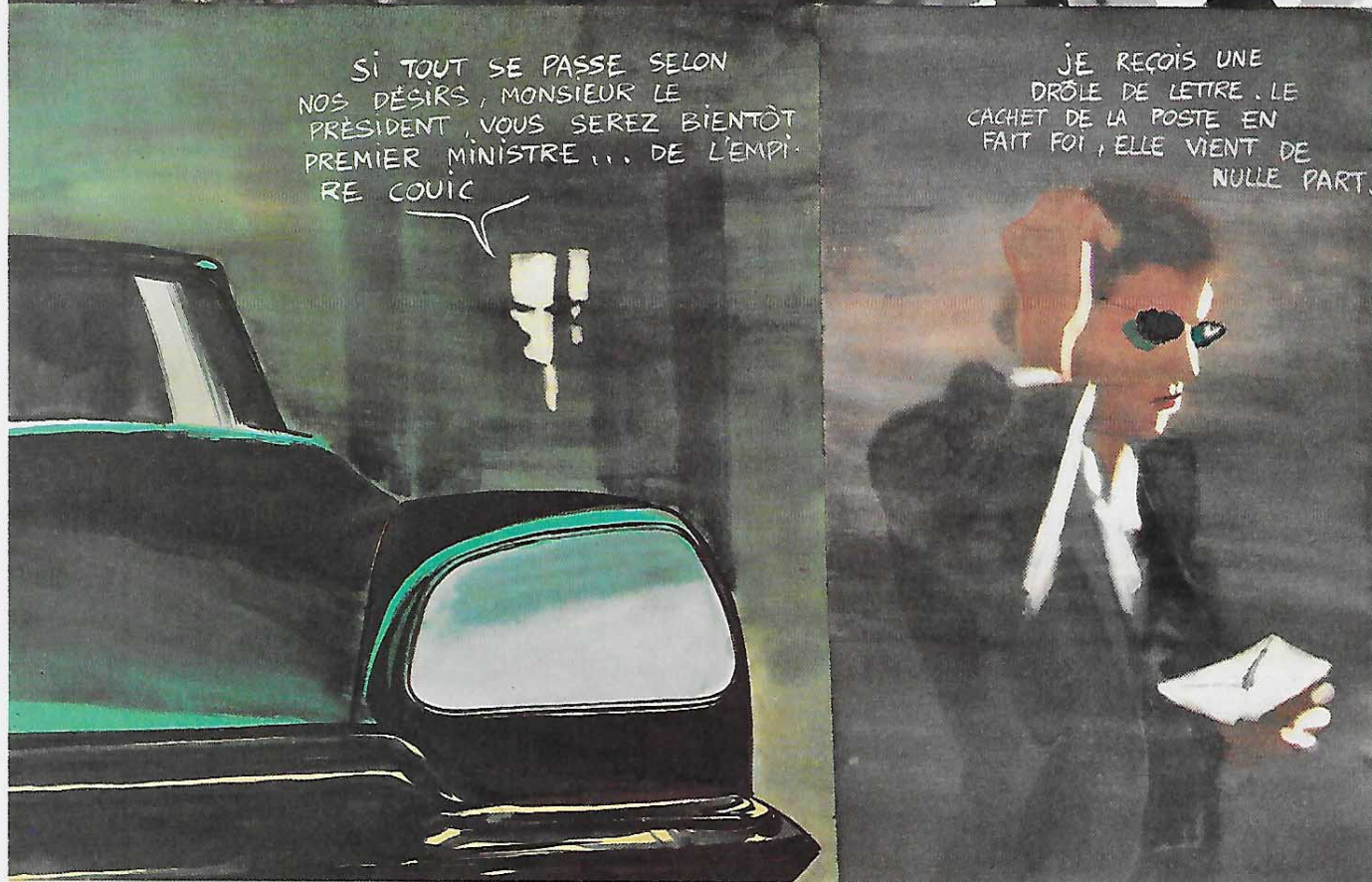
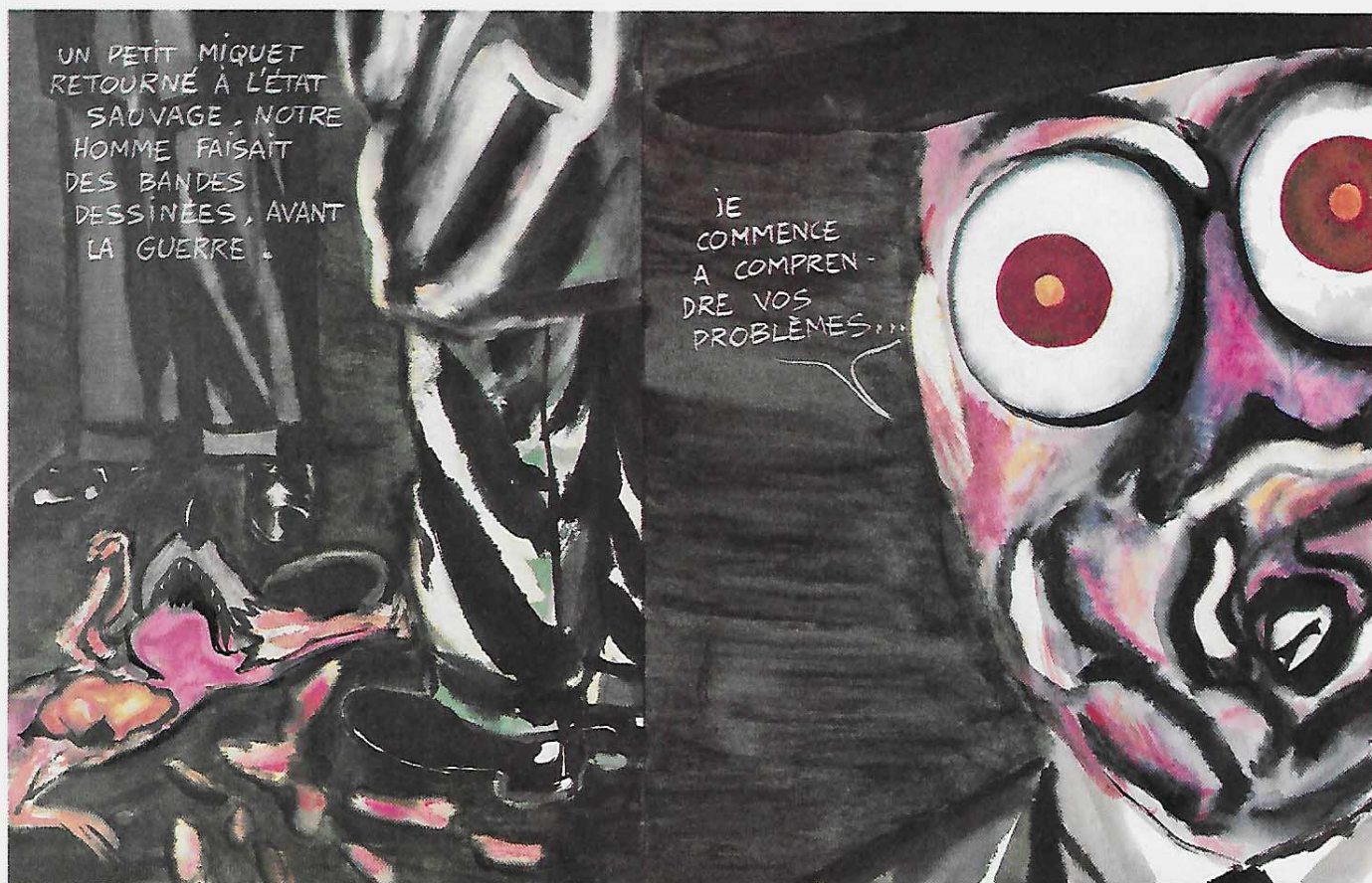
J'AI BIEN LU VOTRE
PROPOSITION. QUOI QUE JE
NE COMPRENNE PAS TRÈS BIEN
CE QUI VOUS POUSSE À AGIR,
VOTRE DÉMARCHE VA BIEN
ENTENDU DANS LE SENS
DE NOS INTÉRÊTS.

NOUS ALLONS
LE DÉMORALISER, EN QUELQUE SORTE,
ET D'APRÈS VOS RENSEIGNEMENTS,
IL BOÎT, IL NE
VA PAS TRÈS
BIEN

AAAH !

QUE... QU'EST-CE
QUE C'EST ?

PAS DE
PANIQUE





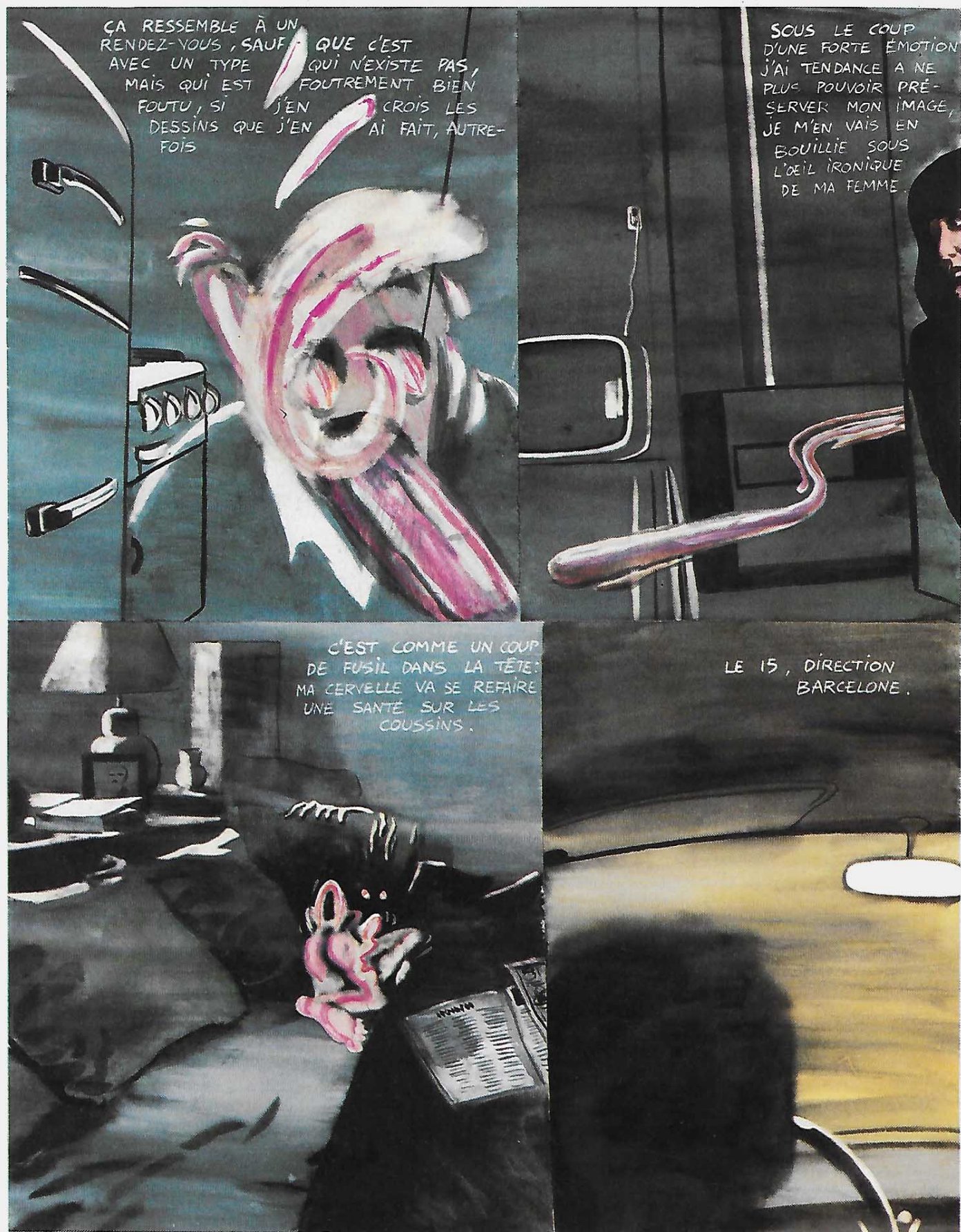
C'EST UNE
PHOTO



UNE PHOTO DE MOI AVEC
UN AUTRE TYPE. CE TYPE
N'EST RIEN D'AUTRE QU'UN
DE MES PERSONNAGES DE
BANDES DESSINÉES (QUAND
JE TRAVAILLAIS POUR
"CHARLIE", AVANT LA
GUERRE)



AU DOS, UNE ADRESSE :
BAR DE L'OPÉRA, BARCELONE,
LE 15 JUIN, 20 H.



Cushing (Peter) : Dans tous les films de la société Hammer, c'est lui le « bon », face à Christopher Lee, le « méchant ». Van Helsing, le docteur chasseur de vampires qui enfonce des pieux à grands coups de marteau dans le cœur de Dracula, a désormais pour tous son visage émacié, ses lèvres minces au sourire qui sait si bien se faire ironique, son grand front aristocratique, ses cheveux aux ondulations romantiques qui passent, au fil des films et des ans, du brun au gris, du gris au blanc... Mais Peter Cushing, c'est aussi le docteur Frankenstein, acharné, de métrage en métrage, à reconstituer son monstre, dont les vengeances sont de plus en plus atroces, et auxquelles il échappe néanmoins pour pouvoir, succès oblige, tourner le film suivant.

Cinq *Dracula*, six *Frankenstein* suffisent à placer son image, sa silhouette, et presque une éthique, à laquelle ses personnages sont fidèles : le rationaliste face aux forces des ténèbres, le dandy distingué face à la sauvagerie de la société (dans toute sa hiérarchie, qui va des bas-fonds : les clochards ou les fous qui le mettent en pièce dans deux des *Frankenstein*, au gratin : Dracula lui-même, comte), mais aussi le scientifique oubliant morale et sensibilité pour faire triompher ses vues... « Bon », Cushing ? La vérité est plus ambiguë, et ces dernières années, avec le concours de l'âge et de la maladie qui voûtent sa silhouette et transforment son visage mince en masque de mort aux arêtes saillantes, l'acteur va progressivement jouer les victimes revenant du tombeau pour se venger (*Tales from the Crypt*), les témoins sataniques (*From beyond the Grave*), pour finir en gouverneur de l'Empire, super-méchant de *La Guerre des étoiles*.

La carrière de Cushing, qui s'étend sur plus de 40 ans (il est né en 1913), est elle aussi bien plus diverse que l'image qu'on en a superficiellement. Il a débuté en 1935 au théâtre, tente sans grand succès d'aborder le cinéma aux U.S.A. (il joue tout de même dans un *Whale mineur* : *L'homme au masque de fer*, en 1939), revient en Angleterre pour ne paraître pratiquement que sur la scène jusqu'au début des années 50 (on peut le voir cependant dans le *Hamlet* de Laurence Olivier en 1948). Il fait un retour au cinéma en 1953, dans de nombreux seconds rôles, mais la grande chance de sa vie (qui est aussi le début d'un enfermement quasi-total dans le seul cinéma fantastique) se produit en 1957, quand

PETIT DICO DE LA S.F

Terence Fisher lui donne le rôle du docteur Frankenstein dans *The Curse of Frankenstein* (face à Lee en « créature »), film dont le succès allait être le départ d'une longue série de films d'épouvante, de S.-F. et de fantastique dont la Hammer eut pratiquement le monopole pendant dix ans.

Par la suite, Peter Cushing tourna aussi beaucoup pour la télévision, y créant les personnages du docteur Who et de Sherlock Holmes, ce dernier repris également au cinéma. La grande époque de Cushing est sans doute maintenant terminée



Tales from the Crypt

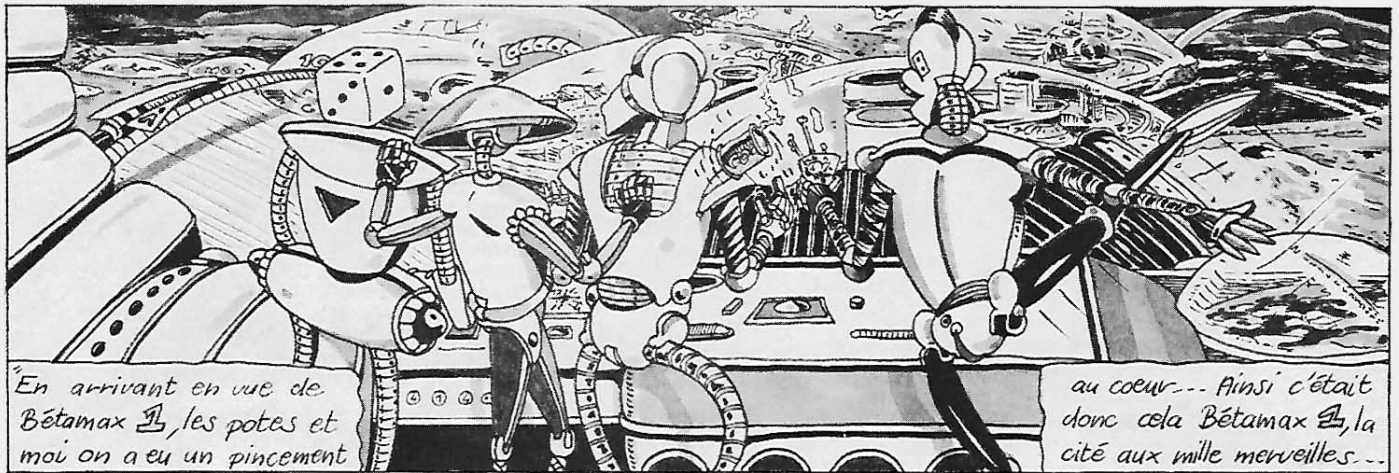
(celle de la Hammer aussi), mais l'acteur reste un des grands de l'écran fantastique, aux côtés de Lon Chaney, Boris Karloff, Vincent Price – et surclassant nettement le monolithique Lee, à propos duquel il devait déclarer dans une interview : *Lee et moi formions un tandem aussi efficace pour le box-office que Laurel et Hardy...*

Filmographie très abrégée :

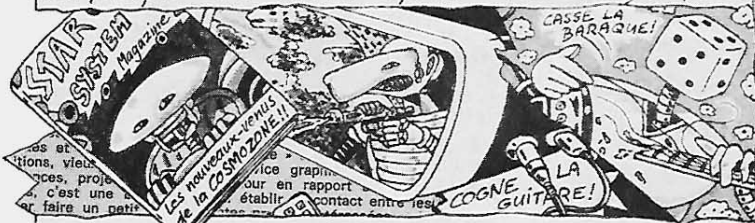
- *The Curse of Frankenstein* (Frankenstein s'est échappé), de Terence Fisher (1957)
- *The Revenge of Frankenstein* (La Revanche de Frankenstein), de Terence Fisher (1958)
- *Horror of Dracula* (Le Cauchemar de Dracula), de Terence Fisher (1958)
- *The Mummy* (La Malédiction des pharaons), de Terence Fisher (1959)
- *The Hound of the Baskervilles* (Le Chien des Baskervilles), de Terence Fisher (1959)
- *The Brides of Dracula* (Les Maîtresses de Dracula), de Terence Fisher (1960)
- *The Naked Edge* (La Lame nue), de Michael Anderson (1960)
- *Night Creatures* (Le Fascinant Capitaine Clegg), de Peter Graham Scott (1962)
- *The Evil of Frankenstein* (L'Emprise de Frankenstein), de Freddie Francis (1963)
- *The Gorgon* (La Gorgone), de Terence Fisher (1964)
- *She* (La Déesse de feu), de Robert Day (1964)
- *The Skull* (Le Crâne maléfique), de Freddie Francis (1965)
- *Daleks invasion Earth A.D. 2150* (Les Daleks envahissent la Terre), de Gordon Flemyng (1966)
- *Frankenstein created Woman* (Frankenstein créa la femme), de Terence Fisher (1967)
- *Frankenstein must be destroyed* (Frankenstein doit être détruit), de Terence Fisher (1969)
- *Scream and scream again* (Lâchez les monstres !), de Gordon Hessler (1969)
- *The vampires lovers*, de Roy Ward Baker (1970)
- *Twins of Evil* (Les Sévices de Dracula), de John Houh (1971)
- *I, monster* (Moi, un monstre), de Stephen Weeks (1971)
- *Tales from the Crypt* (La Crypte des horreurs), de Freddie Francis (1972)
- *Asylum*, de Roy Ward Baker (1972)
- *Doc Phibes rises again* (Le Retour de l'abominable docteur Phibes), de Robert Fuest (1972)
- *Dracula A.D. 72* (Dracula 72), d'Alan Gibson (1972)
- *Frankenstein and the Monster from Hell* (Frankenstein et le Monstre de l'enfer), de Terence Fisher (1973)
- *From beyond the Grave* (Frissons d'outre-tombe), de Kevin Connor.
- *Madhouse*, de James Clark (1974)
- *The Legend of the Seven Golden Vampires* (La Légende des sept vampires d'or), de Roy Ward Baker (1974)
- *The Legend of the Werewolf*, de Freddie Francis (1974)
- *At the Earth's Core* (Centre Terre, 7^e continent), de Kevin Connor (1976)
- *Star Wars* (La Guerre des étoiles), de George Lucas (1977).

Andrevon

SCÈNEROC 2001



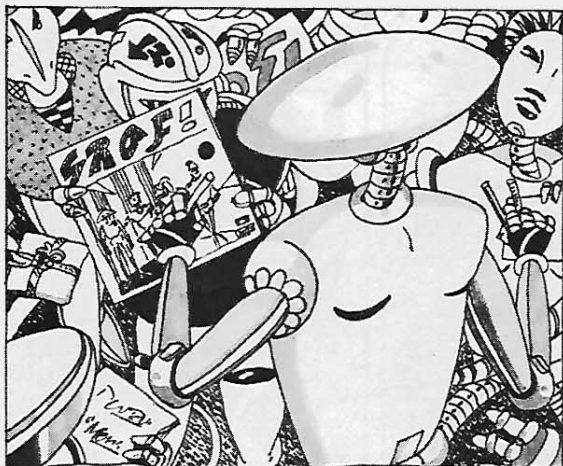
Bien sûr, c'était nous les vedettes, les superkillers!!!
Les potes et moi, fallait pas nous la faire, on faisait
remuer toute la galaxie avec nos vifs tueurs!!!!
La panique dans tous les foyers, c'était nous, ouï-nous!



Bétamax City,
c'était du solide,
la capitale de
l'empire, un
public de
speedés
On
de
"SPERM",

vogue, le repaire de la nouvelle vogue, le repaire de la nouvelle vogue, le repaire de la nouvelle vogue...
et moi on en avait rêvé de puis longtemps...





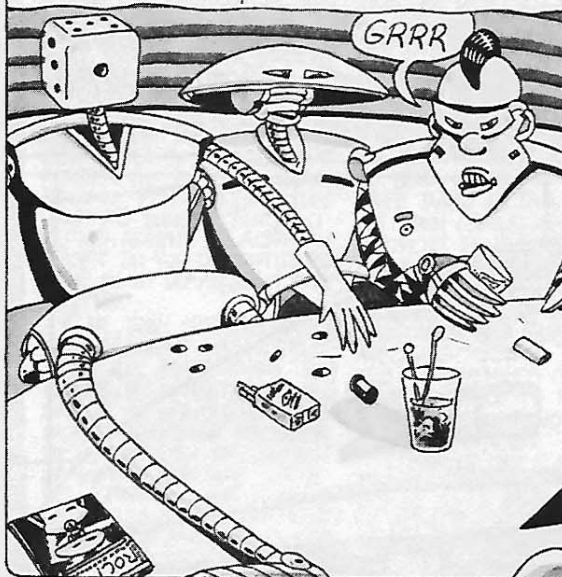
Etre entouré d'une bande de NAZS', bras télescopiques tendus, bousculades et excitement, une robote super-déglinguée; c'est une vieille coutume du siècle dernier appelée autograt', super-fatigant !!



Ils ont intérêt à bien vendre cette année, sinon je les vire, ces petits cons!! Mais, mais, il saute sur ma femme !!?@

Ah, ah, calmez-vous, ils s'amuse, Décidément, vous ne serez jamais un patron moderne!

Après, il a fallu répondre aux questions du chétin cosmique de KOOL RADIO!!



GRRR

Pour nous remettre de nos émotions, après y'a eu le traditionnel Coktel avec la crém de la crém; moi, j'ai fait une super démonstration de "TUIST", une danse d'avant la guerre; Zerg, avec son sens habituel de l'humour, a sauté sur la femme de notre producteur... ça a fait un bordel énorme, on s'est super-gondolé!!

Ici KOOL RADIO, nos amis sont là sur KOOL RADIO pour répondre aux questions que tout le monde se pose sur eux... La première je pense est... quel âge avez-vous??

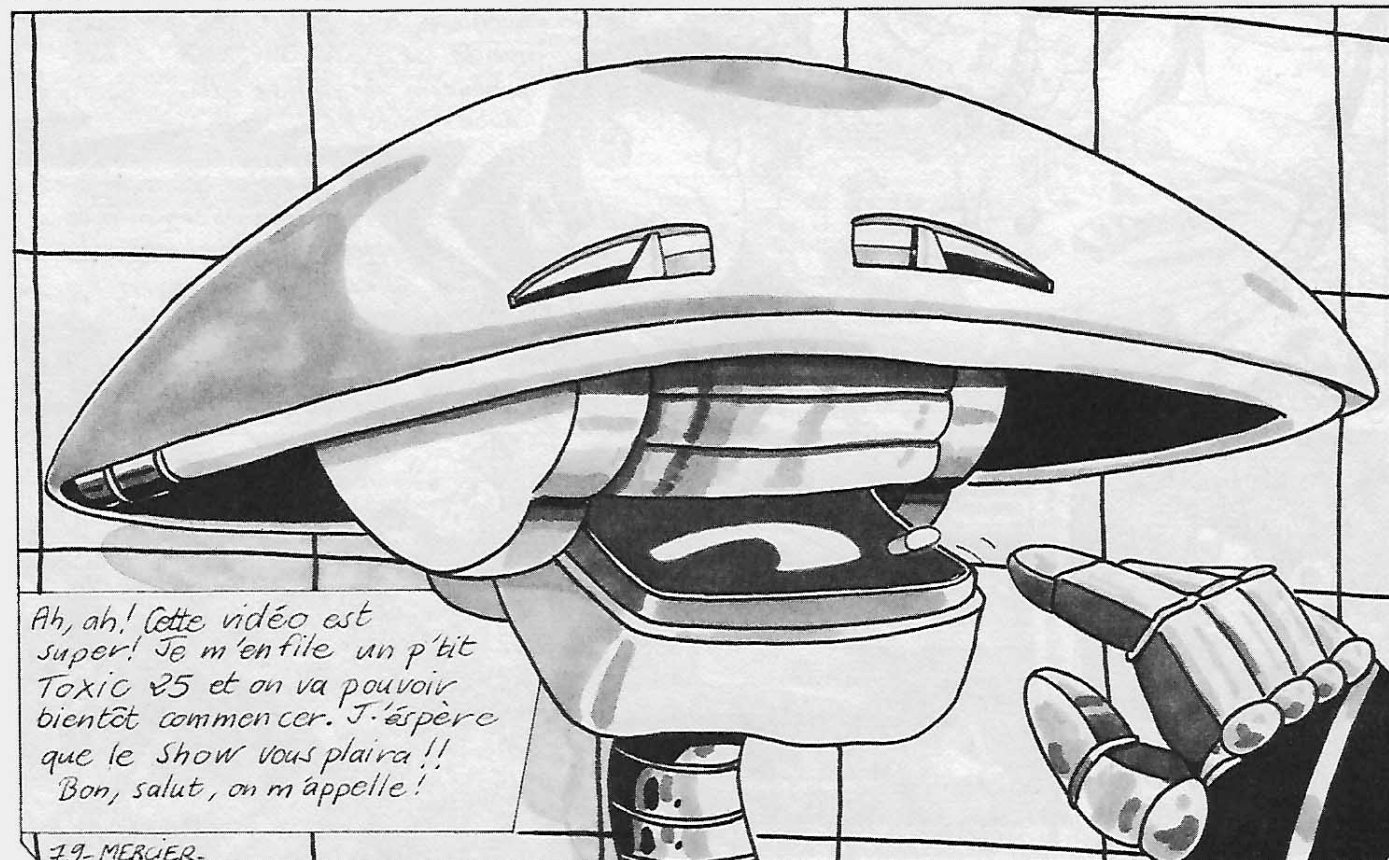
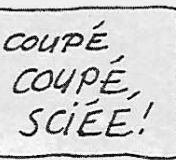
Zerg a recommencé à s'énervé, on a tous jeté nos Kanets sur le causeur de la radio...



TRONC Coupé
Tête Sciée

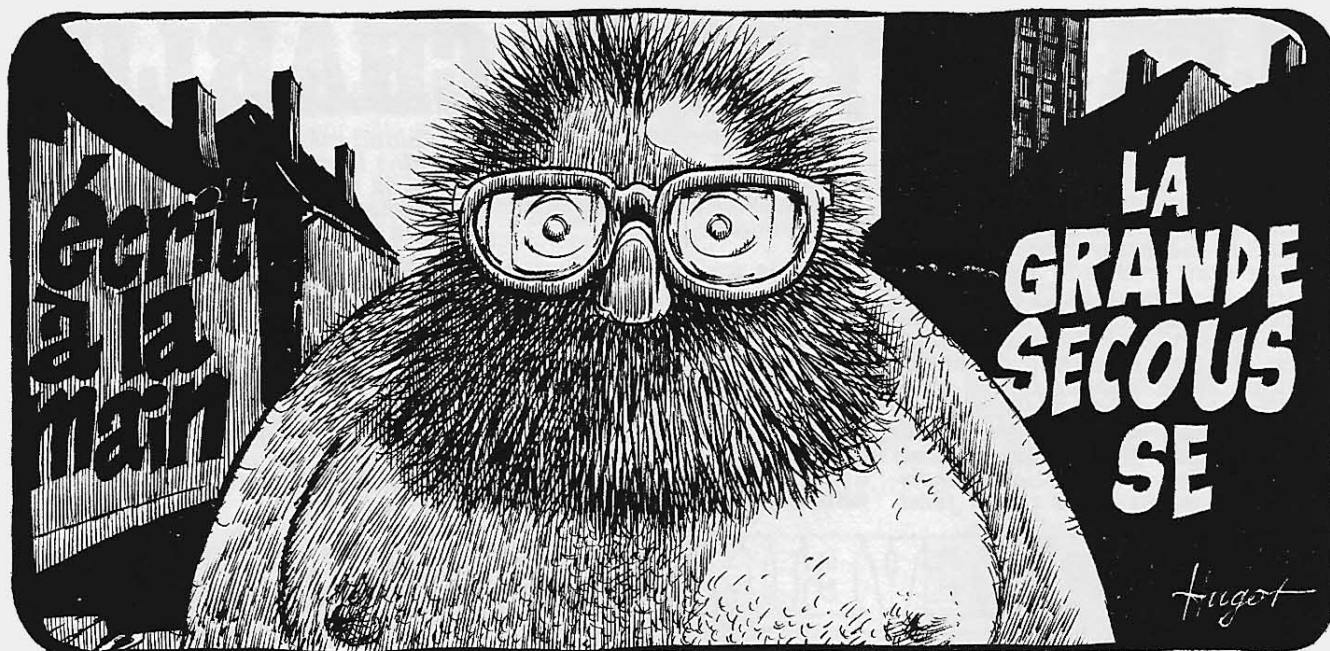
ELORK

Tout de suite après, ils ont envoyé l'intergalactique Vidéo Broadcast, avec notre grand tube, "Tronc coupé", ça lui a fait fermer la queue!



Ah, ah! Cette vidéo est
super! Je m'en file un p'tit
Toxic 25 et on va pouvoir
bientôt commencer. J'espère
que le Show vous plaira !!
Bon, salut, on m'appelle!

79-MERCIER-



UN NEZ COURT, DE GROSSES LUNETTES AU-DESSUS, DEVANT DES YEUX EXORBITÉS, DANS UN VISAGE PLAT ENCERCLÉ DE POILS RAIDES MASQUANT LA BOUCHE SURPLOMBANT UN CORPS NU, IL AVAIT TOUT POUR SE FAIRE ARRÊTER.

TOUTEFOIS, L'HEURE TARDIVE FAISAIT QUE LES RUES ÉTAIENT ABSOLUMENT DÉSERTES EN RAISON DE LA CESSATION DES RONDES DE POLICE EN VOITURE DÉCIDÉE POUR ATTIRER LES VOLEURS DANS LA RUE, LIEU QU'ILS AVAIENT DÉLAISSÉ AU PROFIT DU VOL D'IDENTITÉ, BEAUCOUP PLUS DIFFICILE À COMBATTRE.

CAR, BIEN SÛR, LES VOLEURS S'ATTAQUAIENT ÉSSSENTIELLEMENT AUX PERSONNES TRÈS RICHES, RAMENANT, POUR LES UNS, À SA VÉRITABLE DIMENSION D'AVANTAGE PÉCUNIER ET DE CONFORT SÉCURISANT CE QU'UNE CERTAINE PARTIE DE L'OPINION, SURTOUT CHEZ LES JEUNES, RESSSENTAIT COMME UN RECENTRAGE À LA ROBINE DES BOIS.

LA PREUVE EN ÉTAIT DONNÉE PAR L'USAGE QUE LES VOLEURS D'IDENTITÉ FAISAIENT DE LEUR RICHESSE NOUVELLE FORTUNE LORSQU'ILS EN PRENAIENT POSSESSION.

LES PATRONS D'ENTREPRISES, PAR EXEMPLE, NE RELEVAIENT PAS LES SALAIRES, NI N'AUTORISAIENT LES OUVRIERS À JOUER AUX CARTES QUAND ILS ÉTAIENT FATIGUÉS.

LES VEDETTES DU SPECTACLE, PAR AUTRE EXEMPLE, N'ALLAIENT PAS HABITER DANS DES H.L.M. SI NOUS AVIONS FAIT ÇA, NOUS AURIONS AUS- SÎTÔT ÉTÉ REPERÉS ET ARRÊTÉS, DIRENT-ILS PAR LA SUITE.

ILS DIRENT BIEN D'AUTRES CHOSSES.

LA NOUVELLE CRIMINALITÉ ÉTAIT DIFFICILE À COMBATTRE CAR LES GENS HAUT PLACÉS, CÉLÈBRES OU DIS- CRET, ACCEPTENT MAL, C'EST HUMAIN, D'ÊTRE SOUPÇONNÉS DE QUOI QUE CE SOIT. LA POLICE ÉTAIT DONC CONTRAINTE D'AGIR À COUP SÛR, MÉTHODE BEAUCOUP PLUS DÉLICATE QUE LA MÉTHODE DITE 'ON TÂPE DANS LE TAS, IL Y EN AURA BIEN QUELQUES-UNS QUI SAURONT POURQUOI'.

LA RUE ABANDONNÉE PAR LES VOLEURS, PUIS PAR LA POLICE, PUIS PAR LE PUBLIC, LES HABITANTS, QUI GUETTAIENT AVEC ANGOISSE À TRAVERS LES PERSIENNES QUI ALLAIT RÉAPPARAÎTRE LE PREMIER, FURENT RÉCOMPENSÉS DE LEUR PATIENCE.

L'HOMME, CAR IL FAUT BIEN RECONNAÎTRE QUE C'EST À UN HOMME QU'IL RESSEMBLAIT LE PLUS, LE "IL" ÉTANT IMPOSÉ PAR LE GROS SEXE DRESSÉ FAISANT IMMÉDIATEMENT PENSER À UNE BITE QUI BANDE, S'ARRÊTA DEVANT UN PORCHE ET SEMBLA PARLER À UNE PROSTITUÉE.

OUI, PARCE QUE ÇA N'AVAIT ÉTÉ DIT, MAIS, BIEN ENTENDU, LES PROSTITUÉES, TOUT COMME LES CHATS, LES CHIENS ERRANTS ET LES RATS D'ÉGOUT, PEUPLAIENT ENCORE LES RUES DÉSERTÉES.

LES PROSTITUÉES, AVEC UNE FACILITÉ D'ADAPTATION PROPREMENT SÉDÉRANTE POUR QUI CONNAÎT LA DURÉE DE L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES DANS LEUR COURSE À L'ADAP- TATION AU MILIEU DANS LE- QUEL ELLES ONT CHOISI DE V-

VRE, AVAIENT RAPIDEMENT MODIFIÉ LEUR FAÇON DE TRAVAILLER ET SE DÉPLAÇAIENT DE PORCHE EN PORCHE, OÙ ELLES TROUVAIENT DES CLIENTS DANS LEURS COULOIRS.

DEPUIS LES VOLETS, LES MIEUX PLACÉS VIRENT L'HOMME DÉSIGNER SON ÉTRANGE GROS SEXE ET LA PROSTITUÉE, UNE RAVISSANTE CHINOISE OÙ QUELQUE CHOSE DANS LE GÊNE, SOULEVA UN CÔTÉ DE SA PETITE JUPE, DÉCOUVRANT LE HAUT DE SES BAS D'OÙ ELLE EXTIRPA UNE LIASSE DE BILLETS. PUIS ELLE SE PENCHA SUR LE GROS SEXE, EN ENTOURA LE BOUT DE SES LÈVRES PENDANT QUELQUES INSTANTS, PUIS SE RELEVA. LA LIASSE AVAIT DISPARU.

L'HOMME DONNA UN COUP DE PIED À LA FILLE ET S'ENFOUIT DANS LA NUIT.

LE LENDEMAIN, L'ÉVÉNEMENT ÉTAIT CONNU DE TOUT ET CHACUN SE DEMANDAIT QUI AVAIT ÉTÉ APERÇU : UN VOLEUR ? UN POLICIER ? UN PROMENEUR ?

UNE SÉRIE DE NOUVELLES VINT BALAYER CETTE INTERROGATION. L'ENSEMBLE DES VEDETTES DU SPECTACLE ANNONÇAIENT QU'ELLES ACCEPTAIENT DORENAVANT D'ÊTRE PAYÉES COMME DES O.S., L'ENSEMBLE DES PATRONS QU'ILS MULTIPLIAIENT LES SALAIRES DES O.S. PAR AUTANT QU'ILS VOULAIENT, ET QU'UNE FABRIQUE DE GROS SEXES AVAIT ÉTÉ CAMBRIOLÉE.

POUR TOUT LE MONDE, L'AFFAIRE ÉTAIT CLAIRE. TOUTES LES IDENTITÉS DES RICHES AVAIENT ÉTÉ VO-

LÉES, CE QU'ATTENDAIENT LES VOLEURS POUR POUVOIR ÊTRE EFFICACES. LES GENTILS FURENT SATISFAITS, LES VOLEURS ÉTAIENT LES GENTILS QU'ILS AVAIENT ESPÉRÉ, ALORS QU'ILS COMMENÇAIENT À AVOIR UN DOUTE.

LES VOLEURS DÉCLARÈ- RENT QUE LES GENTILS N'AVAIENT PAS DE SOUCIS À SE FAIRE POUR LES VOLES, QUE BIEN QUE LÂCHÉS DANS LA NATURE COMPLÈTEMENT DÉ- POUILLES HORMIS DE LEURS LUNETTES, NOUVELLE PREUVE DE LEUR HUMANISME, ILS SAU- RAIENT SE REFAIRE TRÈS VITE, QU'ILS AVAIENT ÇA DANS LE SANG.

LES NUITS SUIVANTES, LES VOLES, ARMÉS DE LEURS GROS SEXES, MAQUERENT DE NOMBREUSES PROSTITUÉES.

TRÈS VITE, DES CHAUSSURES APPARURENT, PUIS CHAPEAUX, PANTALONS, CHEMISES, COMPLETS-VESTON ENFIN, QUI LES RENDIRENT PARFAITEMENT PRÉSENTABLES.

AUJOURD'HUI, LA RUE EST REDEVENUE PASSANTE.

LES USINES ONT TOUTES ÉTÉ RACHETÉES À LA FAI- LITE PAR LES RHABILLÉS, ÇA VOLE ET ÇA GENDARME MÉCHAMMENT À MÊME LES TROTTOIRS.

SEULE TRACE DE LA GRAN- DE SECOURSSE, ÇA ET LA, QUEL- QUE GROS SEXE À PRÉSENT INUTILE GÎT DANS LE CANI- VEAU OU SERT DE BALLON À DES ENFANTS.

ET LES MÉCHANTS DE RI- CANER.

LES CONTES DE CHARLIE

Christine Renard est morte. C'était un tout petit bout de femme haut comme deux pommes et demies, aux cheveux très noirs, aux yeux très bleus. J'ai dû la rencontrer cinq ou six fois. Elle était très gaie et très gentille. C'est pour ça que je la rencontrais parfois, et que je l'aimais bien, et pas du tout parce qu'elle était un auteur de fantastique et de science-fiction doué d'un talent original, délicat, parfois maladroit (combien de fois n'ai-je pas corrigé ta ponctuation et tes constructions, Christine !), qu'on a dit « bien femi-

nin », qui pouvait frôler la mièvrerie mais qui dégorgeait ce grand quelque chose qu'on ne peut appeler autrement que chaleur humaine.

Christine avait... je ne sais pas, dans les 45 ans, je crois. C'est bien jeune pour mourir, d'ailleurs c'est toujours trop jeune. Et puis voyez : quand quelqu'un meurt, on ne sait qu'aligner les conneries, balancer des clichés. C'est sans doute que la mort, c'est une belle connerie, et que c'est aussi un cliché : le cliché ultime qui vous laisse sans voix.

Quand même, ça fait tout drôle : dans le petit monde de la S-F où on se connaît tous, on se croyait immortels. Et puis voilà. Voilà que Brantonne meurt, que Johanne Marsais se suicide en octobre, que Christine Renard part en novembre. On se sent fragile, tout à coup, et comme rétréci. Il n'y a plus qu'à se taire. J'avais dans mes cartons quelques pages de Christine. Des écrits de jeunesse, comme on dit, assurément « très féminins ». Les voilà. Une voix nous parle de loin : Christine Renard est morte.

Andrevon

DES CHEVEUX ET DES YEUX

J'ai beaucoup trop souffert pour pouvoir être nue. Mes seins me font trop mal pour que je les laisse nus, mon ventre est trop brûlant pour que je le laisse nu.

J'ai beaucoup trop souffert pour pouvoir être nue. Si l'on me touche encore, j'en mourrai de détresse.

C'est une blessure qui s'ouvre au milieu de mon corps, c'est une blessure puisqu'elle saigne si souvent. Le doigt de Dieu fendit le corps de la première femme pour pouvoir y fourrer des enfants. Elle s'ouvre, ma blessure cachée entre mes jambes, elle s'ouvre comme une fleur, elle s'ouvre comme une bouche. J'ai mal à ma blessure cachée entre mes jambes. Je referme ses lèvres béantes et souffrantes, mais elle s'ouvre encore, se gonfle comme une bouche. Oh, ma chère blessure, que j'ai mal à toi ! Ma fente originelle que l'homme a trop creusée, ma fente originelle, là pour y fourrer des enfants. Je voudrais mon corps et lisse et fermé, mais Dieu fendit le ventre de la première femme afin d'y fourrer des enfants.

Laissez-moi, laissez-moi, ne touchez pas à ma blessure. Si vous pouviez savoir combien j'en souffre encore, vous n'oseriez jamais ouvrir mes jambes closes. Laissez-moi, laissez-moi, ne touchez pas à ma blessure. Je la cache sous ma jupe, je serre mes genoux, n'y touchez pas, n'y touchez pas.

J'ai beaucoup trop souffert pour pouvoir être nue. Mes seins me font trop mal pour que je les laisse nus. Mon ventre est trop brûlant pour que je le laisse nu. J'ai beaucoup trop souffert pour pouvoir être nue. Si l'on me touche encore, j'en mourrai de détresse.

La volupté n'est plus. Oh, mes genoux fermés !



Parce que j'étais nue, parce que j'étais jeune, que je fermais les yeux et qu'il faisait très chaud.

La plage aussi, elle était nue. Ah, Dieu, qu'il faisait chaud ! Ah, Dieu, que j'étais jeune ! La plage aussi elle était nue, qui n'a pas de cheveux pour lui couvrir le ventre. La plage aussi elle était nue, et elle fermait les yeux. La plage aussi, elle était nue. Et les hommes arrivaient. Ah, Dieu, que j'étais jeune, ah, Dieu, que j'étais nue !

Et les hommes arrivaient.

Les hommes sont arrivés.

Je n'irai plus jamais dormir au fond des plages. Je ne serai jamais et très jeune et très nue sous un soleil brûlant.

Mes cheveux sont si longs qu'ils me couvrent en entier. C'est toi mes cheveux, c'est tes tendres caresses qui guériront mon ventre, qui guériront mes seins de ce qu'ils ont souffert. Non, je ne serai plus et très jeune et très nue. Des yeux m'ont poussé sur le corps, qui regardent les hommes à travers le rideau de mes cheveux si longs, qui regardent les hommes en se méfiant d'eux. Des yeux m'ont poussé sur le corps, mes cheveux me couvrent en entier. Je ne dormirai plus. Je ne serai plus et très jeune et très nue sous un soleil brûlant. Des yeux m'ont poussé sur le corps. Mes cheveux me couvrent en entier. Je ne dormirai plus.

Qu'ils me sauvent, mes cheveux qui poussent tous les jours.

Qu'ils m'avertissent, mes yeux qui poussent tous les jours.

Qu'ils me défendent, mes cheveux, qu'ils me défendent. Ils sont bien assez longs pour étrangler un homme.

AMOURS TRÈS ROSES

Ma sœur Marie-Elisabeth est morte ce matin. Moi, je l'ai vue se jeter du haut de la terrasse. Moi, je l'ai vue ; elle s'est écrasée sur les dalles, au milieu des cactus.

Maintenant, elle s'avance vers le maître-autel, au bras de notre père. Sa robe est blanche, et pourtant...

Pourtant, la chambre était très rose quand notre mère venait nous embrasser le soir et très roses nos chemises de nuit attachées haut. Et nous en défaisions les boutons quand nous étions seules entre quatre murs roses. Marie-Elisabeth, sur ta tombe, je mettrai des cactus.

Souviens-toi. La cour était petite et carrée ; elle était dallée de vieilles pierres. Il y avait des cactus, et personne n'y allait jamais. Nous l'avions découverte en nous penchant par-dessus la balustrade de la terrasse. C'est de là que se jetaient les traîtres de nos jeux pour échapper à la vengeance de leurs compagnons, c'est de là que se jetaient les femmes infidèles.

Moi, j'y suis allée ce matin, dans la cour aux cactus, avec ma robe de première demoiselle d'honneur, et je t'ai vue te jeter de la terrasse sur les dalles froides.

Cette tombe, cette tombe, je t'y enterre en chemise de nuit blanche aux boutons attachés haut ; je t'y enterre après t'avoir enfermée dans un cercueil rose. Mais prends garde que la lune de printemps ne me conduise dans la cour aux cactus, prends garde que je ne vienne t'y déterrer et arracher les boutons de ta chemise blanche, alors que tu dors, lourde, dorée, soumise entre ses

bras. Je t'en prie, Marie-Elisabeth, au nom des troubles rires du passé, ne t'allonge pas dans son lit en chemise de nuit rose.

Pas d'anneau autour de nos doigts, et pas de serments, et pas d'orgues, et pas de prêtre pour nous dire de ne jamais nous quitter. C'est pour cela que tu as pu tout abolir, et mettre une robe et un voile blanc.

Mais moi, je suis témoin, je suis témoin, et l'on ne me demande pas de dire la vérité, rien que la vérité, et toute la vérité ; celle de la cour aux cactus, celle de la chambre rose, celle des pains dorés du matin de notre première communion. La vérité de nos corps nus, bien avant que les seins ne nous poussent, la vérité des fruits verts et des baisers de notre mère.

- Marie-Elisabeth, voulez-vous prendre pour époux...

Que s'écroule la voûte de pierres sur leurs mains jointes, elle est ma sœur Marie-Elisabeth et j'ai caressé son corps nu.

Le premier garçon d'honneur est le frère de celui qui t'aura ce soir.

Quel qu'il soit, je te le jure, quel qu'il soit, je l'épouserai. Quel qu'il soit.



Ga te plait, Christine??? Allez, salut ! ANDREVOY

Je l'épouserai pour qu'il me pousse dans le ventre une fille semblable à celle qui te poussera dans le ventre, et je leur mettrai des chemises de nuit roses, et je les enfermerai dans la chambre rose, et je les conduirai dans la cour aux cactus, sur la tombe des femmes infidèles.

Christine Renard

APRÈS LES RITALS cavanna les russkoffs



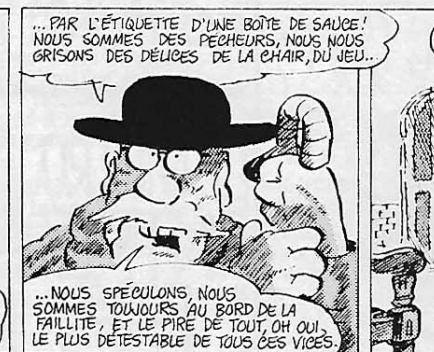
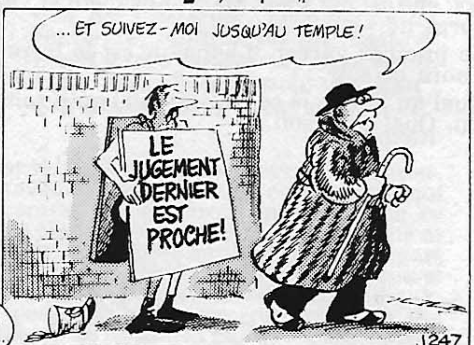
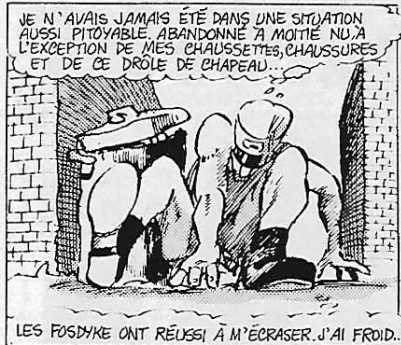
PRIX INTERALLIÉ 1979
EDITIONS PIERRE BELFOND

LE METRO
ENTRE
LES
LIGNES
BENJAMIN
LEGRAND
PATRICK
DUVAL
EDITIONS
ENCRE



FOSDYKE SAGA

Bill Tidy





Trois fois sur quatre, quand je trouve dans ma boîte (elle est grande, et ouverte, d'où les vols) une enveloppe beige format 21 x 30, c'est une nouvelle qu'on m'envoie. Pour les « contes de Charlie », ou pour une anthologie que, à tort ou à raison, mais souvent à tort (et sous prétexte que j'en ai composées quatre en quatre ans), on prétend, d'après des bruits de fanzines, que je suis en train de préparer...

Il paraît que tout écrivain recevant des textes se sent secrètement flatté : c'est un gage d'importance. Moi, j'en suis ouvertement emmerdé, car je ne sais pas quoi en faire. Lorsque je compose une anthologie, je choisis les auteurs parmi les gens dont je connais bien l'œuvre, ceux dont je sais à peu près à l'avance ce qu'ils pourront me donner s'ils ne s'endorment pas en route. Ce n'est pas dans une anthologie qu'on découvre « un jeune auteur de talent » – à moins de lancer précisément des

appels d'offre dans ce sens (ce qui fut le cas de Curval pour *Futurs au présent*, chez Denoël, une antho qui, malgré l'encensement unanime de la presse concernée, ne contient que trois ou quatre textes intéressants).

Un jeune auteur, s'il veut se faire connaître, et publier, doit passer par les fanzines (il y en a des tas), puis par les revues (il y en a moins : que *Futur* repaïsse, que *Alerte* ! passe mensuel, et beaucoup de mains, dont les miennes, applaudiront). Mais pas par un auteur plus ou moins connu, anthologiste d'occasion, qui ne se sent pas spécialement une vocation de découvreur ou de mécène.

Malgré tout, je lis (ou je parcours « du pouce ») tout ce que je reçois (si je ne réponds pas, et si je ne renvoie rien, c'est pas spécialement par manque de temps, mais par manque de tact de mes correspondants, qui omettent en général d'inclure dans leur enveloppe des timbres pour le re-

tour – ce qui n'est de toute façon pas une assurance absolue qu'on vous répondra). Je crois n'avoir n'avoir jamais reçu un seul texte publiable d'un inconnu complet.

Qu'est-ce qu'ils écrivent, les inconnus complets ? En général, la cent-soixante-troisième mouture d'une géniale idée de S-F qu'ils croient avoir inventée à l'heure du petit déjeuner, mais que Campbell, en 1937, aurait déjà refusée. Pour écrire de la S-F, la première condition est de lire de la S-F depuis dix ans. Mais on reçoit aussi beaucoup de textes complètement abscons, par exemple sans ponctuation (ça avait failli beaucoup se faire il y a quinze ans), ou alors la enième variation flippée-planante, militante et d'ultra-gauche, avec un tiers de violence, un tiers d'écologie, et un tiers de sexe (ça se passe en général dans un supermarché qu'on pille ; et il y a des « flics noirs » dans le coin).

Le sexe est important dans les textes des jeunes auteurs. C'est

SEINS LOURDS



NICOLAUD

qu'il est important dans la vie en général, surtout si on est jeune, plus encore si on est légèrement frustré sur les bords. Mais de la vie au texte, il y a une marge difficile à franchir. Par exemple, dans chacune des nouvelles que je reçois, on y trouve immanquablement des *seins lourds*. (On les trouve aussi, hélas, chez les professionnels les plus chevronnés ; moi-même en ai tâté plus d'une fois avant de savoir mettre la main à la gomme.) Serait-ce à dire que le sein est une denrée qui n'est appréciable qu'au poids ? Les féministes devraient y mettre le hola, surtout celles qui l'ont léger. Parallèlement au sein lourd, on trouve aussi le *membre turgescent*. (Le « Robert » : « Turgescence. Augmentation de volume par rétention du sang veineux » ; pas de doute, ça concorde ; mais personnellement, je préfère me dire que je bande, plutôt que de subir l'abomination d'un membre turgescent que j'aurais plutôt envie de couper dans la seconde.)

Autant le dire : dès lors que j'aperçois du coin de l'œil ces expressions fatidiques, la copie va au panier. Ou plutôt : dans mon casier feuilles de brouillon, car je me sers de l'envers des textes reçus pour écrire mes premiers jets : il n'y a pas de petits profits.

Que conclure de tout cela ? Que le jeune auteur lambda souffre d'un défaut de sujet et d'un défaut d'écriture – pas toujours jumelés d'ailleurs. Pour ce qui est du défaut de sujet, tout le mal vient peut-être de ce qu'on s'efforce d'en chercher, alors qu'on pourrait peut-être tout simplement se raconter. La science-fiction est un genre difficile ; le malheur est qu'on la croit facile, et que tout le monde s'y précipite (les 3/4 des textes courts que je reçois pour « Charlie » sont de la S-F ; je vais maintenant la refuser systématiquement : et puis on est pleins pour deux ans). On table aussi beaucoup sur ses fantasmes. Mais il n'y a pas beaucoup de Lautréamont pour leur donner une forme. Ce qui fait la force et l'originalité de Berroyer, c'est qu'il ne va pas chercher midi à quatorze heures, ni ses lampions dans la galaxie.

Ce que j'aimerais recevoir, pour « Charlie », c'est la couleur d'un paysage qui change au ras des prés, dans la foulée d'une ondée passagère, avec odeur de la terre et moutons au loin ; c'est une nuit passée au poste de police parce qu'on s'est trouvé à deux heures du mat au Quartier latin avec une gueule un rien

trop basanée au passage de trois toréadors en bleu marine ; c'est le quart d'heure d'intense tendresse vécue avec la fille de sa vie, ou de la semaine, quand on a la tête entre ses seins lourds ou légers, qu'on pleure un peu parce qu'on n'est pas arrivé à bander, et qu'elle vous dit tout doucement que ça fait rien ; c'est les jours terribles, les semaines, les mois où il faut sourire et mentir, avec son père qui crève d'un cancer dans la pièce à côté ; c'est l'instant où le sac en papier du Prisunic, trop chargé, craque, et que la bouteille de mousseux explose à vos pieds sur le trottoir, juste comme passait une fille bien, mais alors vraiment bien, qui disparaît dans la foule sur une œillade impassible...

Ce n'est peut-être pas impossible, non ?

Pour ce qui est du style, il n'y a pas de recette, encore que la lecture de Flaubert... Mais tout aussi bien d'Antoine Blondin ou de Sartre. Il n'y a guère de seins lourds et de membres turgescents, chez eux. On peut aussi s'offrir des béquilles, bien utiles parfois. Chez Larousse, ils en ont à foison : les *Difficultés*, l'*Étymologie*, les *Synonymes*, ce n'est pas du luxe. Et pour rigoler, celui du *Français populaire et argotique*. Quels trésors on y dégote ! Pour dire de rester dans le salace, voilà comment on peut appeler les seins : ananas, blagues à tabac, boîtes à lait, mandarines, miches, nénés, nibards, niches, nichons, oranges, roberts, rondins, rotoplots, roploplots, tétasses. Et le phallus : anguille de caleçon, arbalète, ardilhon, asperge, balayette, biroute, bistouquette, bite, bonhomme, braquemart, chibre, chipolata, cigare à moustaches, coquette, dard, dardillon, darzac, défonceuse, engin, flageolet, gaule, outil, paf, pine, polard, Popaul, quéquette, queue, quique, quiquette, robinet d'amour, sabre, tébi, vipère broussailleuse, zeb, zébi, zob. Sur le tas, il y en a bien deux ou trois que vous ne connaissiez pas, avouez !

Il faut lire enfin l'énorme bouquin de Jean Guénot, qui s'appelle tout simplement *Ecrire*, et qui est sous-titré *Guide pratique de l'écrivain*. Guénot est écrivain, membre actif du SELF, universitaire, et il a décidé de s'éditer à compte d'auteur. En fait, à travers une méthodologie extrêmement minutieuse de tout l'acte d'écrire, depuis les motivations à peine conscientes jusqu'à la manière de présenter un manuscrit en passant par les

mille et une manières de se faire flouer par les éditeurs (ou d'essayer d'y couper), Guénot se raconte, raconte ses envies, ses échecs, son expérience, son formidable enthousiasme, ses petites rancœurs vite avalées, ses tout petits clichés, aussi (dont celui-ci, inévitable : les critiques *ne lisent pas* les livres dont ils parlent ; Guénot, je t'ai lu de la première à la dernière phrase ; si tu ne me crois pas, on en découle au pastis à la première occasion...).

C'est pour ça que son bouquin est passionnant, qu'il se lit comme un roman : il est fait de patience, de chair, de sueur. En plus, c'est constamment drôle. Toujours pour rester dans le secteur du zizi, voilà comment Guénot aborde, à propos du style, ce qu'il appelle l'« embellissement » : *Si vous voulez rajouter un peu de jubilation sexuelle, d'insolite et de tropical, vous allez dire : « Elle est assise sur ses certitudes comme une négresse sur une bite ». A cet endroit de votre texte, certains vont fermer le livre ; d'autres vont commencer à trouver que vous avez de l'audace. A cause de la bite ? Ou de la négresse ? Essayez de dire qu'elle est assise sur ses certitudes comme une Norvégienne sur une bite. Plus la même chose. Pourtant, de par le monde, il y a bien des négresses et bien des Norvégiennes assises sur des bites... »*

Mais Guénot ne donne pas qu'envie de connaître des négresses ou des Norvégiennes à seins variables (si tant est qu'on soit pourvu d'une turgescence appropriée). Guénot s'excite aussi, il a raison, sur toutes les façons dont un éditeur peut et va vous baiser. Notamment la fameuse « passe des 10 % », qui n'a rien à voir avec la fréquentation de dames de petite vertu qui vous feraient des réductions, mais sur le fait que 10 % de votre tirage vous est automatiquement décompté au titre de l'éventualité qu'il y aurait des exemplaires défectueux devant être retirés de la vente. Si tu vends 10 000 exemplaires d'un titre, il t'en sera payé 9 000. C'est de l'escroquerie caractérisée : Denoël, escroc ! Fleuve Noir, escroc ! Laffont, escroc ! Glénat, escroc ! Presses-Pocket, escroc ! Ce sont les maisons où je suis édité. Bientôt le chômage.

On ajoute l'adresse de Jean Guénot : 85, rue des Tennerolles, 92210 Saint-Cloud. Aux dernières nouvelles, le prix de son bouquin (plus de 500 pages) : 98 F. Ça les vaut.

Andrevon

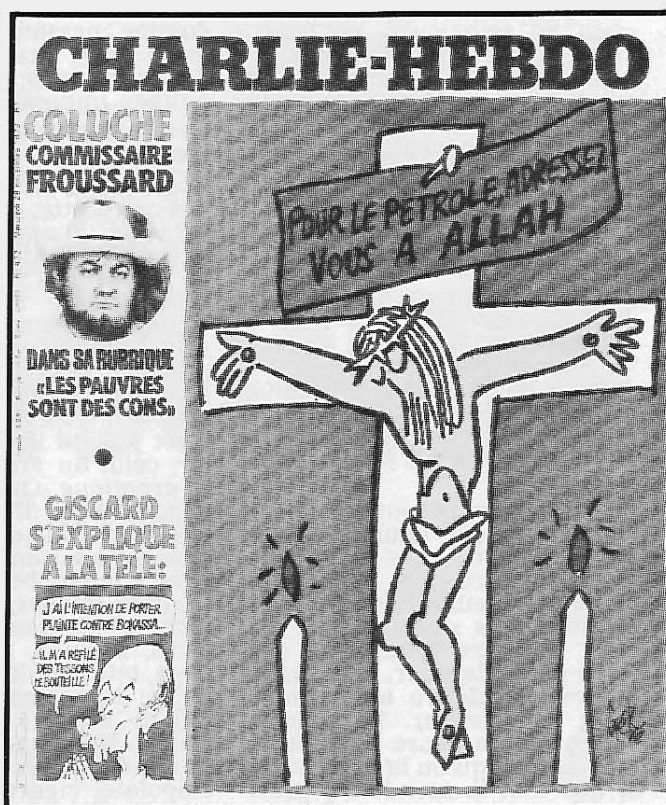
EN VENTE PARTOUT 6F

Tous LES MERCREDIS

L'ACTUALITE A COUPS DE POINGS DANS LA GUEULE

24 PAGES ★ 8 PAGES COULEUR

ET LA RUBRIQUE DE COLUCHE: «LES PAUVRES SONT DES CONS»



LA COLLECTION RELIÉE
DE CHARLIE HEBDO 1978
EST ARRIVÉE!

COUVERTURE TOILÉE
ON NE LUI
RÉSISTE
PAS!



Inquiétude

scénario
et dessins de
Etienne
Mériadec

Le jeune fermait ses
paupières et le
téléphone...

qu'est-ce
que ça
veut
dire ?

pierrrot
târde, il
devrait être
là depuis
deux minutes

à-t-il oublié
que le moindre
manquement
me rend
fou de douleur ?

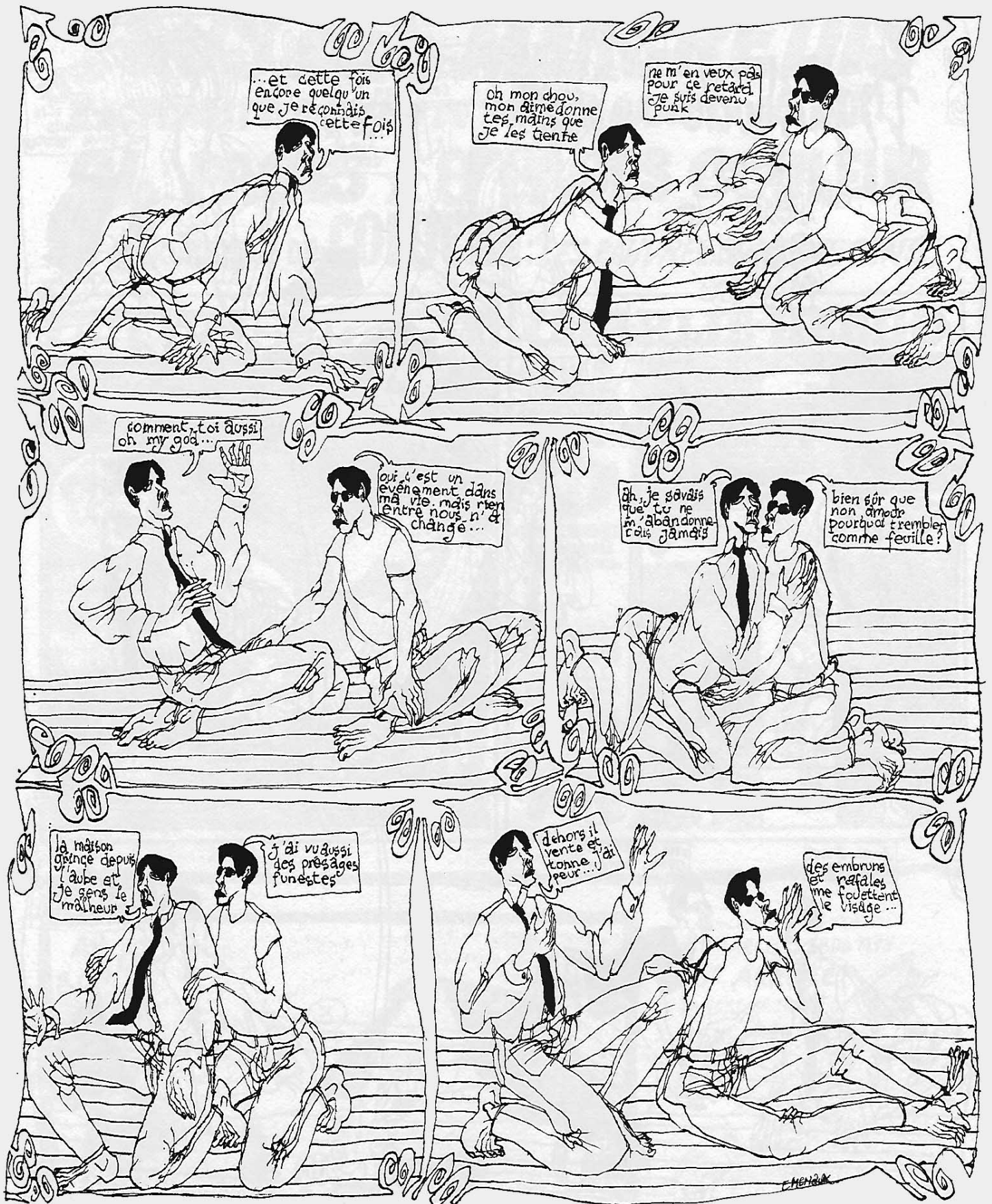
ou bien est-il
mort, ou dans
les bras d'un
autre...

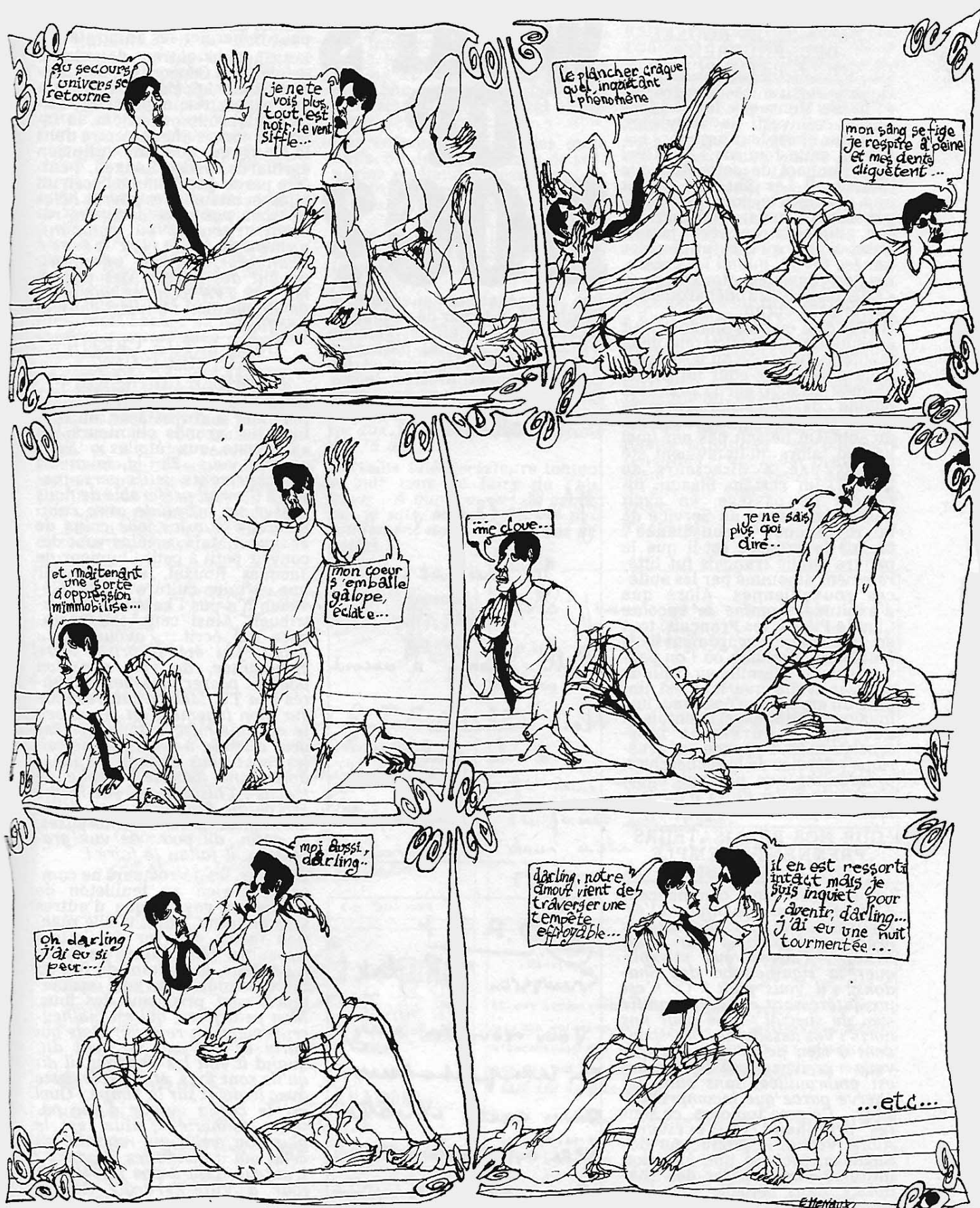
aujourd'hui draine
un parfum de
malheur la maison
grince...

oh mon amour
toi enfin

vous vous trompez
jeune homme

oh mes yeux
et ma bouche
qui me trahis-
sent c'était
le voisin...





QUAND LES CREATURES
DE JACQUES ROUXEL
DEBARQUERENT
SUR LE PETIT ECRAN

Quand sortira ce numéro de « Charlie Mensuel », les Shadoks auront réinvesti la télévision, onze ans après leur première parution, cette fois sur FR3. Quel sera l'impact de cette nouvelle diffusion ? Les Shadoks seront une découverte pour toute une génération, mais, quoi qu'il en soit, l'impact ne sera jamais aussi violent qu'il le fut dans les années 68/69, quand les créatures de Jacques Rouxel (voir « Charlie » n° 122) débarquèrent sur le petit écran.

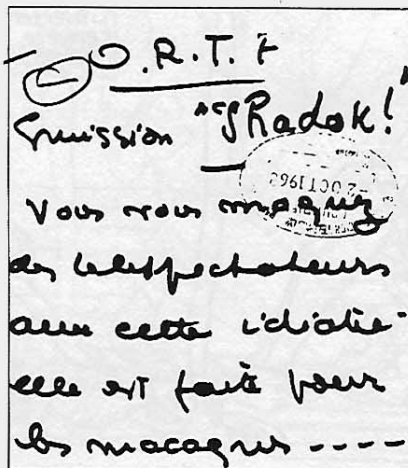
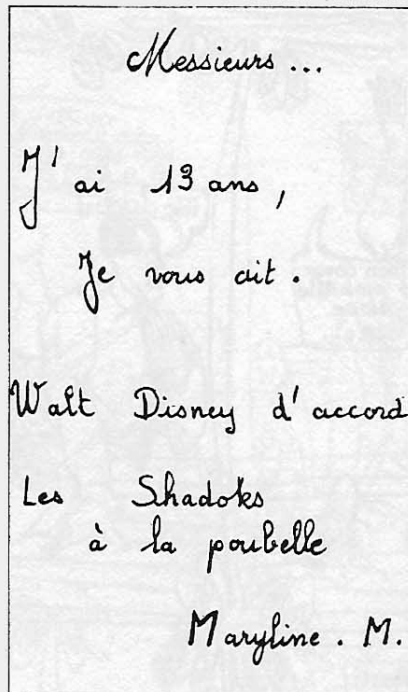
Il faut dire que les Shadoks, fait exceptionnel, bénéficièrent de la meilleure diffusion qu'il soit possible d'imaginer pour un dessin animé : 20 h 30 sur la première chaîne de télévision, coïncés entre le journal et le grand film du soir. On ne sait pas par quel hasard, alors qu'ils avaient été rejetés par X directeurs de l'ORTF, un certain Biasini, directeur de passage, en avait passé commande au Service de la recherche. Inconscience ? Malice ? Toujours est-il que le pauvre public français fut littéralement assommé par les audaces rouxelliennes. Alors que d'habitude, comme le raconte Claude Piéplu, les Français, tout en mangeant, regardaient leur feuilleton quotidien où l'on pouvait voir une famille en train de manger, voilà que leur est imposé un graphisme nouveau, une musique plutôt expérimentale et des textes purement nonsensiques. Et, en prime, un générique « Service de la recherche », programmé non pas aux émissions culturelles de 11 h du soir, mais en plein 20 h 30 !

QUE NOS REALISATEURS
PRENNENT EXEMPLE
SUR WALT DISNEY

Les Français alors commencent à écrire : *C'est une injure à l'esthétisme, que nos réalisateurs prennent l'exemple sur Walt Disney ; Pouvez-vous m'expliquer la signification des Shadoks, s'il vous plaît ? Ce n'est pas intéressant et ça ne signifie rien de spécial ; Pitié pour nos nerfs ! Vos dessins ne correspondent à rien de la situation que vous n'arrivez pas à définir, qui est embrouillée, sans suite, et énerve parce que incompréhensible...* Comme toujours, ce sont les grincheux qui écrivent. Alors, Voisin, le producteur des Shadoks, propose une émission intitulée « Le courrier des Shadoks », dans laquelle sont lues par Jean Yanne les lettres posi-

WHAT'S UP DOC?

ves et négatives envoyées à l'émission. A partir de ce jour, la correspondance afflue. Près de 5 000 lettres au total, partagées à égalité entre les pour et les contre. Rouxel dessine même



une carte postale-référendum, ainsi qu'un diplôme-Shadok pour remercier ses admirateurs.

Les Shadoks entrent dans la légende. Le « Concorde », des missiles sont appelés « Shadoks ». Des orchestres, night-clubs, bistrotts empruntent le nom, la fameuse pompe Shadok entre dans le langage courant (allusion égrillarde, pense Rouxel). Peut-être parce que, comme l'écrit un téléspectateur : *Ces pòvres bètes ne sont pas plus absurdes ramant, ramant, ou pompant, pompant, que les pòvres Français moyens pompant, payant des impôts, des vignettes, des TVA, pour qu'une force de dissuasion s'envole dans le Pacifique...*

QUEL EST LE CRETIN
AUTEUR D'UNE
PAREILLE CONNERIE ?

Beaucoup de spectateurs vont réclamer à cor et à cri du Guy Lux, des grands chanteurs, ou « La piste aux étoiles ». Nous rendrez-vous Kiri-le-clown et ses charmants petits personnages ? Il serait préférable de nous passer un interlude avec commentaire sur les jolis coins de France... Mais certains vont découvrir petit à petit l'humour de Jacques Rouxel, et découvrir une certaine culture que la télévision n'a pas l'habitude de distribuer. Ainsi cette téléspectatrice qui écrit : *J'avoue qu'au début, j'ai été surprise, voire épouvantée, de voir que l'on pouvait passer de telles stupidités à la TV. Mais je suis revenue sur mon jugement, et peu à peu je me suis mise à apprécier ces gros oiseaux à toutes petites ailes, cela nous change les idées après une journée remplie de tracas ; l'histoire en elle-même est plutôt drôle, les trouvailles amusantes y sont nombreuses, et enfin, du point de vue graphisme, il fallait le faire !*

Bien sûr, les détracteurs ne comprenant rien au feuilleton de Rouxel et voyant que d'autres s'en amusent, vont, vieille réaction facho, envoyer des lettres d'insultes débordantes de haine à l'auteur, le traitant de fou ou lui demandant si eux, spectateurs, sont pris pour des fous. Mon petit frère, qui est malheureusement un retardé, mais qui parle et qui sait ce qu'il dit, quand il voit les Shadoks, il dit qu'ils sont fous, et il fait le geste avec le doigt sur la tempe ; Quel est le crétin auteur d'une pareille connerie ? ; Quel est le plus con, celui qui regarde, ou celui qui a pondus les Shadoks ? L'auteur n'a-t-il pas fait un séjour à Ville-Evrard ? Rouxel n'est-il pas échappé d'un asile

psychiatrique ? Quant au lecteur de « Minute », il se défonce : L'émission qui classe la France aux yeux du monde. Pas de chadoks, et que les nègres aillent chanter dans leur pays ! Un grand merci et bravo ! Le petit film sur la valeureuse Légion étrangère, sur sa bravoure, sa fidélité à ses chefs, à son régiment, des hommes bien sûr, avec ce qu'il y a de bon et aussi de mauvais, mais toujours prêts à aller de l'avant, ils méritent bien d'être un peu à l'honneur ; quant aux Shadoks, tenez-vous à nous faire mourir ?... Mon fils n'aime pas les Shadoks, or, je ne vous citerai pas tous ses diplômes, mais sachez qu'il est sous-ingénieur au service des autorails. Qu'en conclure donc ?

ASTERIX, ÇA, AU MOINS, C'EST INSTRUCTIF !

Mais les réactions face aux Shadoks sont des réactions d'individu, et non des réactions de classe ou de milieu. Parfois des lettres, voire des pétitions, recueillent les signatures de toute une usine, un atelier, avec tout en bas la signature du PDG, ou de toute une classe, contresignée

par la maîtresse. Mais souvent, à l'intérieur d'une même famille, les avis sont partagés : Ma femme et mes enfants m'infligent chaque soir, malgré mes protestations, les ineptes aventures des Shadoks...

Des enfants envoient des mots naïfs, ou des suggestions de scénarios en bandes dessinées : Je voudrais recevoir leur miniature représentant leur portrait comique ; Le feuilleton joue un rôle hygiénique, car à la maison, on ne regarde les Shadoks que lorsque la toilette du soir est faite.

D'autres, par contre, se placent dans les détracteurs : Je trouverais plus intelligent que votre émission soit remplacée par Astérix ; ça, au moins, c'est instructif ! Des vieillards avouent leur passion : Je pense que les Shadoks ne peuvent plaire qu'aux jeunes, je suis un jeune de 75 ans.

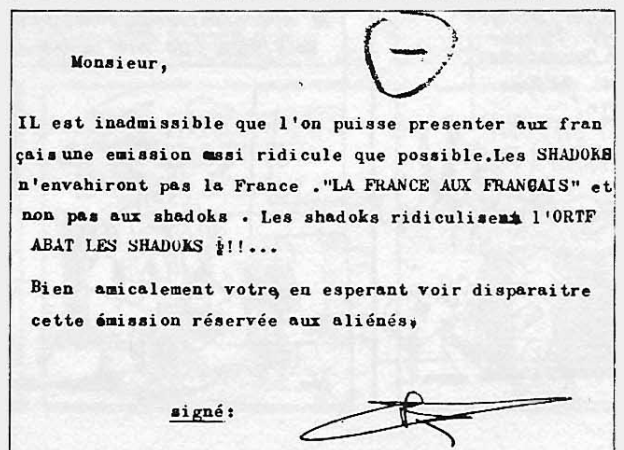
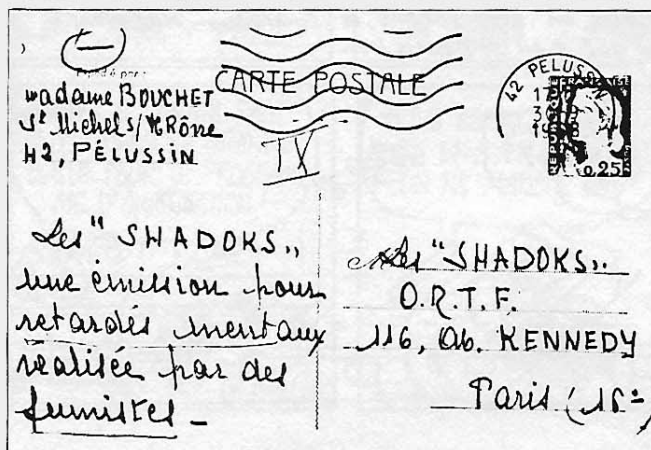
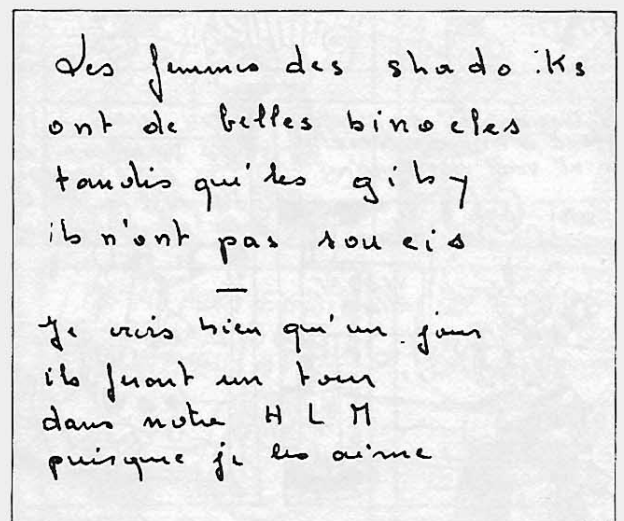
Certains téléspectateurs tentent à leur tour de faire de l'humour : A quoi ça sert de gémir, oui je sais, on rouspète, et puis finalement nous lâchons nos pépètes...

Enfin, certains résument cette « bataille d'Hernani » avec philosophie : C'est qu'ils (les détracteurs) sont trop cartésiens pour accepter une autre forme de logique que celle qu'on leur a inculquée dans leur prime jeunesse et qu'ils continuent à accepter pour tout, même dans le divertissement ; Les pour et les contre sentent leurs artères vieillir au même rythme, mais les pour gardent la seule jeunesse que la nature nous permette de conserver, celle du caractère.

Les extraits des lettres des téléspectateurs sont tirés de la revue « Fantasmagorie » (à laquelle nous ne sommes pas étrangers...) consacrée à Jacques Rouxel et aux Shadoks, avec une interview de Claude Piéplu, de Cohen-Solal, de Jacques Rouxel, des textes inédits, des photos de travail, des dizaines de documents originaux, et plusieurs épisodes racontés plan par plan... Aux éditions Artéfact, 3, rue du Marché, 95880 Enghien.

That's all, folks !

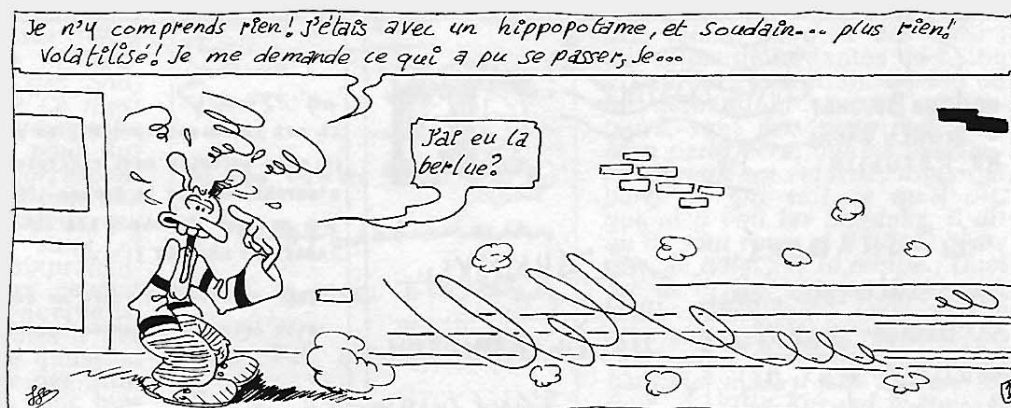
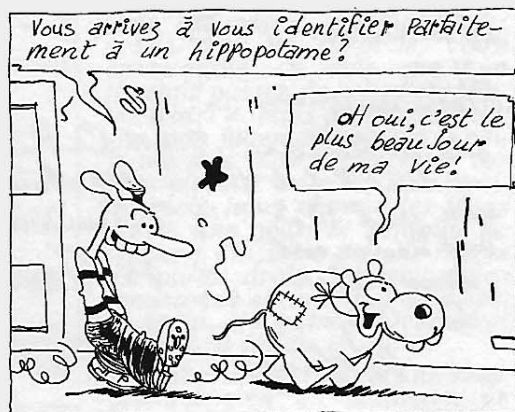
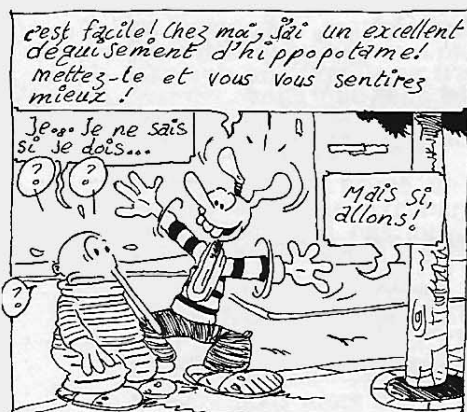
Rivoire et Carret



DESIRÉ GOGUENEAU

Desiré Gogueneau s'achète des cornichons

(par Charlie Schlingo)



PEANUTS

Schulz

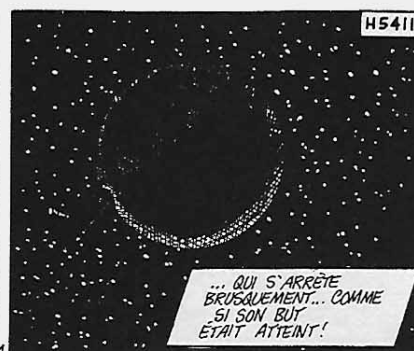
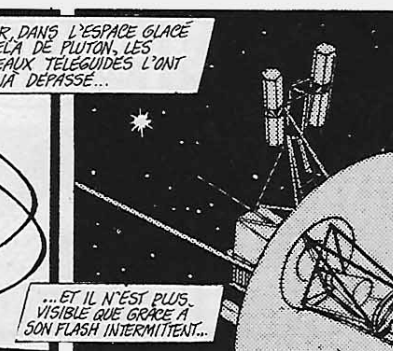
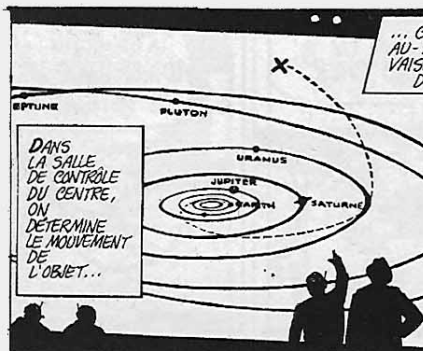
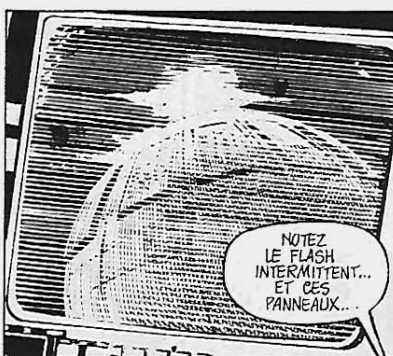


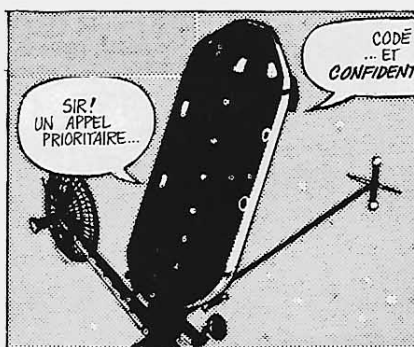
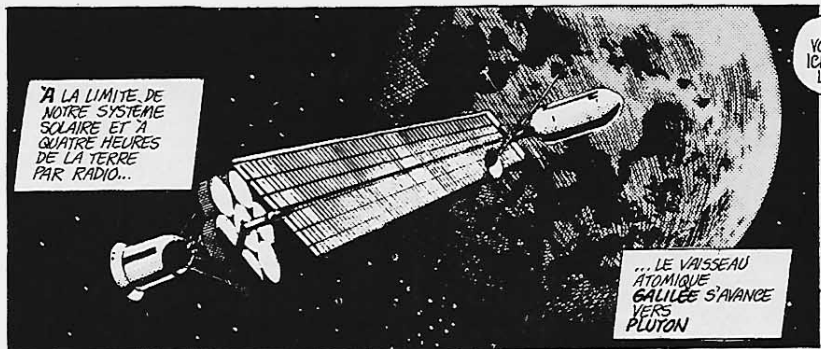
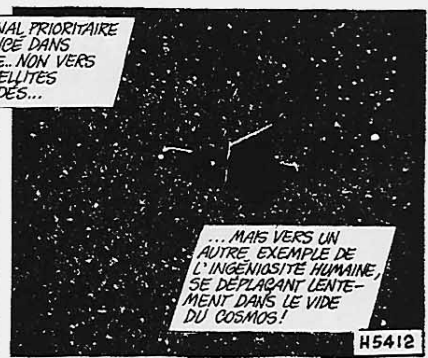
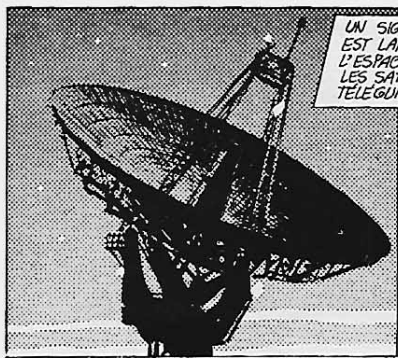


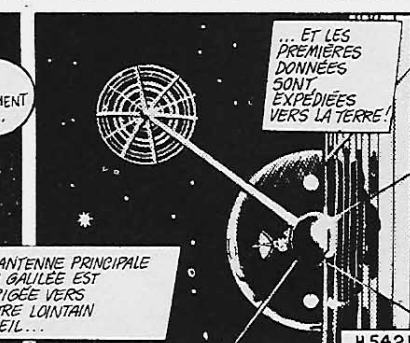
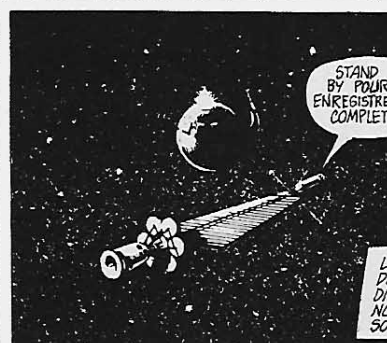
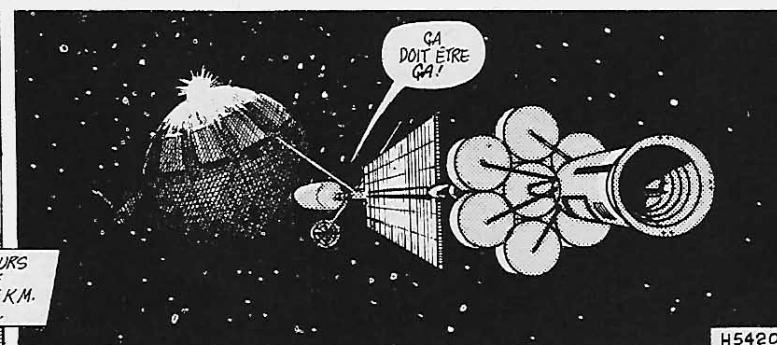
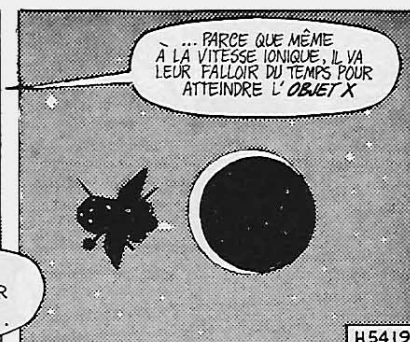
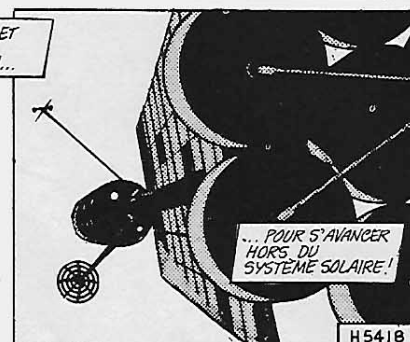
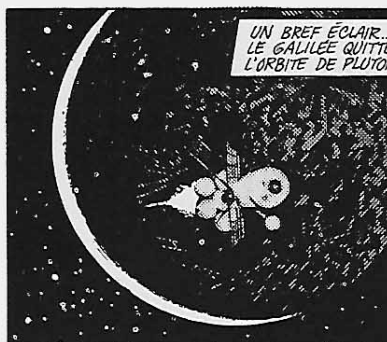
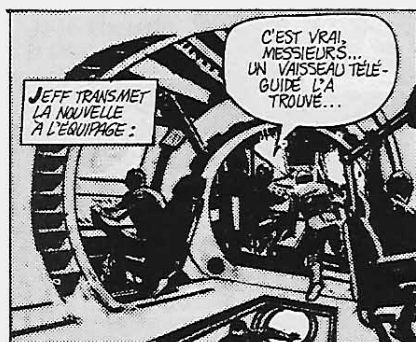


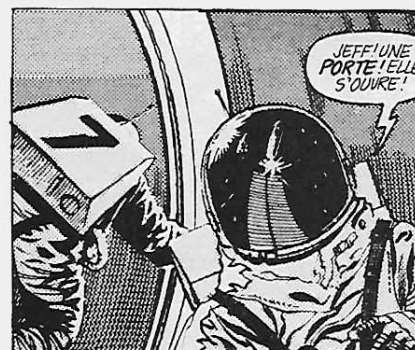
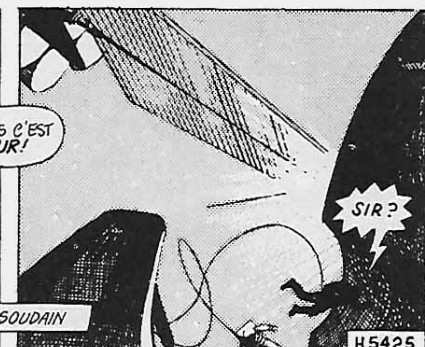
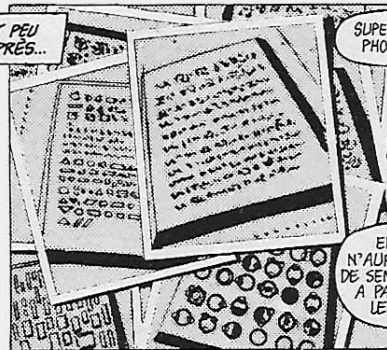
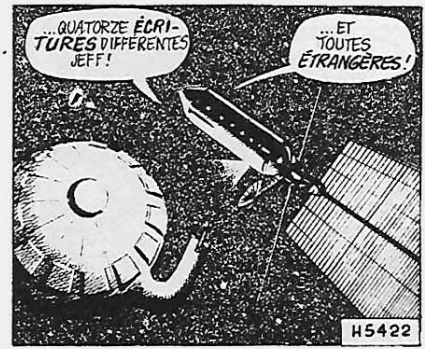
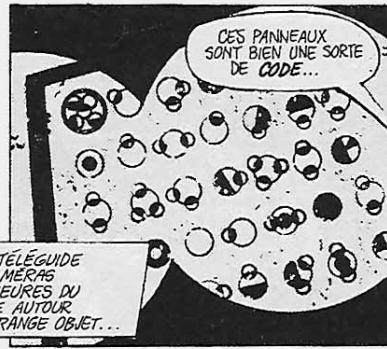
Sydney Jordan

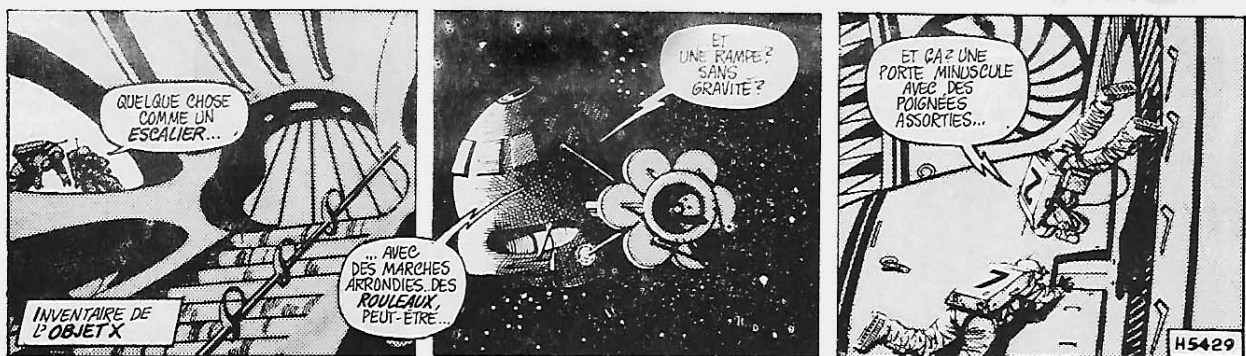
JEFF HAWKE

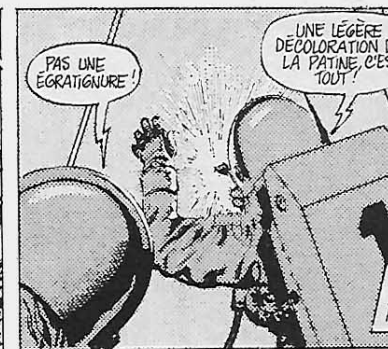
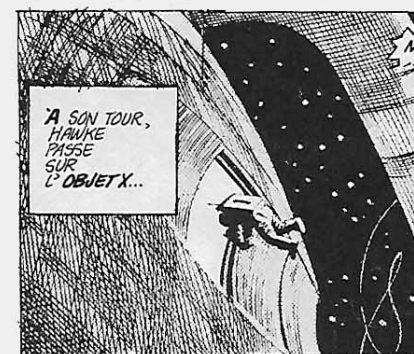
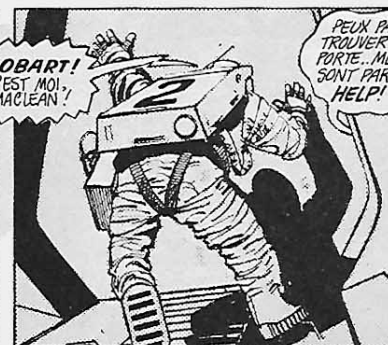
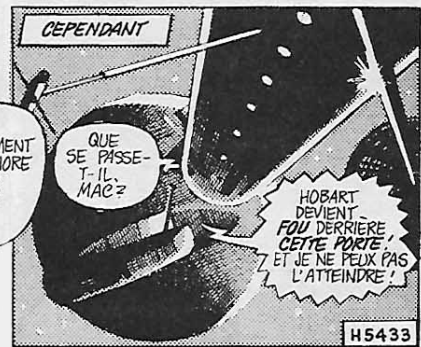




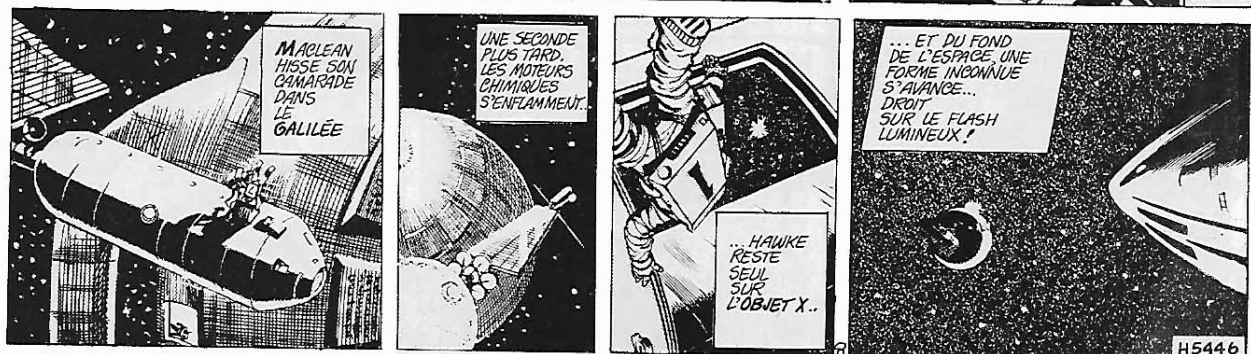
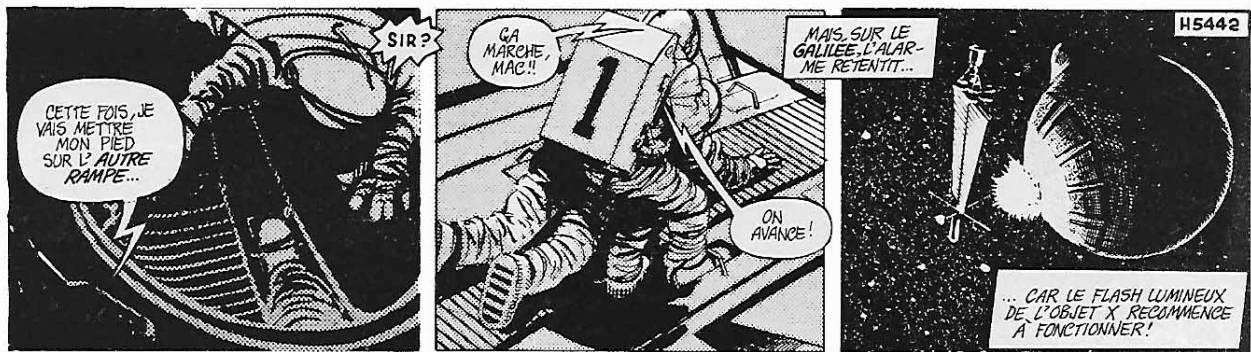


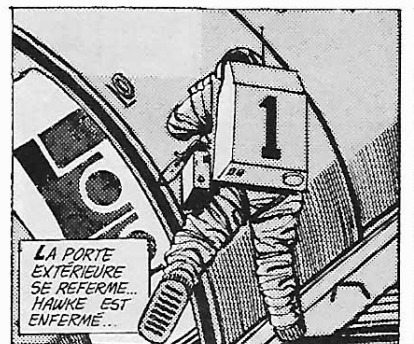
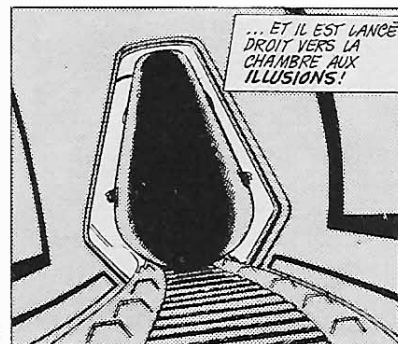
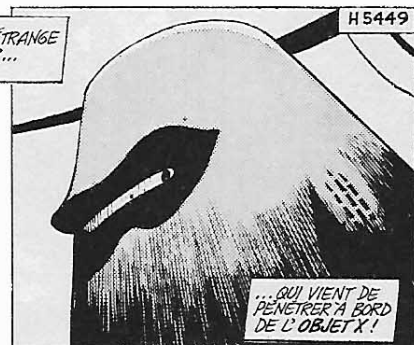
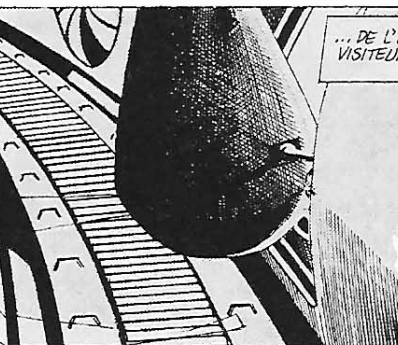
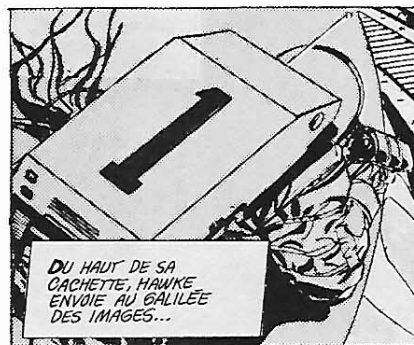
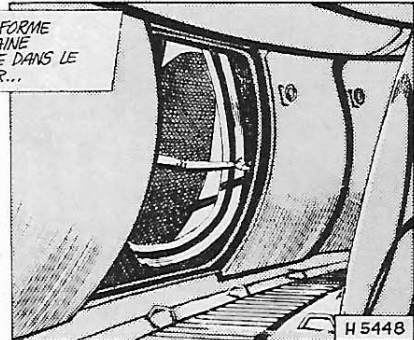
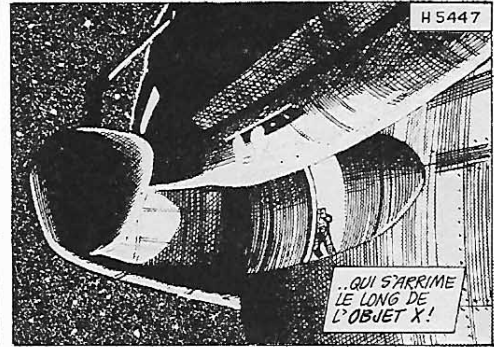


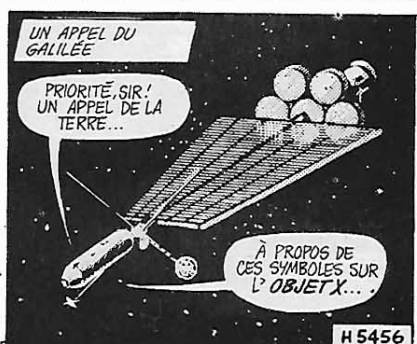
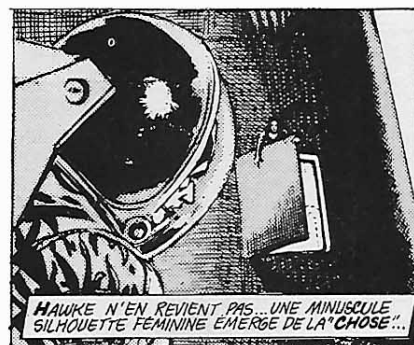
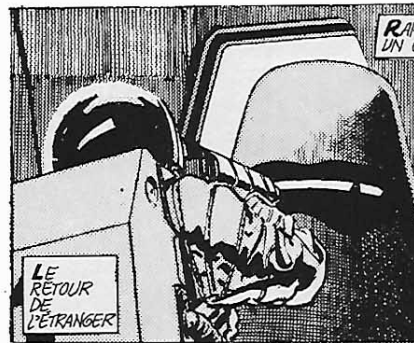
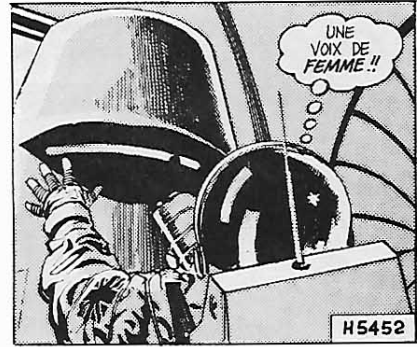


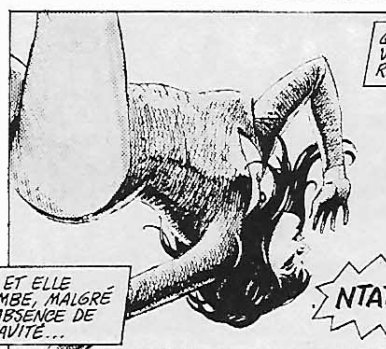
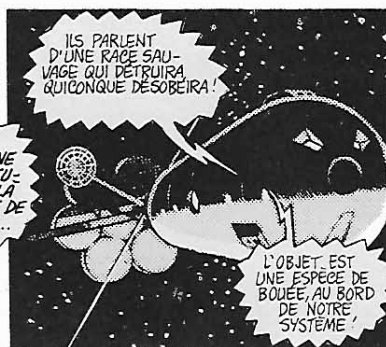


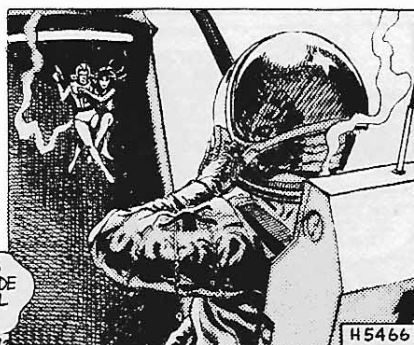
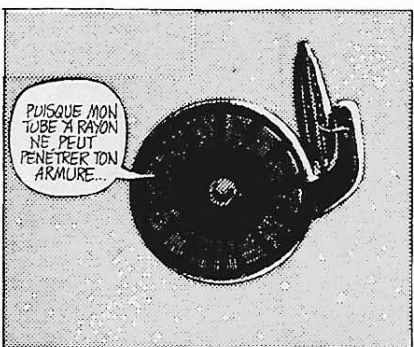
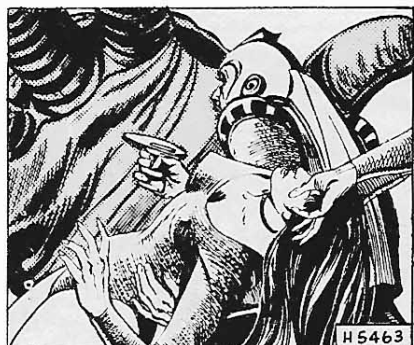
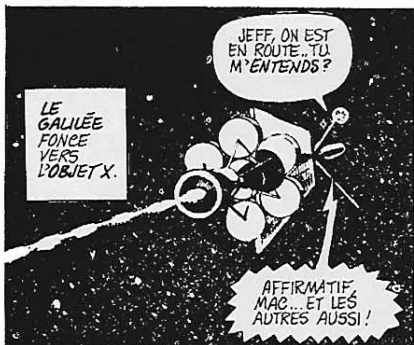
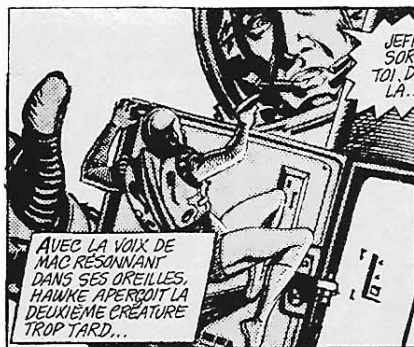


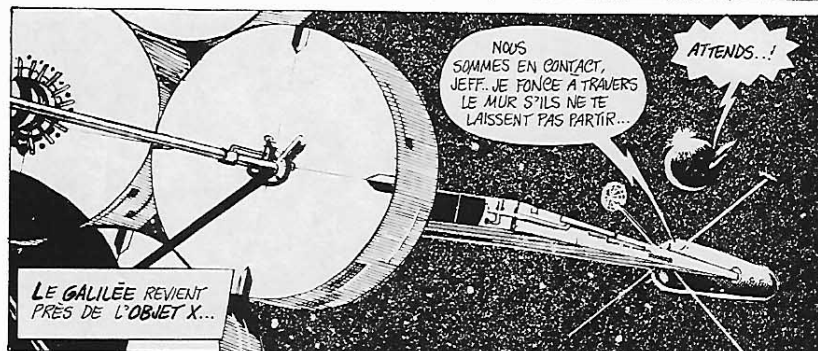
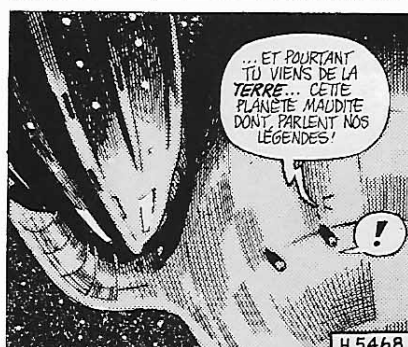






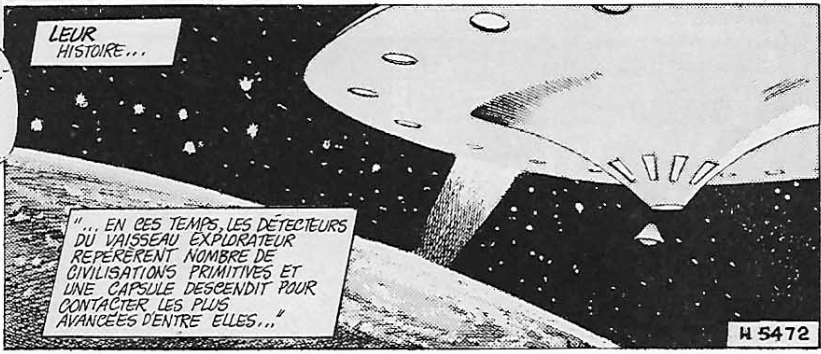








LA PREMIERE VISITE DE SURVEILLANCE DE LA FEDERATION A EU LIEU PENDANT VOTRE PREHISTOIRE...



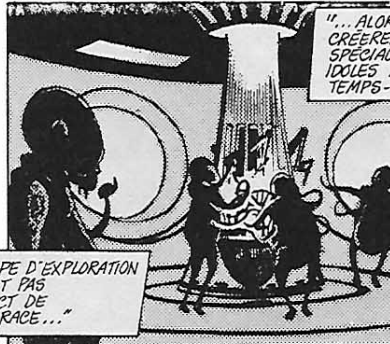
LEUR HISTOIRE...

"... EN CES TEMPS, LES DETECTEURS DU VAISSEAU EXPLORATEUR REPERERENT NOMBRE DE CIVILISATIONS PRIMITIVES ET UNE CAPSULE DESCENDIT POUR CONTACTER LES PLUS AVANCEES D'ENTRE ELLES..."

H 5472



LE MINISQUELE ETANGER RABONTE LA PREMIERE VISITE...



"L'EQUIPE D'EXPLORATION N'AVAIT PAS L'ASPECT DE VOTRE RACE..."



H 5473

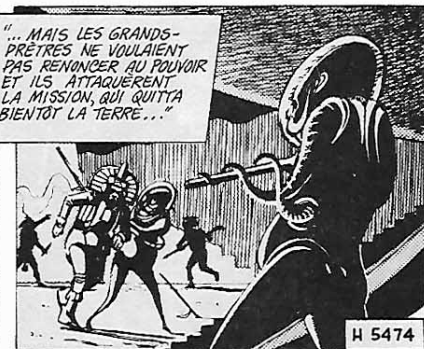


LE RESPONSABLE DE L'EQUIPE FUT PRIS POUR UN DIEU PAR LES PRIMITIFS...

HAWKE ECOUTE, MEDUSE...



"... ET QUAND ILS FIRENT DES SACRIFICES HUMAINS EN SON NOM, IL ESSAYAIT DE LEUR ENSEIGNER LA SAGESSE..."



"... MAIS LES GRANDS-PRETRES NE VOULENT PAS RENONCER AU POUVOIR ET ILS ATTAQUERENT LA MISSION, QUI QUITTA BIENTOT LA TERRE..."

H 5474



L'ETRANGER POURSUIT...

"DES VISITES SUIVANTES, ON NE RAMENA QUE DES IMAGES DE MORT, DE VOL ET D'INJUSTICE... L'HOMME APPRENAIT VITE..."

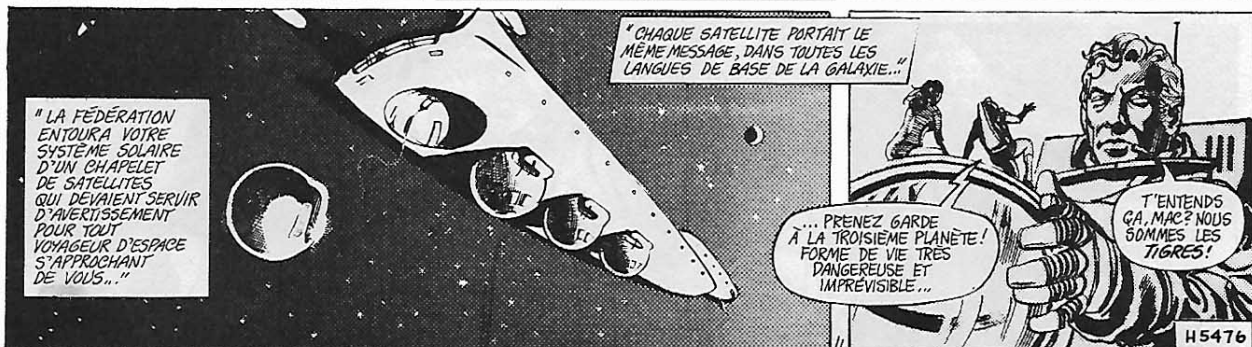


"... MEME SUR LES PLACES PUBLIQUES: MORT ET TORTURES!"



C'EST ALORS QUE LA FEDERATION GALACTIQUE PRIT SA DECISION HISTORIQUE...

H 5475



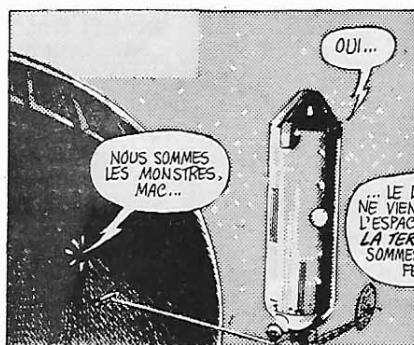
"LA FEDERATION ENTOURA VOTRE SYSTEME SOLAIRE D'UN CHAPELET DE SATELLITES QUI DEVAIENT SERVIR D'AVERTISSEMENT POUR TOUT VOYAGEUR D'ESPACE S'APPROCHANT DE VOUS..."

"CHACQUE SATELLITE PORTAIT LE MEME MESSAGE, DANS TOUTES LES LANGUES DE BASE DE LA GALAXIE..."

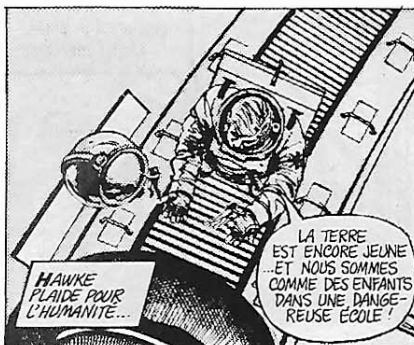
"... PRENEZ GARDE A LA TROISIEME PLANETE! FORME DE VIE TRES DANGEREUSE ET IMPREVISIBLE..."

T'ENTENDS CA, MAC? NOUS SOMMES LES TIGRES!

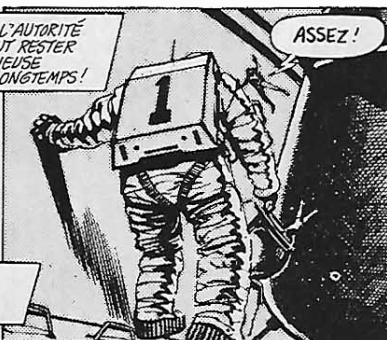
H 5476



H 5477



H 5478



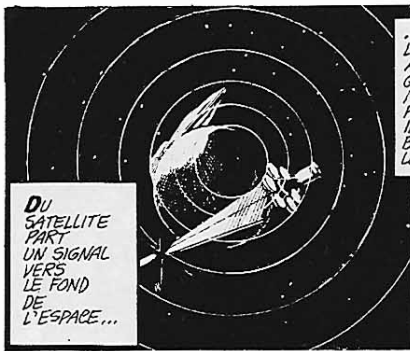
H 5479



H 5480

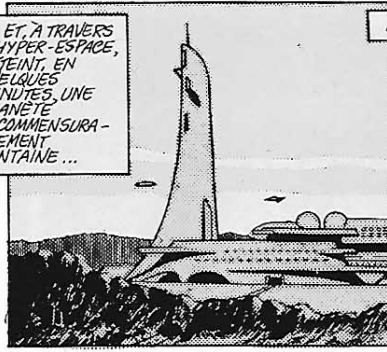


H 5481

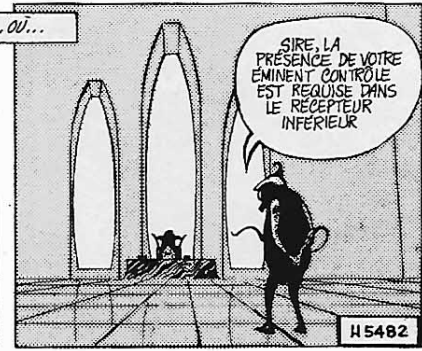


DU SATELLITE PART UN SIGNAL VERS LE FOND DE L'ESPACE...

... ET, À TRAVERS L'HYPER-ESPACE, ATTEINT, EN QUELQUES MINUTES, UNE PLANÈTE INCOMMENSURABLEMENT LOINTAINE...



... OU...



SIRE, LA PRÉSENCE DE VOTRE ÉMINENT CONTRÔLE EST REQUISE DANS LE RÉCEPTEUR INFÉRIEUR

H 5482



DANS LES COULOIRS DU CONTRÔLEUR DE LA FÉDÉRATION GALACTIQUE...

UN CAS ÉTONNANT, VOTRE ÉMINENCE !



LE SIGNAL COMPTE NOMBRE D'ANOMALIES, PAR EXEMPLE...



"AH ! COMMENT COMPARER CEÇI À UN ÉCLAIR ? O MON AMOUR, MA FEMME, LA MORT QUI A BUI LE MIEL DE TON HALEINE..."

H 5483



LE CONTRÔLEUR ÉCOUTE LA VOIX QUI VIENT D'AU-DELA DE PLUTON...

N'Y A PAS ENCORE EU DE POUVOIR SUR TA BEAUTÉ... ELLE NE T'A PAS CONQUISE... LA FLAMME DE TA BEAUTÉ EST ENCORE SUR TES LÈVRES...

VOUS RECONNAISSEZ CEÇI, SIR ?



OUI SPLENDIDE ET ÉMOUVANT...

... MAIS ÉCRIT À UNE ÉPOQUE OÙ LES MÉCREANTS ÉTAIENT DES ARTICLES EN PUBLIC... VIVANTS !

ÉCRIT PAR UNE CRÉATURE DE LA TROISIÈME PLANÈTE D'UN SYSTÈME MINEUR



JE N'ARRIVE PAS À CROIRE QUE CETTE RACE AIT ATTEINT LES FRONTIÈRES EN SI PEU DE TEMPS !

H 5484



NOS SERVICES RAPPORTENT LA PRÉSENCE DE HUIT TERRIENS ?

OUI ÉMINENCE, ILS SONT VENUS DANS UN ARCHAIQUE VAISSEAU IONIQUE



MA CONNAISSANCE DES TERRIENS EST PUREMENT ACADEMIQUE... MAIS IL EXISTE QUELQU'UN QUI LES CONNAÎT BIEN...

ET...



... UNE RACE FAUTEUSE DE TROUBLES, EXCELLENCE, COMME VOUS LE DISIEZ VOUS-MÊME... ET MAINTENANT, LA GALAXIE LEUR EST OUVERTE !

H 5485



DANS LES SPHÈRES LOINTAINES D'UN ORDRE SUPÉRIEUR...

UN REMÈDE SIMPLE, VOTRE ÉMINENCE... EFFACEMENT TOTAL DES BANQUES MÉMORIELLES DES HOMMES !



METTEZ-MOI EN CONTACT AVEC VOTRE OPÉRATEUR SUR LE SATELLITE

JE FERAI LE RESTE

BIEN SÛR, VOTRE EXCELLENCE



TOUTES LES HISTOIRES D'AMOUR DE LA TERRE SONT-ELLES AUSSI TRISTES ?

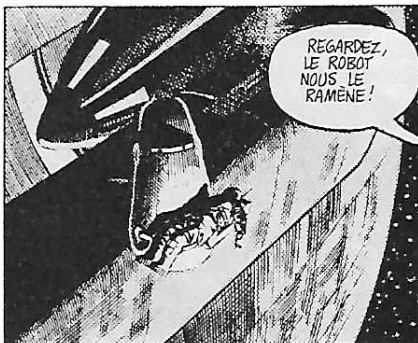
NON, LES HOMMES ET LES FEMMES TROUVENT PARFOIS LE BONHEUR

ET, À 4.000 MILLIONS DE MILES DE LA TERRE

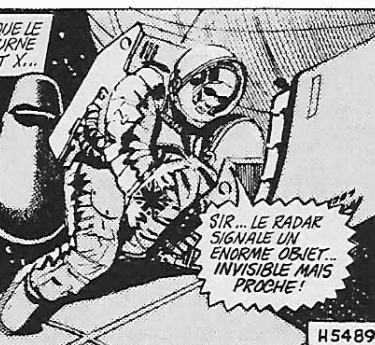
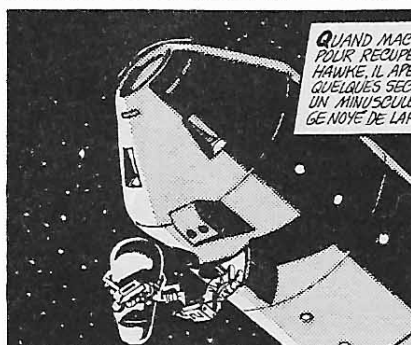
H 5486



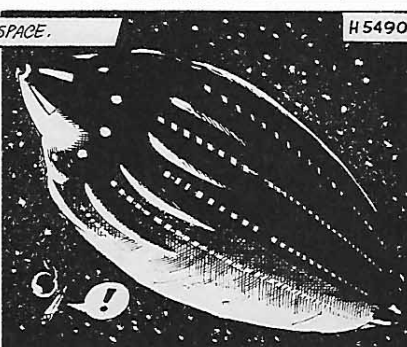
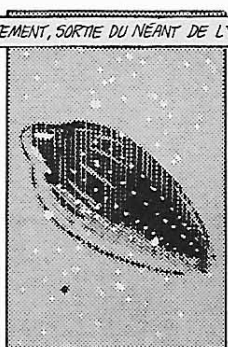
H5487



H5488



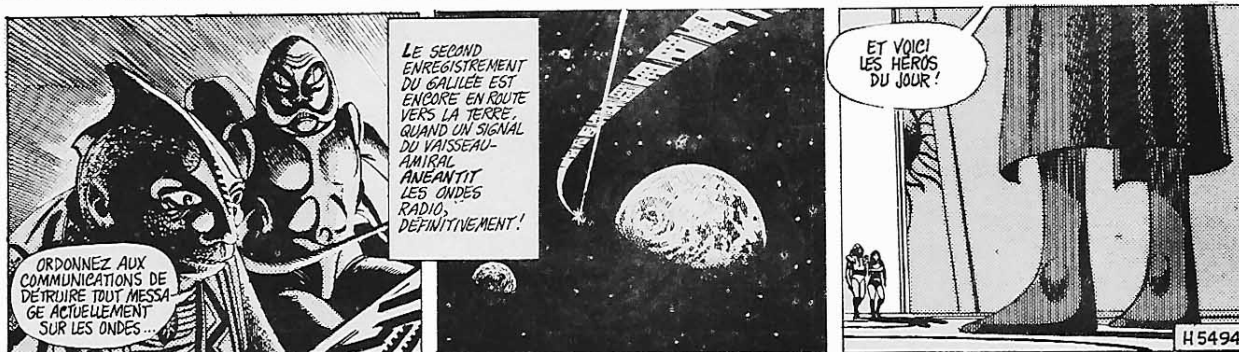
H5489

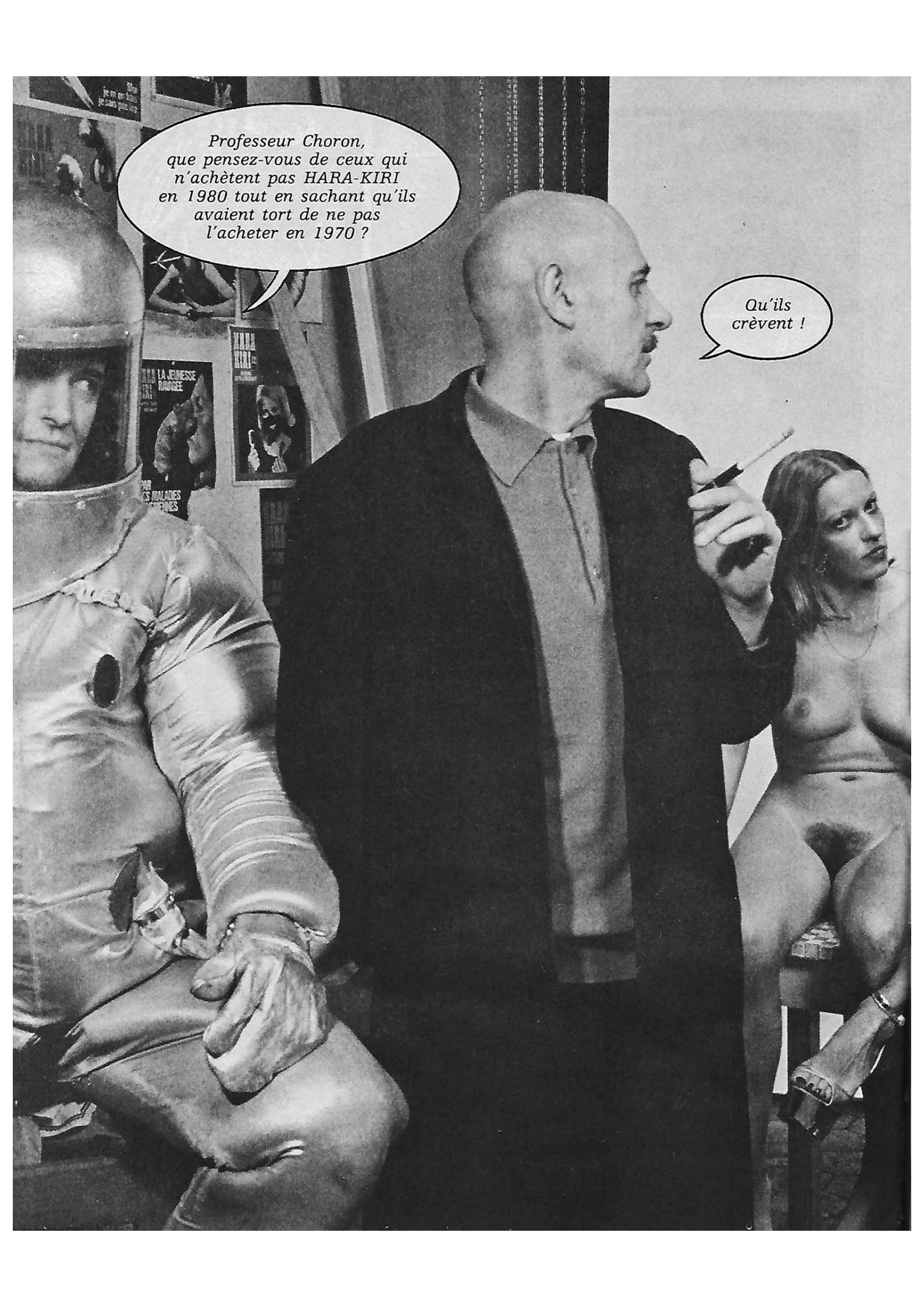


H5490



H5491





Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Qu'ils
crèvent !

Les Éditions du Square présentent les trois premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité.



Paulette par Pichard et Wolinski, en deux tomes.

Entre Alice au Pays des Merveilles et les Périls de Pauline, voici les aventures délirantes, délurées et dérisoires d'une naïve héritière et de son vieux protecteur, « la ravissante Joseph ».

Vous aurez chez vous les plus belles rondeurs de la BD française.

Déconseillé aux esprits chagrins, aux pisse-vinaigre et aux apoplectiques.

Tome 1 : 220 pages. Tome 2 : 208 pages.

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5 cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelli- culée.

Prix normal : 95 F le volume.

Emmanuelle par Guido Crépax d'après Emma- nuelle Arsan.

On n'ose plus présenter l'héroïne la plus répandue de notre époque...

Guido Crépax, maître à illustrer, a pourtant su gratter le plâtre du monument pour retrouver la fraîche audace du personnage.

Son Emmanuelle est un vivant morceau d'éro- tisme en mouvement, une géométrie-décor où l'image révèle tous les fantasmes du mot.

Vous ne serez déçu ni par le texte ni par l'image !
145 pages.

Offre spéciale au dos

OFFRE SPECIALE

Pour l'achat groupé
de ces trois premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

198 F

FRANCO DE PORT

... au lieu de 285 F, soit une économie de 87 F
+ port gratuit!

BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax, en édition de luxe, au prix spécial de 198F franco de port les 3 volumes.

Nom _____ Prénom _____

Adresse complète _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Éditions du Square.

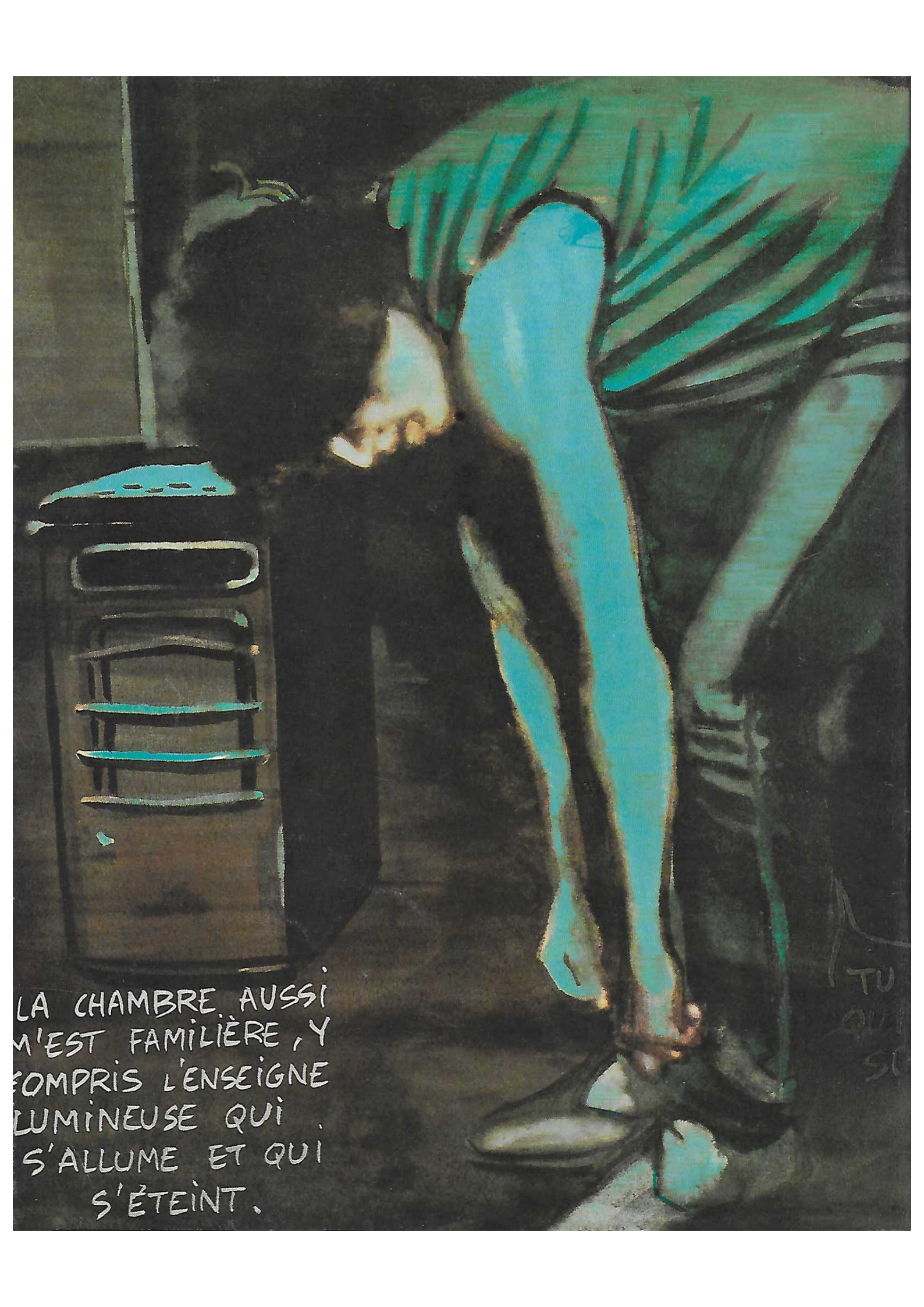
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation aux frais de port et d'emballage. Votre commande vous parviendra par train/bateau.

Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

GAULOISES
LABOYAL





LA CHAMBRE AUSSI
M'EST FAMILIÈRE, Y
COMPRIS L'ENSEIGNE
LUMINEUSE QUI
S'ALLUME ET QUI
S'ÉTEINT.

TU
QUI
SE